

Trinity College

Trinity College Digital Repository

East Collection

Library Digital Collections

1927

Brimborions

Coriolis

Follow this and additional works at: <https://digitalrepository.trincoll.edu/eastbooks>

Recommended Citation

Coriolis, "Brimborions" (1927). *East Collection*. 28.
<https://digitalrepository.trincoll.edu/eastbooks/28>

This Article is brought to you for free and open access by the Library Digital Collections at Trinity College Digital Repository. It has been accepted for inclusion in East Collection by an authorized administrator of Trinity College Digital Repository.

Trinity College
HARTFORD CONNECTICUT

I.
B38

Trinity LSF



A0004892

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN."

CORIOLIS

BRIMBORIONS

(1ère Série)

Eastern
Academic
Scholars'
Trust



AC
901
.M6
no.B38

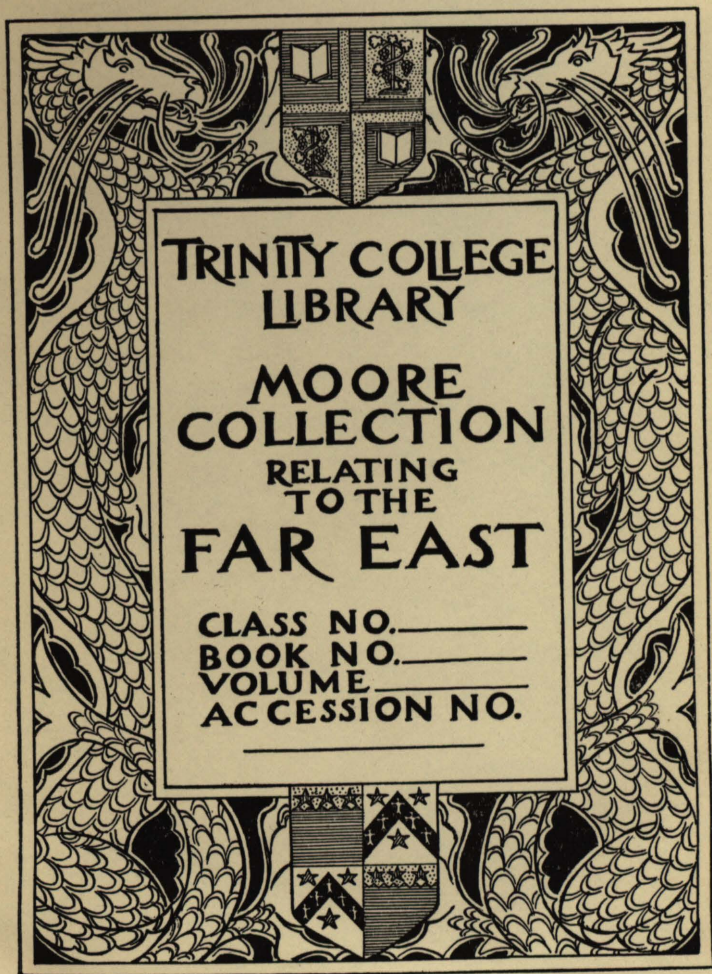
PEKIN.

IMPRIMERIE DE LA "POLITIQUE DE PEKIN"

1927.

43.00

2059



COLLECTION DE LA " POLITIQUE DE PEKIN "

- LEURQUIN (J.) vice-consul de France.—*Le mariage de mon filleul.*—Pékin 1916. 19 pp. (Epuisé).
- De HOYER (L.) et DAMIEN (Ch.)—*Ombres Pékinoises, roman de mœurs modernes.*—Pékin, 1917, in-4°, 139 pp. et hors-texte. 24 ex. de luxe sur papier coréen, numérotés, (épuisé).
- DUBREUIL (Capitaine).—*Vocabulaire Franco-Chinois, phrases usuelles employées dans l'industrie et dans l'armée.*—Pékin, 1918, 36 pp. (Epuisé).
- TOUAN TCHANG-YUEN, Président d'études à l'Ecole de morale de Pékin.—*La grande Doctrine morale de Dieu*, traduit en français par le Colonel Tang-che.—Pékin. 1918. 97. pp (Epuisé)
- SORINNE (Baron J. de Villenfagne de) conseiller à la Légation de Belgique.—*L'Attitude de la Belgique pendant la guerre.*—Pékin 1918, (Epuisé). 11 pp.
- PADOUX (Georges), Ministre plénipotentiaire, Conseiller du Gouvernement Chinois.—*Du Recours à la Société des Nations en cas de difficultés internationales*—Pékin. 1919. 16 pp. et hors-texte (Epuisé).
- Du même auteur—*Jurisprudence de la Cour Suprême de Pékin*,—Pékin, 1919 te hors-texte (Epuisé).
- La Chine moderne vue par ses hommes d'état, ses écrivains et ses conseillers étrangers*...—Pékin, 1920, gd in-4°, 115 pp. 140 fig. 1 carte en couleurs (no spécial de la " Politique de Pékin").....\$ 3—
- CORCHOLD (Pl-Louis).—*Une visite au tombeau de Confucius avec une note de LIN TCHOU et une préface de LOU TSENG-TSIANG*... (Extrait de : *Sages et Poètes d'Asie*).—Pékin. 1920. 38 pp. sur papier de Chine, texte français et chinois.
- TCHOU-WEI (S.) ingénieur E. C. P., docteur en droit, secrétaire à la Commission de la Société des Nations à la conférence de la Paix.—*Le mouvement pour la Société des Nations en Chine*—Pékin. 1920. 8 pp. et hors-texte.....\$ 0,20
- TAINÉ (C. H.) professeur de biologie à l'Université de Pékin.—*L'Université Nationale de Pékin.*—Pékin. 1920. 34 pp. et illustrations hors-texte\$ 0,50
- BONNARD (Abel)—*Le goût du bibelot.*—Pékin. 1920.—18 pp. Hors-texte.....\$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Tchong-Loh, Ministre de Chine à Paris.*—Pékin. 1920. 5 pp., hors-texte et 1 page autographe..... 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Wang Ki-tsen, Ministre de Chine à Mexico et Caba*—Pékin. 1920 4 pp., hors-texte, 1 page autographe...\$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR—*M. Lou Tseng-tsiang, Ancien Président du Conseil.*—Pékin 1921. 16 pp. sur papier de Chine, 7 hors-texte et 1 page autographe.....\$ 0,50
- J. R. BAYLIN—*Visite aux Temples de Pékin* (Traduit des carnets de voyage de Lin King)—Pékin 1921.—78 pp. sur papier de Chine. 30 illustrations dont 2 hors texte.....\$ 2,00
- J. R. BAYLIN—*Les pétroles du Setchoan.*—Pékin. 1921. 12 pp. 1 carte et 2 tableaux.....\$ 0,20
- 11 pp. et 2 hors-texte.....\$ 0,30
- J. R. BAYLIN—*Extraits du traité sur l'impôt foncier.*—Pékin 1921. 27 pp. et 1 tableau.....\$ 0,30
- LES HOMMES DU JOUR.—*Wang King-ki, Ministre de Chine à Bruxelles.*—Pékin 1921. 3 pp., 4 et hors-texte 1 page autographe\$ 0,30
- IMBERT (HENRI).—*Si-Cheu (La Vénus Chinoise).*—Pékin 1921. 15 pp. et 2 hors-texte\$ 0,20
- IMBERT (HENRI).—*Les animaux dressés de l'Empereur Ming-Hoang (Le Louis XIV Chinois).*—Pékin 1921. 8 pp. et hors texte...\$ 0,20
- La Mission Painlevé en Chine.* (Juin-Septembre 1920).—Pékin 1921 149 pp. avec 9 illustrations hors-texte\$ 1,00

- IMBERT (HENRI).—*Les concubines chinoises célèbres: Pan Tsie-fiu et Tchao-kiun.*—Pékin 1921. 15 pp. et 2 hors-texte.....\$ 0,30
- A. E. GRANTHAM—*Wang Wei paysagiste.*—Pékin 1922, 24 pp. et 2 hors-texte (Epuisé)\$ 0,50
- IMBERT (HENRI).—*L'empereur Yang-ti (Le Sïdanapale chinois.)*—Pékin 1922.—14 pp. et 2 hors-texte\$ 0,40
- PADOUX (Georges) Ministre plénipotentiaire, conseiller du Gouvernement Chinois.—*La loi chinoise du 5 août 1918 sur l'application des lois étrangères en Chine.*—2e édition, revue et augmentée. Pékin 1922. 116 pp.....\$ 0,90
- IMBERT (HENRI).—*Les grands singes connus des anciens Chinois.*—Pékin 1922. 15 pp.\$ 0,30
- ESCARRA (JEAN).—Professeur de droit commercial à la Faculté de Droit de l'Université de Grenoble. Conseiller de la Commission de Codifications des lois chinoises—*Les problèmes généraux de la Codification du Droit privé chinois.*—Pékin 1922. 30 pp...\$ 0,30
- IMBERT (HENRI)—*La Pivoine, reine des fleurs en Chine.* Pékin 1922. 11 pp. et 2 hors-texte\$ 0,30
- BAYLIN (J. R.).—*Contes Chinois*—Pékin 1922. 66 pp. sur papier de Chine, avec 23 illustrations—Texte chinois aen regrd—.....\$ 2,00
- IMBERT (HENRI)—*Le Nélombo d'Orient (Lotus) fleur sacrée des bouddhistes.*—Pékin 1922, 13 pp. et 3 illustrations.....\$ 0,30
- PANKING—*Hsiang Fei, la "Concubine Parfumée"*—Pékin 1922, 44 pp et 14 illustrations (Tirage restreint) (Epuisé).....\$ 1,00
- PANKING—*Les Chevaliers Chinois*—Pékin 1922. 220 pp. sur papier de Chine et 26 hors-texte\$ 4,00
Relié à la chinoise.....\$ 5,00
- IMBERT (HENRI)—*Le Grillon et la Cigale en Chine.* Pékin 1923. 20 pp et 2 illustrations.....\$ 0,50
- JEAN BOUCHOT—*Le Temple des Lamas*—Pékin 1923. 68 pp. sur papier de Chine. 38 illustrations.....\$ 2,00
- PANKING—*Galerie des Femmes Célèbres de la Chine.*—Pékin 1924 79 pp. et 19 illustrations\$ 1,50
- S. T. WANG—*Galerie des Femmes Vertueuses de la Chine*—Pékin 1924 118 pp. et 106 illustrations\$ 3,00
- HENRI IMBERT—*Poésies chinoises sur les fêtes annuelles*—Pékin 1924 34 pp. et 6 illustrations\$ 0,75
- EUDORE DE COLOMBAN—*Grisailles (1ère Série)*—Pékin 1924. 87 pp. et 1 illustration hors-texte.....\$ 1,50
- EUDORE DE COLOMBAN—*Grisailles (2 Série)*—Pékin 1924 173 pp...\$ 2,50
- EUDORE DE COLOMBAN—*Grisailles (3 Série)*—Pékin 1925 171 pp...\$ 2,50
- PANKING—*Livre de cuisine d'un gourmet poète.*—Pékin 1924. 70 pp. \$ 1,00
- PANKING ET KOU HONG-MING—*Contes chinois*—Pékin 1924. 64 pp. et 6 illustrations\$ 1,00
- S. T. WANG—*L'histoire anecdotique chinoise*—Sous les Tsing.—Pékin 1924. 236 pp. et 42 illustrations.....\$ 3,00
- La vie populaire à Pékin.*—Année 1922. pp. 164 sur papier de Chine avec 65 hors-texte\$ 4,00
Relié à la Chinoise\$ 5,00
- Année 1923. pp. 241 avec 60 hors-texte.....\$ 3,00
- Année 1924. pp. 293 avec 60 hors-texte.....\$ 3,00
- Année 1925. pp. 353 avec 34 hors-texte\$ 3,00
- Année 1926. pp. 414 avec 43 hors-texte\$ 3,00
- DAMIEN (CH)—*L'orage dans le steppé, roman de mœurs sibériennes*—Pékin 1926, 144 pp. sur papier de Chine\$ 2,00
50 ex. de luxe sur papier coréen, namérotés.....\$ 5,00
- ALFRED WESTHARP—Docteur ès-Philosophie—*Esquisses d'une Psychologie de collaboration entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient*—1926, 46 pp.....\$ 4,00
- TCHOU KIA-KIEN ET ARMAND GANDON—(Anthologie de la Poésie Chinoise)—Pékin 1927, 64 pp sur papier de Chine et 28 illustrations.....\$ 2,00
- CORIOLIS—*Brimborions*—(1ère Série)—Pékin 1927 pp. 212 avec 21 illustrations\$ 2 50

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN."

CORIOLIS

BRIMBORIONS

(1ère Série)

(1ère Série)

PEKIN

IMPRIMERIE DE LA "POLITIQUE DE PEKIN"

1927

Ouvrages du même Auteur

COLLECTION DE LA "POLITIQUE DE PEKIN."

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

1ère Série :

Zéphyrin Guillemin, évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton, (1815-1886).

CORIOLIS

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

2e Série :

- I. Esquisses et croquis.
- II. A la forequette ou Précis de la 1ère Révolution de Chine.
- III. Miscellanées { Lettres à ma cousine.
Systoles et diastoles.
Badauderies d'Oriental autour du monde.

BRIMBORIONS

(1ère Série)

Grisailles

(2e Série)

Grisailles

(3e Série)

Brimborions

(1ère Série)

PEKIN.

IMPRIMERIE DE LA "POLITIQUE DE PEKIN"

1927.

1931

IMPRIMERIE DE LA "BIBLIOTHEQUE DE BEKIN"
BEKIN

(1re série)

BEKINBOBIONIS

CORPORIS

COLLECTION DE LA "BIBLIOTHEQUE DE BEKIN"

Ouvrages du même Auteur

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

1ère Série :

Zéphyrin Guillemin, évêque de Cybistra, préfet apostolique de Canton, (1815-1886).

Hommes et Choses d'Extrême-Orient.

2e Série :

- I. Esquisses et croquis.
 - II. A la lorgnette ou Précis de la 1ère Révolution de Chine.
 - III. Miscellanées { Lettres à ma cousine.
Systoles et diastoles.
Badauderies d'Oriental autour du monde.
-

Grisailles

(1ère Série)

Grisailles

(2e Série)

Grisailles

(3e Série)

Brimborions

(1ère Série)

Esquisses jaunes

En préparation

En vichorien
Edduissat France

(1916 2e srie)

B r i m p o r t i o n s

(3e srie)

E r i s s i l l e s

(3e srie)

E r i s s i l l e s

(1916 2e srie)

E r i s s i l l e s

III. Miscellanees { Beduoderies d'Orientel aujour du monde.
Syalotes et dissalotes.
Lentes a ma consigne.

II. A la jousette ou Bieis de la 1916 Revolucio de Chine.

I. Edduissat et ciodals.

3e srie :

Hommes et Crozes d'Extrem-Orient.

Canton (1812-1880).

Seraphin Gullian, eadue de Cyprus, briei apostolique de

1916 2e srie :

Hommes et Crozes d'Extrem-Orient.

Quelques du misme Auteurs

Brimborions

Isolément

Je suis ravi d'avoir un toit que j'ai choisi,

Perdu dans le fouillis de cette Métropole,

On me dira qu'il est étroit, vieilli, moisi,

Sans fronton ni coupole...

Qu'importe ! puisqu'il est, comme tous ceux qu'on fait,

Bâti sous le ciel bleu, sympathique aux étoiles,

Et qu'il suffit, d'ailleurs, pour paraître parfait,

Qu'un toit soit fait de toiles....

Il a son front tourné juste vers le midi,

Comme s'il redoutait que l'Aquilon l'abatte,

Mais en réalité, plus fier et plus raidi,

Il s'attend qu'on le batte....

L'automne a déjà fait mourir l'herbe du sol,

Et le corbeau qui vient sur ses tuiles chenues

Annonce que l'hiver m'en fera parasol

D'hermines inconnues....

Il y règne une paix qui succède aux départs,

Et je vais profiter demain de ce silence,

Pour recueillir en moi tous les échos épars

Dans cette ville immense....

O toit béni, sers-moi de tombeau, jour et nuit,

Je veux m'isoler pour jamais sous ton chaume,

Afin de pouvoir mieux échapper à l'ennui,

A l'ennui d'être un homme....

Du Sud au Nord.

Si la terre n'était point ronde, qui oserait s'aventurer sur les mers glauques et s'abîmer aux angles droits que formeraient les flots ?

Elle est bien ronde en effet, puisque la planche fragile qui vous porte sur l'onde, en clapotant, ne dévie jamais de sa route et qu'elle n'est attirée par aucun rapide ou courant de cataracte....

Aussi bien mon voyage de Hong-Kong à New-Chang s'est-il effectué sans soubresaut, comme si la bénignité d'Adamastor m'avait présagé un sort digne de mon courage, et aussi des jours fastes pour l'avenir.

Mais, plus on fonce vers le Nord, plus l'horizon vous semble mélancolique et incertain ; et les étoiles du soir s'y allument, dirait-on, plus près de nos fronts, dans un azur d'un bleu perfide, jusqu'au matin clair. Et la scène triste continue. Car les roches arides du Chan-tong venant se dresser soudain, comme des mastodontes qui voudraient boire au gouffre amer, n'offrent au regard du passager qu'un spectacle de silence et de désolation.

Et d'ailleurs leur vision dure peu, et le vaste abîme reprend sa liberté et ses rivages infinis.

Dans quelques heures on verra poindre enfin sous les brumes là-bas, dans la plaine vague, un amas confus de cheminées d'usines et de chalands : c'est New-Chang.

On dirait que cette ville éparpillée, vient de se fonder là depuis peu. C'est une Capharnaüm où les rues en cuvette sont moins faites pour le passage des hommes que pour celui des mules.

On y crie beaucoup et l'on y vend très cher.

Je l'ai habitée un soir et une nuit, en y dégustant de belles pommes et des raisins. Le froid y est piquant.

J'en suis parti sans regret, pour me précipiter vers Pékin.

La voie ferrée jusqu'à Shan-hai-Kouan est bien défectueuse, soit à cause de l'encombrement des passagers, soit surtout à cause des arrêts nombreux du train.

Que dire des campagnes du Nord de la Chine, sinon qu'en automne, elles ressemblent un peu aux campagnes d'Europe, hormis la physionomie particulière et la forme pittoresque des cabanes en terre et aussi la nudité des monts.

L'on se demande, à la vue de ces taudis parsemés sur ces terres grises et crevassées, comment y vit la pâle humanité qui s'y abrite. Dans le Sud de la Chine, la vision des habitations n'offre pas cet air lamentable et morne qu'on trouve ici et qui laisse deviner le voisinage des déserts.

Enfin me voici à Pékin.

Les approches de la capitale sont enchantées. Ce n'est partout que vergers et cultures bien en ligne, dans une plaine d'autant plus sereine qu'à l'horizon du Nord Ouest se dressent, à peu de distance de la métropole, de gigantesques massifs, très hérissés.

L'impression qu'on éprouve en abordant cette reine de l'Asie Orientale, c'est une mélancolie profonde qui a peut-être sa raison d'être dans la préoccupation historique dont notre âme est envahie en sa présence.

On se heurte, pour ainsi dire, aux corniches de cette légendaire K'hambalu, sans pouvoir faire autre chose, sinon que contempler béatement, comme dans un rêve, l'image de son passé.

Tout y intéresse les yeux et l'esprit : fortifications aux dentelures fines, jardins, collines chargées de pagodons, lacs et ponts, mais surtout ce je ne sais quoi de majestueux qui plane encore sur cet immense boulevard du despotisme Oriental.

Rien qu'à voir ce qui reste encore de la ville interdite, on devine la magique emprise des dynasties conquérantes sur l'âme mongole.

Pékin c'est une Constantinople du paganisme latent.

C'est peut-être la seule cité du monde où l'on puisse
diler, avec fruit, sur la formidable difficulté qu'il y a,
les Blancs, de prétendre à la domination universelle.

Que dire des campagnes du Nord de la Chine, sinon
elles ressemblent un peu aux campagnes
Européennes, hormis la phisionomie particulière et la forme pi-
ces des cabanes en terre et aussi la nudité des monts.
L'on se demande, à la vue de ces landes parsemées sur ces
vires grises et crasseuses, comment y ait la pâle humanité qui
habite. Dans le Sud de la Chine, la vision des habitations
n'est pas cet air lamentable et morne qu'on trouve ici et qui
pousse à deviner le voisinage des déserts.

Mais, enfin, voici Pékin.
Les approches de la capitale sont enchantées. Ce n'est
rien que vergers et cultures bien en ligne dans une plaine
autant plus sereine qu'à l'horizon du Nord-Ouest se dressent
pour de distance de la métropole, de gigantesques masses,
comme des mastodontes qui se dressent au

L'impression qu'on éprouve en abordant cette reine de
l'Asie Orientale, c'est une mélancolie profonde qui a peut-être
à raison d'être dans la préoccupation historique dont notre
âme est envahie en sa présence.

On se hâte, pour ainsi dire, aux corniches de celle lé-
gendaire Khamul, sans pouvoir faire autre chose, sinon que
contempler dédaigneusement, comme dans un rêve, l'image de son
passé.

Tout y intéresse les yeux et l'esprit : fortifications aux
détachées fines, jardins, collines chargées de pagodes, lacs
et ponts, mais surtout ce je ne sais quoi de majestueux qui
plane encore sur cet immense désordre du despotisme Oriental.
Rien de si noir ce qui reste encore de la ville interdite,
ou devant la magique emprise des dynasties conquérantes sur
l'âme mongole, est y dit. La froid y est des hommes et des villes

Comme ceux de la verte Erin

Il s'en allait, comme le Petit Chose, dans les rues de la Grand'ville, en quête d'un gîte et d'un foyer; et personne ne lui disait d'entrer.

Il avait faim et soif, et ses membres grelottaient sous la bise de Mongolie. Partout l'on se détournait de ce passant plié sous la rafale, quand soudain s'approcha de lui un Samaritain, comme on en trouve toujours dans les vallons de la verte Erin.

Il s'en allait comme le Petit Chose en quête d'un gîte et d'un foyer....

Et ce Samaritain d'aspect doux et vénérable, à la voix onctueuse, l'œil tout velouté de la charité du bon M. Vincent, se courba comme un ami vers le passant abandonné, le fit asseoir et lui causa, rompit son pain et le traita de frère.

Et, tout confus de tant de bontés imméritées, le passant se mit à pleurer, en le remerciant; et il se dit en lui-même qu'il n'y avait point sur la terre gens hospitaliers comme ceux de la verte Erin.

Il s'en allait comme le Petit Chose en quête d'un gîte et d'un foyer....

Et quand le Samaritain d'aspect doux et vénérable eut réchauffé le cœur du passant délaissé, qu'il eut fait confiance à son âme orpheline et ranimé tous ses espoirs; quand enfin il eut rasséréné cet exilé dans son isolement et fait renaître en son cœur la joie de vivre et de chanter, il voulut encore lui prêter son calice pour boire....

Non, non, jamais le Petit Chose n'a rencontré sur son chemin, de visages amis comme ceux de la verte Erin....!

Et désormais l'on comprendra pourquoi l'exilé n'est jamais seul, quoiqu'en ait dit pauvre Féli,⁽¹⁾ puisque partout, même

(1) Félicité de Lamennais.

à Pékin, comme à Dublin, ceux qui souffrent et se lamentent sont toujours reconnus comme frères par les martyrs de la verte Erin....

Il s'en allait comme le Petit Chose en quête d'un gîte et d'un foyer, et il n'a pu trouver de cœurs plus tendres que ceux de la verte Erin....!

Il avait faim et soif, et ses membres grelottaient sous la bise de Mongolie. Partout l'on se détournait de ce passant pâle sous la rafale, quand soudain s'approcha de lui un Saman-ritain, comme on en trouve toujours dans les vallées de la verte Erin.

Il s'en allait comme le Petit Chose en quête d'un gîte et d'un foyer....

Et ce Samanritain d'aspect doux et vénérable, à la voix onctueuse, l'eût tout volé de la charité du bon M. Vincent, se courba comme un ami vers le passant abandonné, le fit asseoir et lui causa, rompit son pain et le traita de frère.

Et, tout confus de tant de bontés imméritées, le passant se mit à pleurer, en le remerciant; et il se dit en lui-même qu'il n'y avait point sur la terre gens hospitaliers comme ceux de la verte Erin.

Il s'en allait comme le Petit Chose en quête d'un gîte et d'un foyer....

Et quand le Samanritain d'aspect doux et vénérable eut réchauffé le cœur du passant délaissé, qu'il eut fait confiance à son âme orpheline et ranimé tous ses espoirs; quand enfin il eut rasséréné cet exilé dans son isolement et fait renâtrer son cœur la joie de vivre et de chanter, il voulut encore lui prêter son calice pour boire....

Non, non, jamais le Petit Chose n'a rencontré sur son chemin de visages amis comme ceux de la verte Erin....!

Et désormais l'on comprendra pourquoi l'exilé n'est jamais seul, quoiqu'en ait dit pauvre Féli (1) puisque partout, même

(1) Félicité de Lamennais.

Sérénité mongole

Ce qui m'a le plus frappé depuis 50 ans que je parcours notre "machine ronde," c'est l'étrange opposition du Sud au Nord.

Parlout le même phénomène et la même vision d'antithèse des hommes et des choses; soit que vous fouliez d'un pas lourd le steppe orageux des Soviets, soit que vous vous enlisiez dans la glu bourbeuse des deltas du Mékong. C'est toujours là, une mélancolie au front des arbres, des chaumes et des humains, et ici, une allégresse et un rire effrénés chez toutes choses....

Le Nord en Chine, peut s'appeler d'un mot: terre Mongole.

Et c'est cette terre où s'enclave Pékin, dont je veux dire un mot.

Il ne faut pas s'attarder à en décrire tous les reliefs, mais plutôt à en fixer, sur un point de sa physionomie, (qui est la sérénité) son caractère le plus frappant.

Où bien, la sérénité....

Non pas celle des matins calmes et des âges mûrs, mais celle que l'automne ventueuse ou l'adversité impriment aux flancs des coteaux et dans le regard clair d'une orpheline. C'est presque de la tristesse,

C'est un peu celle dont parle Olympe dans sa "Tristesse:"

"Il voulut tout revoir : l'étang près de la source....

"Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,

"Il se sentit le cœur triste comme une tombe....

"Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre

"Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre

"Des jours qui ne sont plus...."

La sérénité mongole paraît ici partout : dans l'air où tombe un soir gris ; dans les demeures où s'engouffre une humanité placide ; sur les figures qui passent, méditatives, au regard indécis, à l'expression béate ; enfin dans la vision universelle des choses d'en bas.

L'on dirait une désolation assoupie de l'âme des êtres, une éternelle mélancolie de la nature, un veuvage accepté philosophiquement, une sorte de spleen qui a figé pour toujours les créatures dans la contemplation hébétée de la création.

Regardez ce passant couvert de fourrures : il est riche peut-être, mais il garde un air de modestie qui déconcerte un Méridional ; il ne se détourne, ni se ralentit, ni se précipite.

C'est un heureux qui semble soucieux, mais il n'est que serein.

Il trouvera sa nichée sans sourire, le soir, comme il l'avait laissée le matin.

Les animaux imitent l'homme aussi.

Que ce soit le coursier à longues oreilles, ou la mule, ou le chameau, ou le mouton, vous noterez toujours chez ces espèces, la même affreuse allure de patience et d'hébétément.

Il n'y a pas jusqu'aux temples des divinités, jusqu'aux lamentations des prières, qui ne revêtent ici ce cachet mystérieux d'affaissement et de résignation.

Et l'on peut dire en vérité que le Nord est l'antithèse du Midi ; que la nature y est avare d'emportements et de triomphes, et qu'il y plane une continuelle placidité, même aux heures d'inquiétude où le militarisme aigu y jette sa note d'envie et de désolation....



“ Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
 “ Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre
 “ Il se sentit le cœur triste comme une tombe...
 “ Des jours qui ne sont plus...”

Le Chameau

Monument hétérodoxe qui s'avance en forme de cheval de Troie, à la conquête stérile des horizons.

C'est un Don Quichotte nébuleux mais serein dont l'œil s'applique à ne rien voir des choses immédiates d'en-bas.

Il ne s'inquiète pas de ses bosses,

Il n'est point jaloux de la "plus noble conquête que l'homme ait jamais faite,"

Il ne paraît ni galant, ni hautain, ni désinvolte,

Il ne dévie point de sa route,

Il est simplement, comme Isaac Laquedem, le Juif-Errant des caravanes,

Il est tout bonnement, tout drôlement le chameau....

Depuis quand apparut-il sur la terre?

Etait-il des mastodontes velus et fauves qui flotlèrent dans l'écume du déluge?

Et quelle cabine occupait-il, près de la girafe, dans l'arche de Noé le nocher?

Demandons cela aux Daubentons de la coupole Mazarine.

Moi je ne sais....

Mais ce que je vois bien, c'est que ce "bonhomme" est un parfait philosophe.

Et qu'il ne s'en fait pas,

qu'il a pour lui

la douceur,

la bénignité et surtout le silence :

"Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse" (1)

.....
qu'il est peut-être le dernier témoin des vieilles catastrophes du monde et de l'homme,

et que, dans son œil rêveur, il en garde encore l'image vive et prolongée....

(1) A. de Vigny.

O chameau du désert mongol et des guerres fratricides,
que tu fais bien de passer en nos villes, pour nous apprendre
à dédaigner

le froid,

la faim,

la politique ;

Pour nous révéler le sentiment

de la mesure,

de la cadence et de la discrétion ;

Pour nous inculquer

l'esprit de droiture et de simplicité,

l'amour de l'isolement et des méditations,

le goût du devoir et du travail,

l'horreur de la coquetterie et de la mode,

le dédain des richesses et du pouvoir ;

Pour nous inspirer enfin

l'amour du prochain, dans l'oubli des injures,

dans l'harmonie de la paix et de la liberté....

O chameau du désert, je te salue....

Demander, cela aux Dandentons de la cabole Masarine.

Moi je ne sais....

Mais ce que je vois bien, c'est que ce "bonhomme" est un

partait philosophe.

Et qu'il ne s'en fait pas,

qu'il a pour lui

la douceur

la benignité et surtout le silence ;

Seul le silence est grand, tout le reste est l'indigence." (1)

qu'il est peut-être le dernier témoin des vieilles catastrophes

du monde et de l'homme,

et que, dans son ciel éternel, il en garde encore l'image

vive et prolongée....

(1) A. de Vigny.

Feuilles d'automne 1925, à Pékin

A M. Monestier.

1.

Roulant aux parcs, aux avenues,

Les feuilles font un bruissement

D'ailes ténues

D'oiseaux morts d'épuisement.

2.

Les unes vont dans la rigole

Où la glaneuse les prenant

Avec sa gaule,

Les condamne au feu maintenant.

3.

On en voit qui, sur les corniches

Des palais désertés ont l'air

D'être des niches

Pour les passereaux en hiver.

4.

On en voit même dans le temple

Aux pieds de Bouddha l'indulgent

Qui les contemple

Brûler sur ses trépieds d'argent.

5.

D'autres enfin restent au chêne

En attendant que l'aquilon

La nuit prochaine

Les fasse choir dans le sillon.

6.

Et toutes s'en vont à la terre
Où tout doit être enseveli
Dans le mystère
Et le silence de l'oubli....

7.

Et comme les feuilles fanées,
Nous voyons des fronts chevelus
De nos années
Tomber les jours qui ne sont plus!....

On en voit qui, sur les corniches
Des palais déserts ont l'air
D'être des niches
Pour les passereaux en hiver.
On en voit même dans le temple
Aux pieds de Bouddha l'indulgent
Qui les contemple
Brûler sur ses trépieds d'argent.
D'autres enfin restent au chêne
En attendant que l'automne
La nuit prochaine
Les fasse choir dans le sillon.

4.

On en voit qui, sur les corniches
Des palais déserts ont l'air
D'être des niches
Pour les passereaux en hiver.

5.

On en voit même dans le temple
Aux pieds de Bouddha l'indulgent
Qui les contemple
Brûler sur ses trépieds d'argent.
D'autres enfin restent au chêne
En attendant que l'automne
La nuit prochaine
Les fasse choir dans le sillon.

A mi-route de Kalgan

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambatu, l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

A mi-route de Kalgan.

Mi-blanc, mi-noir vêtu, il est apparu soudainement.

Et il a frôlé de son aile légère nos bassesses et nos rugosités.

Et quand l'un de nous s'est senti touché de cette aile lumineuse, il en a éprouvé de la consolation.

Car le contact de l'homme-hirondelle des solitudes répand du baume aux cicatrices et les guérit.

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambatu, l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

A mi-route de Kalgan.

Son sourire est bénin, perpétuellement.

Son œil est doux, plein de finesse et un peu malin; mais il porte toujours une flamme qui fouette nos fragilités.

Sa voix est lente, mesurée comme celle de l'aïeule au chevet d'un enfant.

Elle n'a que l'éclat des virilités d'une âme maîtresse de son corps.

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambatu, l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

A mi-route de Kalgan.

Je ne connais point son nid d'amour bâti aux pentes neigeuses, à mi-route de Kalgan.

On dit que l'ouragan y souffle bruyamment, dans les gorges qui l'avoisinent, et que le froid Borée y mord en fureur sa couvée.

Mais qu'importe!

Puisque l'hirondelle des solitudes, bravant la neige et l'aiglon, trouve en son cœur toute chaleur pour embraser, non seulement sa propre couvée aux monts, mais encore tous les passereaux frileux trouvés au loin, tombés des nids.

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambatu, l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

A mi-route de Kalgan.

Il porte au doigt un gros saphir qu'on doit baiser en se signant.

Et c'est comme un talisman qui rutille comme une espérance au front de ceux qui l'ont baisé,

qui ont baisé cet anneau du fiancé des neiges....

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambalu, l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest,

A mi-route de Kalgan.

Autre détail intéressant et qui n'est pas insignifiant.

Non content d'être l'homme du Ciel et des hermines, de l'idéal réalisé contre la chair ; et comme s'il lui fallait un peu compenser l'effort de l'esprit sur cette chair, par un répit d'austérité, l'homme-hirondelle, servi d'abord tout le premier, vous offre ensuite au fond d'un écrin d'ébène bordé d'argent, une pincée de poudre amère qui réjouit l'entendement....

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambalu l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

A mi-route de Kalgan

O l'homme blanc des solitudes, je te salue !....

Tu es le type de l'humanité primitive dont l'aspect de noblesse et de sérénité en impose à tout ce qui passe ou stationne à tes côtés : piétons, vautours, grottes, forêts, ruisseaux et laboureurs.

Tu es le gardien des virginités de la terre.

Tu es le prophète du silence et des nuits éthérées.

Tu es le rayon de la Divinité parmi nous.

Que le soleil plus d'une fois encore, éclaire les incursions fortuites chez nous....

A mi-route de Kalgan vers Khambalu.

A mi-route de Kalgan....

.....

Puisque l'hirondelle des solitudes, devant la neige et l'ag-

lon, trouve en son cœur toute chaleur pour embraser, non seule-

ment sa propre course aux mers, mais encore tous les passereaux

sioux trouvés au loin, tombés des nids.

A mi-route de Kalgan, on a vu descendre vers Khambalu

l'homme-hirondelle des solitudes de l'Ouest.

Je le pensai, Dieu l'a guéri

(Ambroise Paré)

I.

M'en souvenir ne suffit point ;

Je dois encore, point par point,

Restituer par l'écriture

Ma récente aventure.

II.

Une nuit qu'il faisait très noir,

Transi par la bise au manoir,

Je sentis au creu de l'oreille

Une aigreur sans pareille.

III.

Et, passereau tout morfondu,

Ayant dans l'aile un plomb fondu,

J'attendais qu'une main amie

Frôlât mon âme endormie...

IV.

Et toi tu vins, sans bruit, un soir,

Près de l'oiseau d'abord l'asseoir,

Puis jeter son corps immobile

En ton automobile:

V.

"Prenez ma fourrure-manteau,"

Fis-tu. Je la mis aussitôt,

Pour mieux mesurer l'étendue

Du cœur qui l'avait tendue....

VI.

Et ton automobile stoppant,

Je descendis clopin-clopant,

Rêveur de la "bonne souffrance,"

A l'hospice de France.

VII.

*Tu travaillas le lendemain;
Et ton scalpel bien dans la main,
Comme il sied aux fils de la Creuse,
Sonda l'oreille creuse.*

VIII.

*Et ce fut fait rapidement,
Sans me troubler l'entendement;
Et toi, sans changer de sourire,
Tu me disais d'en rire ...*

IX.

*Puis, pour traiter pires humains,
Tu me livras aux douces mains
De Castel, de l'Armorique lande
Et de Xavier d'Irlande. (1)*

X

*Même en payant avec de l'or
Tes bontés que je goûte encor,
Si Dieu ne m'aide, cher Bussière,
Ma dette reste entière....*

(1) Sœur de la Charité,

Au Dr Ly Yu-ying

Directeur de l'Institut Franco-Chinois.

9

Fascination de l'Est

I.

Oh ! j'étais jeune alors.. ! Que ne le suis-je encore.. !

Un jour que de mon val, comme d'une prison,

Je laissais mon œil bleu guetter le point d'aurore

Au fond de l'horizon,

Tendant mes bras vers l'astre immense de la vie :

" O soleil, m'écriai-je, avec un doux émoi,

" De te suivre au Levant, mon cœur a folle envie,

" Emmène, emmène-moi...."

Et le soir, quand Phébus en sa course indolente,

Errait encore aux bords du plus proche coteau :

" Si tu le veux, fit-il, sur ma croupe brûlante

" Ami, monte aussitôt.."

Et le globe de feu qui jamais ne capote,

Au jour me déposa sur ces rivages d'or

Où mon esquif ami de leur flot qui clapote

Jette son ancre encor....

II.

Ainsi furent comblés mes vœux de poésie

A cet âge où l'amour prend le cœur des enfants,

Le mien s'étant rempli du rêve de l'Asie

Aux charmes triomphants..

J'y voyais, aux cités plus belles que Venise,

Sirènes en sampans, sylphides aux balcons,

Narcisses imitant Luynes qui s'adonise

En dressant des faucons ;

*J'y voyais, s'unissant, l'élégance et la force,
Et l'esprit qui pétillait au fond des yeux malins,
Bien que la politesse ou l'intérêt les force*

A se montrer câlins....

*J'y trouve encore tant de grâce et d'harmonie,
Et dans tous leurs atours des enchantements tels,
Que j'en oublie un peu la Grèce et l'Ausonie
Edens des Immortels....*

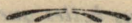
III.

*Qu'ont-elles ces cités précédant Rome, Athènes
A leur envier, puisque ayant leurs Parthénons,
Minerve y protégea, dans les ères lointaines,
Mille artistes sans noms... ?*

*Puisque j'y suis, j'y reste....et, nocher de la rive
Où j'ai vu circuler tant d'heureux matelots,
Si le typhon met mon esquif à la dérive,
Je l'amarre aux îlots....*

*Je l'amarre aux îlots voisins des métropoles,
Afin de voir comment je puis aider un peu
Ceux qui, comme toi, Ly, sous l'arc des Acropoles
Allument un grand feu....*

*Puisque j'y suis, j'y reste....Oh ! qu'importent mes chaînes !
Oh ! qu'importent mes maux ! car, en jetant du lest,
Mon avion va droit aux étoiles prochaines
Qui s'allument à l'Est....*



L'Éminence Mercier

Désiré Mercier, d'origine française, était né vers 1851.

Ce prêtre de haute stature, au profil accentué, au regard clair, au geste vif, mais aisé, eut une carrière brillante et féconde.

Philosophe et lettré, il passa d'abord à l'enseignement où ses qualités l'établirent maître sans rival à Louvain. Ses traités de science ajoutèrent à sa réputation, et cette réputation déborda tellement de son pays, qu'elle atteignit Paris et Rome.

Rome en fit du coup le métropolitain de Malines, c'est-à-dire le chef de l'Eglise Belge.

Notons sa devise: "Apostolus Jesu Christi."

C'était simple.

Et c'était bien Mercier.

Soldat du Christ, il devait l'être en tout et à la lettre.

Ce fut une âme de croisé, même avant la guerre, mais d'un croisé moderne, qui, sans rien céder de la foi aux dogmes, sait assouplir la rigidité des principes à l'ambiance des hommes et des choses.

Son influence fut énorme dans le mouvement des idées religieuses de notre temps et dans l'affermissement des doctrines de l'orthodoxie catholique.

Mais ce qui devait immortaliser ce prélat et lui fixer sur le front la plus céleste auréole, ce fut son héroïsme à la guerre.

Car, parler de Mercier, c'est épeler un nom de guerre parmi les noms les plus en vedette, à cette époque de conflit.

Défenseur de la cité, comme ses devanciers des ères féodales, cet évêque n'hésite pas de se dresser devant la félonie de l'agression.

Et, sans autres armes que sa parole et que sa plume, il dresse tous les bilans d'injustice, tous les réquisitoires, toutes les chartes du droit, et fait si bien qu'il en impose aux Vandales par son sang-froid, son énergie romaine et par cette logique serrée qui mordait Von Bissing à la conscience.

Sans crainte de représailles, cet Ambroise, mieux encore, et Chrysostome à bouche d'or, apostrophe tous les mécréants et ne leur laisse pas le temps de machiner dans l'ombre, leurs pires méfaits, impunément.

Et, pour mieux les confondre au loin, dans cette vieille Europe où les derniers excès laissent déjà les cœurs insensibles, de sa main fiévreuse il dénonce les crimes de Reims et de Louvain, sur des feuilles secrètes d'imprimerie.

Il prêche, il console, il bénit son troupeau, pendant que ses jeunes Belges avec son Roi, tiennent sur l'Yser vaillamment.

Quel spectacle et quelle grandeur d'âme !

Aussi bien tout n'est pas dit sur cette épopée du courage, et qui pourra jamais traduire sa grandeur ?

Ce qu'il reste à en écrire, remplirait des volumes dont Désiré Mercier fournirait à lui seul de vastes fragments.

Arrêtons-nous ici.

L'homme n'est plus que cendre. Inclignons-nous.

Sa vie n'ajoutait rien à l'immortalité de son nom.

Sa mort le fait pleurer.

On le pleure comme un père de la patrie,

Comme un bienfaiteur du peuple,

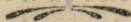
Comme un ami de l'humanité.

La place que cet homme de Dieu occupera dans l'histoire est bien définie et bien solide.

Personne ne la lui disputera.

Parce qu'il l'a conquise en s'immolant.

Sans doute, il n'a point payé directement de son sang les audaces de son génie et de sa foi; mais son martyre n'en a pas été de moindre valeur, du fait qu'il présida jour par jour, minute par minute, au martyre même de cette chère Belgique et de cette belle France dont il ranima jusqu'au bout l'espoir fier et invincible.



IV. A l'ami Wang-Ti.

11

“Et omnia vanitas....”

(Salomon)

(Et tout est vanité....)

I.

*Ici-bas tout est fanfreluche,
Attifage vain de faraud,
Falbalas sous plumes d'autruche,
Egayement d'as de carreau.*

II.

*Tout est grimace en notre monde,
Etrangerie, contrefaçon;
L'homme saint s'y frotte à l'immonde
Et le sage y ment sans façon.*

III.

*Tout m'y semble vil, éphémère,
Ayant un air de bibelot
D'ambre sculpté par la Chimère,
Au ventre ouvert du cachalot. (1)*

IV.

*On y dresse en face des nues,
Siècles de preux aux torses laids,
Pendant au loin leurs jambes nues
Comme des Pans ensorcelés....*

V.

*On y voit tout sortir de place;
Et par la relativité
Dans l'homme, le temps et l'espace,
Plus rien n'est objectivité....*

(1) Le cachalot produit de l'ambre, affirment les savants.

VI.

*Tout est donc faux dans la nature
Où l'on doit vivre avec autrui ;
Mais, qu'heureuse est la créature
Qui passe sans faire de bruit !*

VII.

*Car, on peut bien goûter encore
Assez de bonheur par moments,
Le matin, quand on voit l'aurore,
Et le soir, les bleus firmaments....*

VIII.

*Et puis, même parmi les hommes,
Combien qui méritent toujours
Que nous restions ce que nous sommes :
Leurs amis dans les mauvais jours !*

.111

Où le pleure oppressé, par d'innombrables larmes
 Comme un bienfaiteur d'abord se vint au tourment

.vi

On y dressa en face des murs
des tables de pierre aux loyers blancs.

Dans l'homme, le temps et l'espace,

Plus rien n'est opposé.

(1) Le cochléol produit de l'ambre, effritement les arènes

Petites notes

—L'amitié sert souvent à réunir des gens qui s'ennuient.

—Balzac a écrit cet aphorisme : "Une femme, dit-il, qui fait la cuisine dans son ménage, n'est pas une femme honnête." A ce compte-là !....

—On raille d'autant plus vivement ceux qui ne sont plus dignes de notre admiration.

—En somme, je puis définir la liberté, le plus sacré des droits, c'est à-dire celui de pouvoir faire mon devoir.

—J'admire qu'on nomme, en français, lettre ouverte, ce qui, précisément, devrait être fermé, le mieux possible.

—Les formes des Orientaux du Sud sont félines comme leur esprit.

—Quand la grande question du Pacifique sera résolue, il faudra bien s'ingénier à en créer une autre, pour alimenter la diplomatie et les gazettes : je propose celle du "mystère jaune."

—Flammarion est mort, sans nous assurer si Mars est habité ; s'il l'est, c'est par des Célestes évidemment.

—Il en est de certains touristes qui écrivent sur la Chine, comme de ces demoiselles du téléphone qui tombent dans leur précipitation pour mettre au courant.

—Depuis qu'il y a des avions personne ici-bas n'est plus à hauteur.

—C'est en pansant ses plaies qu'on peut convertir le monde, non en y légiférant,

—On parle trop de nos jours,

—Qui se détermine vite, court peu de risques—

—Quand on vit hors de sa patrie et pour toujours, on ressent plus vivement sa honte ou ses malheurs, du fait qu'on entend mieux les commentaires des étrangers,

—L'Océan rend plus qu'on ne lui donne.

—Les cimes vont bien aux morts : elles sont sereines.

—Si un malade ne peut guérir par le soleil et par le sourire de son médecin, c'est qu'il est perdu.

—Comme tout est relatif, en esthétique aussi bien qu'en physique d'Einstein, nous aurons bientôt du regret d'avoir trop admiré la musique de l'Ouest.

—Quand je lis nos écrivains modernes, j'ai le frisson de m'aboucher à des auteurs de convention; et pour m'en convaincre, je n'ai qu'à feuilleter Pascal, Chateaubriand, Hugo.

—Les journaux disent qu'il y a friction entre l'Italie et l'Allemagne, à propos du Tyrol: il était bien à prévoir que la rancune de Michel s'exercerait tôt ou tard....Mussolini, tiens bon!

—Si Feng Yu-siang s'est retiré sous sa tente, à la façon d'Achille, ce n'est point pour s'être querellé avec Agamemnon, mais pour avoir été blessé au talon.

—La belle danseuse Mona Païva évoluait récemment, toute nue, dans le décor glorieux du Parthénon. "L'audace inattendue de son geste, dit l'Illustration, était faite pour surprendre; pourtant les rares témoins furent aussitôt gagnés par l'émotion d'art."

De nos jours la nudité devient chaste par son hymne à la beauté éternelle....Emotion d'art.

Je n'en disconviens pas, mais aux jours d'Eve-la-Blonde, pourquoi se couvrirait-on alors de feuilles de figuier?

—Le raisin et le blé font habiter la Divinité parmi nous.

Sourires et pleurs

Il y a une beauté souveraine dans le sourire, qui en fait résolument l'attribut exclusif et omnipotent de notre humanité.

C'est un mouvement pacifique de l'âme, un déplacement volontaire de la sensibilité, un rayon de l'intelligence, une perspective ajourée de la beauté, une marque angélique et divine de notre origine d'En-Haut.

Le sourire est toute l'essence du lyrisme, et sa poésie perpétuelle, simple, silencieuse et pénétrante, n'admet point d'artifice.

C'est comme un sanctuaire au décor somptueux et gai, mais toujours sobre et attirant, où la modestie et l'art se confondent sans heurt, sans une béatitude d'oubli.

Le sourire n'est pas toujours sous le signe de l'ange; et il s'esquisse, hélas, combien souvent! sur des minois pervers; mais il n'en reste pas moins de forme hiératique et de douceur prenante qui le font excuser par l'innocence et la vertu.

Si le sourire est doux, céleste, enveloppant, tel n'est pas son bouillant congénère, le rire.

Souvent explosion de la bonne conscience et fièvre exutoire de l'ennui, il s'échappe en fusées, des profondes régions de l'être, sans autre raison supérieure qu'un besoin de délassement et que ce plaisir de la malignité que nous éprouvons tous à souligner l'étrangeté d'autrui.

En somme, le rire n'est qu'une effronterie, une inondation, une animalité.

Il est exclu des milieux sélects où président dignité et discrétion; et, en tout cas, si on l'y tolère, il doit être fin, naturel, instantané, modeste et court.

C'est un lutteur qu'on applaudit d'autant plus vite, qu'il fonce promptement au but.

Mais, quoiqu'il arrive, il est au second plan de la performance esthétique, et c'est au sourire qu'est réservée l'estime générale et auquel vont tous les regards et les tendresses des créatures.

Il en est du sourire, comme des larmes qui tombent silencieuses et à l'écart, et qui charment tristement.

Elles sont discrètes et belles comme les grandes douleurs, de même que les grandes joies que trahit le sourire.

Et le sanglot, qui est le parallèle du rire, détonne comme ce dernier parmi les clameurs immodérées de la foule. On ne l'écoute qu'en frémissant.

La nature elle-même a pris soin de nous ménager cette double vision d'antithèse, afin de nous inspirer une préférence de rectitude et de bon sens.

Elle a créé, pour nous ravir et nous terrifier simultanément, des paysages d'enchantement et d'horreur, et mis sous nos yeux et à nos oreilles, des visions et des bruits à la fois si prenants et si tumultueux, que nous voilà bien réduits à opter en faveur d'un de ces spectacles tant variés, et cela, d'après notre tempérament.

Ici l'aube tendre qui dore la cime des monts et la pure fraîcheur des perles de rosée sur les lis; là, dormant sur la plaine, un ruisseau voluptueux et la brise du soir dans le feuillage des futaies.

Tout à côté de ces tableaux d'idylles, un soleil de plomb sur les piétons, une mer soulevée, un torrent dévastateur, un éclair livide sur la chaumière, un Niagara, un typhon, un cataclysme au fond des archipels, que sais-je encore? Tout cela ne vient-il pas ponctuer la nécessité où nous sommes, de nous en tenir à l'admiration exclusive des premières visions tendres citées plus haut, et qui nous font concevoir comme étant les seules modalités parfaites, celles qui se présentent sous la forme moyenne où cadre notre faible humanité, tels que sont sourires et pleurs....

Sourires et pleurs....

Ce sont les images du printemps et de l'automne,
les reflets de l'extase,

les preuves de la noblesse hiératique,

les sursauts d'âme d'artistes purs et forts,

les rayons des jours de labeur,

les remous qui plissent un cœur tendre,

les gammes calculées des poètes et des saints,

*les notes justes en face de la misère et de l'envie,
les marques visibles de l'immortalité,
les charmes des amours naissants,
les solutions véritables de toute valeur et de toute esthétique
dans l'art, dans la vertu et la civililé....*

Sourires et pleurs.....

*Les poètes ont chanté leur attirance et l'un de nos plus grands,
Musset, en a fait l'unique objet de ses méditations:*

"Le lointain souvenir des maux de ta jeunesse

"Ne rend-il pas plus doux son sourire divin ?

.....
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;

Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs....(1)

*Un autre, et le plus grand de tous, Olympio, dans ses chants
pour l'enfance, dit en sublimes vers, le rayonnement du sourire
de Jeanne :*

"Ah ! nouvelle venue innocente et rêvant,

"Vous souriez devant tout un monde aux abois ;

"Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,

"O Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure

"Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.

*"Ah ! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous
vois,*

"Il me semble que l'ombre où grondent les tempêtes,

"Tremble et s'éloigne avec des rugissements sourds,

"Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours

"Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre,

"Aux énormes canons gardant le rempart sombre,

"A l'univers qui penche et que Paris défend,

"Sa bénédiction par un petit enfant...." (1)

(1) A. de Musset,

(2) Victor Hugo.

Oh ! les neiges d'antan !

A. S. G. Mgr S. Jarlin

à l'occasion de son 70e anniversaire



(1) A.
(2) V.

1

*La neige tombe sur la ville,
A Pékin bien plus qu'à Séville,
Y couronnant de façon peu*

Civile

*La pagode en ruine et le Dieu
Du lieu.*

2

*La neige tombe sur la plaine,
Et son hermine est bien vilaine,
En fouissant sous son manteau*

De laine

*Grillons d'été morts au coteau
Trop tôt.*

3

*Tout est flétri, dans la nature :
Le sentier n'a plus sa bordure,
Le bleu cours d'eau son argent*

Murmure,

*Et l'oiseau son chant du matin,
Loinlain.*

4

*On n'aperçoit dans la vallée
Ni le lis près du mausolée,
Ni le tertre hier si vert, ni*

L'allée

*Où le pinson brodait son nid
Béni.*

5

*Portout c'est la mort, le silence ;
Plus rien dans les bois ne balance,
Et le pin, muet, sans accueil,*

S'élance

*Comme un cierge autour du linceul
De deuil.*

*Plus de soleil sur la lagune,
 Plus de zéphyr quand vient la brune,
 Et partant plus d'amour sans clair
 De lune ;
 Car l'amour meurt quand meurt l'éclair
 De l'air.*

*La neige tombe sur la cime,
 Et roule avalanche à l'abîme,
 En écrasant de tout son poids
 (Quel crime ... !)
 Les vieux bûcherons sous leurs toits,
 Parfois.*

*La neige a tombé sur ta tête,
 Vieillard du Pétang que l'on fête ;
 Mais la neige des monts verdit
 Leur crête....
 Donc, tu vivras 100 ans, pardi... ! (1)
 J'ai dit....*

(1) Expression très usitée en Languedoc





Souvenir de la remise de la Croix de la Légion d'Honneur à S. G. Mgr Reynaud (Ningpo 6 Nov. 1923)

Un beau Français

C'est avec un gros serrement de cœur que les missionnaires catholiques de Chine auront appris le décès à Paris, de Mgr Paul Reynaud, évêque de Fussola, qui présidait depuis 42 ans, à l'Eglise de Ning-po. (Tché-Kiang.)

Ce prélat représentait en effet ici, le vrai type apostolique, doublé d'un lettré, d'un gentilhomme et d'un patriote.

De haute taille, et bien proportionnée, la figure mâle, pleine et allongée, il passait parmi nous, plus petits, comme un de ces hérauts d'avant-garde qui tiennent le panache et marquent la voie à suivre.

Sans forfanterie, mais d'une extrême bonhomie, l'évêque de Ning-po avait su se créer, dans les milieux Chinois et Européen, une situation clairement sympathique, dont bénéficièrent à la fois sa religion et son pays.

Magnifique nature de Forézien à l'esprit calme, au cœur ardent mais pondéré, maître de soi dans les épreuves, clairvoyant dans les difficultés, toujours acquis aux nobles idées de culture intellectuelle, de mutualisme et de tolérance, il passait en faisant le bien.

Son sourire était prenant, marque d'une âme toute bonté et compassion. On le vit bien aux temps des catastrophes où son cher peuple de Ning-po trouvait en lui mille trésors de charité.

Ecrivain de race, au style sans prétention, il n'éprouve le besoin de livrer sa pensée au public que dans un but d'utilité ou de propagande.

Ainsi écrira-t-il des conseils de sagesse à ses subordonnés, parfois trop enclins à la désespérance d'ébranler le culte des idoles: "Les Chinois, dit-il, partagent, avec beaucoup d'autres nations, des défauts qu'on leur attribue à tort, comme une marque propre et distinctive. Ces mêmes défauts qui n'ont pas empêché la conversion d'immenses contrées infidèles de notre vieille Europe, peuvent ici, en Chine, céder la place au travail de la grâce et de la Foi."

Patriote éclairé, l'évêque souhaitait que la France tint plus élevé toujours et plus ferme le drapeau du protectorat : "C'est pour elle, a-t-il écrit, un honneur insigne en même temps qu'une force précieuse, et, pour nos Missions, c'est un service nécessaire."

L'homme qui, pendant 47 ans, répandit en Chine la bonne odeur de l'Évangile, disparaît à l'heure même où s'élève un tourbillon de haine contre les idées chrétiennes.

Il aura dû regretter de ne pas mourir dans cette Chine, seconde patrie qu'il aimait tant.

Mais cette épreuve ne fait qu'ajouter encore, s'il se peut, une auréole de sacrifice au front de ce chevalier sans reproche.

La France le décora pour ses services, l'Eglise le pleure.

Et nous tous qui l'avons connu si grand, si éloquent, si bon et si distingué, nous n'hésitons pas à dire de ce magnifique fils de Vincent de Paul, qu'il fut le premier de ses pairs et le plus beau Français de Chine.



Remise de la Croix par le commandant Esteva du Colmar.

L'homme-singe

Il y a quelques jours, un jeune Chinois de mes amis, qui avait feuilleté Darwin, me demandait ce que je pensais de ses théories : "Tout le mal possible," lui répondis-je.

Et comme cette réplique lui paraissait par trop sommaire : "Je vous donnerai, ajoutai-je, mes raisons par écrit, en vous présentant les arguments d'ordre scientifique des savants modernes.

Et je vais le faire ici même, en citant ces mêmes savants.

Puisse mon ami Chinois agréer leurs arguments.

Le transformiste Yves Delage disait : "On n'est pas d'accord sur la question de savoir si la sélection naturelle peut engendrer des espèces nouvelles : il semble bien démontré aujourd'hui qu'elle ne le peut pas"(1).

L'évolutionniste Huxley écrivait : "J'adopte la théorie de Darwin, sous la réserve que l'on fournira la preuve que des espèces physiologiques peuvent être produites par le croisement sélectif."(2)

De Carl Vogt : *J'en veux, dit-il, aux conclusions aventurées et aux déductions illogiques qu'on a trop souvent voulu nous imposer comme des dogmes irréfutables.*"(3)

De Virchow : "Il y a rarement eu, dit-il, une époque où des questions d'une aussi grande importance aient été traitées d'une manière aussi superficielle et même aussi insensée."(4)

De Hartmann : "La sélection dont parle Darwin, ne donne que des résultats négatifs; l'origine des espèces par une suite de variations légères n'est pas démontrée, et la prétention d'expliquer tout par des causes purement mécaniques est dénuée de tout fondement."(5)

De William Thomson : "On n'a pas trouvé de cas d'une espèce passant à une autre."

(1) Structure du protoplasme, p. 371.

(2) La place de l'homme dans la nature, p. 245.

(3) Revue scientifique, 16 oct. 1886.

(4) Controverse, fév. 1883.

(5) Annales de philosophie naturelle.

De l'éminent géologue suisse Agassiz: "Dans la série tout entière des temps géologiques, il n'apparaît pas le plus petit indice du passage d'une espèce à une autre. Plus de 1500 espèces de poissons fossiles que j'ai observées, m'ont prouvé que les espèces ne passent pas insensiblement des unes aux autres; elles apparaissent d'une manière soudaine sans rapports avec celles qui les précèdent.

Emile Blanchard, dans son livre "La vie et les êtres animés" écrit: "Jeté de bonne heure au milieu des vastes collections du Muséum d'histoire naturelle à Paris, et obligé par devoir de m'occuper du classement d'une part énorme de ces collections, j'ai dû étudier les espèces de tous les pays, les considérer dans leurs variations. Et, c'est de toutes les forces de mon âme qu'en tête de mon livre, je jette cette parole à tous les amis des sciences naturelles: Montrez-moi une fois l'exemple de la transformation d'une espèce!"

De notre grand Berthelot: "Toutes les expériences tentées depuis un demi-siècle pour réaliser la transformation des types sont demeurées sans résultats concluants."

Edmond Perrier fait le même aveu: "Il n'y a pas, dit-il, de preuve matérielle que la distance qui sépare l'espèce de la race ait jamais été franchie."

"L'horreur qu'éprouvent la plupart des hommes, dit Haeckel, à l'idée d'une origine simienne blesse le bon sens.... Pour moi, je préfère descendre d'un bloc d'argile."

Cette boutade inspire à Stéphan Coubé les réflexions suivantes: "On ne discute pas des goûts et des couleurs, dit-il, et s'il plaît à Haeckel de se rengorger et de s'attendrir à la pensée qu'il descend d'un chimpanzé et d'une guenon qui gambadaient dans les forêts de l'âge tertiaire, libre à lui.

Mais les transformistes, quoiqu'ils en aient, partagent cette répugnance, et la preuve, c'est qu'ils regardent comme une injure qu'on les assimile à des singes.

On raconte certaines histoires savoureuses qui le prouvent: par exemple, la colère de cet orateur évolutionniste qui, après

avoir fait devant des paysans une conférence sur l'homme-singe, demanda à un de ses auditeurs ce qu'il en pensait et reçut celle réponse: "Ma foi, Monsieur, je ne sais pas si l'homme descend du singe. A vous entendre, on ne le dirait pas....Mais à vous voir, cela se pourrait bien!"

On connaît aussi le soufflet qu'un père appliqua à son rejeton à qui il avait voulu inculquer le darwinisme et qui en tira cette conclusion: "Alors, papa, tu es plus proche du singe que moi!"

Le même écrivain ajoute: "Nous sommes fiers de nos aïeux; nous les chantons, nous les vénérons, nous tâchons de marcher sur leurs traces.

Mais si, au lieu de héros et d'héroïnes, de génies et de savants, on fait défiler sous nos yeux un film de singes et de guenons, de macaques et de ouistitis se balançant avec ou sans queue aux branches des arbres, faisant des grimaces et poussant des hurlements, c'est-à-dire les animaux les plus grotesques et les plus ridicules, les plus malpropres et les plus indécents de la nature, et si l'on nous dit: "Voilà vos aïeux et vos aïeules!, il y a là de quoi refroidir singulièrement notre fierté et couper court à tous les élans de la piété filiale.

S'il est une tradition répandue chez tous les peuples civilisés (et la Chine en est un des principaux) c'est bien celle de l'âge d'or, où il est difficile de reconnaître l'humble enfance d'une humanité sortie de ses langes simiesques.

Ces réflexions et tant d'autres qui corroborent les données de la science, suffiront-elles à persuader mon jeune ami sur la noble origine de l'homme, dont le poète païen Ovide a dit "qu'il avait reçu un front sublime tourné droit vers le Ciel?"



Un grand Lorrain à Pékin, au XVIIIe siècle

Nous tirons de Pfister les belles pages qui ont trait à l'histoire de la Mission de Pékin, au temps de la suppression de la Cie des Jésuites, et qui mettent en relief la figure énergique et suave du dernier Supérieur de ces Religieux à la Capitale, le Père Bourgeois. (Né en 1723). Après avoir enseigné la rhétorique aux collèges de Sedan et de Metz, et la philosophie à Pont-à-Mousson, le Docteur François Bourgeois obtint les Missions de Chine où il arriva le 13 Août 1767.

En ce temps-là, la persécution régnait dans les provinces, et l'on cherchait à perdre, dans l'esprit de l'Empereur Kien-Long, les missionnaires érudits qui vivaient encore à la Cour.

Dès l'arrivée de Bourgeois à Canton, ses supérieurs concurrent en le voyant, une certaine appréhension motivée par son physique.

Sa taille, haute de six pieds, et tout le reste en proportion, le firent, dit Pfister, regarder comme hors d'état de servir les missions dans les provinces de l'intérieur: il n'aurait pu se mouvoir sans être découvert.

On décida donc qu'il irait à Pékin.

Il y arriva en compagnie du P. Collas, le 30 juin 1768.

La persécution venait d'éclater dans la capitale: 22 mandarins chrétiens et plusieurs autres étaient accusés de suivre une religion prosrite.

Le P. de Hallerstein et ses deux collègues du tribunal des mathématiques tinèrent l'impossible pour faire connaître la vérité à l'Empereur.

Ce fut en vain, et l'orage éclata.

Mais Bourgeois et ses confrères n'en continuaient pas moins leur ministère à Pékin et dans les environs.

Ce ministère fut encore bien plus contrarié, le jour où le décret de suppression de la Compagnie obligea ces religieux à réduire leur idéal apostolique dans les limites nouvellement assignées par Rome.

Bourgeois fut écœuré, mais soumis: "Je souffre, écrit-il le 18 nov. 1774, mais je veux être soumis de tout mon cœur, et veux embrasser cette redoutable croix avec amour."

Et pour comble d'amertume, un nouveau malheur affligeait le missionnaire :

"Au mois de février de cette année 1775, relate-t-il, il nous est arrivé un désastre qui nous a percés jusqu'au vif.

Il y avait au Collège une magnifique église bâtie à l'Européenne. Ce monument auguste de la piété et du zèle des premiers chrétiens dominait cette superbe ville et annonçait à sa façon la gloire du vrai Dieu.

L'Orient n'avait rien de si beau et de si touchant.

Et un soir, vers 8 1/2, on crie : "Le feu est à l'église."

Des tourbillons de flammes s'élançaient de toutes les fenêtres. Le feu était si violent qu'en une heure ce vaste édifice fut consumé....

L'Empereur Kien-Lung parut sensible à notre malheur, et il eut soin qu'on le sût dans l'Empire.

Ayant appris ce que son aïeul Kang-hi avait fait pour cette Eglise, il donna l'ordre de fournir 10.000 taëls. Il voulut aussi réparer la perte des trois grandes et magnifiques inscriptions que ce même prince avait écrites de son pinceau, en en faisant préparer d'aussi belles : "Je veux, dit-il, les écrire moi-même, de mon pinceau rouge."

Cette nouvelle se répandit partout, et de tous côtés, on vint féliciter nos Pères du Nan-Tang.

Depuis ce temps, nous sommes tranquilles ; on rebâtit l'église, qui sera magnifique.

Ne voyant plus de successeurs après nous, nous ne craignons pas de nous mettre à l'étroit pour agrandir la Maison du Seigneur....

Nous avons aussi la consolation d'ouvrir une nouvelle Mission dans la Tartarie ; et nous espérons l'étendre jusqu'au Hai-long-kiang....

Nous nous soutenons de notre mieux et les choses vont encore leur train."

Bourgeois ayant été nommé supérieur de la Mission française, en avait déjà (1775) pris l'administration.

Et il tint, avec fermeté, tête aux empiètements de Macao et des dissidents, jusqu'au jour où Louis XVI lui-même confirmait, en 1776, et du consentement présumé du Pape, son titre de supérieur et d'administrateur de la Mission Française.

Le roi s'engageait, en outre, à verser tous les ans, une somme de 12.000 francs pour soutenir cette Mission.

Malgré ce haut appui du roi de France, les dissidents Français et Portugais voulurent s'emparer par voie de fait de la régie du temporel de la mission : "J'avais l'ordre du roi, écrit Bourgeois, de ne permettre que personne ne touchât à ces biens. Je m'opposai alors. Ils portèrent l'affaire à l'Empereur (1780,)"

Celui-ci nomma une commission de mandarins devant laquelle fut cité Bourgeois, afin de résoudre cette grave question.

Il fut déterminé, avec l'approbation de l'Empereur, que chaque nation se gouvernerait elle-même dans la maison qu'elle habitait, et pourrait, indépendamment de tout étranger, disposer à son gré de tout ce qu'elle possédait.

Rome aussi donnait raison à Bourgeois.

Mais bientôt les successeurs des Jésuites Français à Pékin étaient annoncés, et, de ce fait, les biens de la mission devaient être remis indivis entre leurs mains.

Peu à peu, les passions se calmèrent, la tranquillité revint et, avec elle, sinon le bonheur, du moins la consolation pour les survivants de l'ancienne Cie de Jésus, de passer, en paix, les dernières années de leur vie, en Chine....

Ce fut seulement le 7 Décembre 1783 que le Pape Pie VI subrogea officiellement aux ex-Jésuites français les Lazaristes de la même nation ; mais le changement était déjà connu.

Le 28 octobre 1784, Bourgeois écrit : "On a donné notre mission à la Congrégation de St Lazare ; ils devaient venir l'an passé ; viendront-ils cette année ?

Ce sont de braves gens, et ils peuvent s'assurer que je ferai tout mon possible pour les aider et les mettre en bon train. Nous aurons un évêque portugais, religieux de St François, Mgr de

Gouvêa, dont on dit beaucoup de bien : il ne tiendra pas à moi certainement qu'il ne pacifie la mission."

Ce prélat et les P. P. Lazaristes arrivèrent à Pékin en 1785, et, dès 1786, Bourgeois écrivait : "M. Raux, mon successeur, avance à grands pas dans l'étude du chinois et du tartare; il est jeune, plein de talents, de feu, de zèle, de piété et de santé. C'est un homme d'un vrai mérite et d'un caractère charmant. On ne sait si c'est lui qui vit en Jésuite, ou nous qui vivons en Lazaristes. Le fait est que la maison va comme auparavant, et que tout le monde est content.

Je lui ai remis le timon des affaires, il y a quelques mois; je l'aide encore, mais il n'a pas besoin de moi pour le courant. Cela me donne du loisir et je m'occupe de la chrétienté.

Nous agissons de concert avec M. M. les Lazaristes, et nous vivons ensemble comme frères...."

Les soucis plus encore que l'âge eurent raison du P. Bourgeois qui s'éteignit doucement le 29 juillet 1792, à Pékin.

Il était, au témoignage de tous, affable, doux, complaisant, d'une humeur toujours égale, d'un commerce agréable et sûr et il fut l'un des hommes les plus accomplis de la Mission française en Chine.

Qu'il nous soit permis, à l'occasion de cette mort du dernier supérieur des Jésuites en Chine, de relater ici l'épithaphe que composa l'un de ses confrères, Amiot, pour la sépulture des Jésuites français à Pékin.

Elle fut traduite du latin par le Lazariste Evariste-Régis Huc et débute ainsi :

"Au nom de Jésus,
Amen.

Longtemps inébranlable
Vaincue enfin par tant de tempêtes, elle a succombé ;

Arrête-toi, voyageur, et
Lis,

Et réfléchis un peu en toi-même sur l'inconstance des choses
humaines ;

Ici reposent les missionnaires français,

qui furent pendant leur vie, de cette célèbre compagnie, qui, en
 tous lieux
 Enseigna et propagea le culte de son Dieu ;
 qui, ayant pris le nom de Jésus,
 Autant que peut le permettre la fragilité humaine, en tout
 L'a imité de plus près, au milieu des fatigues et des tribulations a
 pratiqué la vertu,
 Aidé le prochain, et toute à tous,
 Pour les gagner tous, pendant deux siècles et plus qu'elle a été
 florissante
 A donné à l'Eglise ses martyrs et ses confesseurs.
 Nous, Joseph Marie Amiot,
 Et les autres missionnaires français de cette compagnie,
 Résident à Pékin, dans l'Empire Chinois, sous les auspices et la
 protection
 Du monarque chinois-tartare, pendant qu'en moyen des arts et
 des arts et des sciences,
 Nous poursuivons encore l'œuvre de Dieu,
 Pendant que dans le palais même de l'Empereur, parmi les
 temples
 De tant de faux dieux, brille encore notre Eglise française,
 Hélas ! soupirant en secret après le dernier jour de notre vie,
 Nous avons placé ces monuments de la piété fraternelle
 Au milieu d'un bois funèbre,
 Va, voyageur, félicite les morts,
 Compatis aux vivants, prie pour tous, admire et
 Tais-toi
 L'an du Christ MDCCCLXXIV.
 Du mois d'octobre, le XIV
 Du règne de Kien-Long, l'année XL
 De la 9e lune, le X

.....
 Voici le texte latin qui est bien plus expressif et combien
 plus touchant,

Nous le présentons à l'attention spéciale des érudits :

In nomine Jesu

Amen !

Inconcus a diu

Tandem tot victa procellis occubuit.

I, viator et

Atque humanarum inconstantiam rerum paulis per tecum repula.

Hic jacent Missionnarïi Galli, ex illa

Dum viverent, celeberrima Societate, qui ubique

Locorum genuinum veri Dei cultum docuit et promovit,

Quæ Jesum, a quo nomen accepit,

In omnibus, quantum patitur huma imbecillitas

Propius imitata, inter labores et ærumnas, virtutes excoluit

Proximum juvit, et omnia omnibus facta,

Ut omnes lucrificeret, per duo et amplius sæcula, quibus floruit,

Suos, de dit Ecclesie martyres et confessores

Nos, Joseph Maria Amiot,

Cæterique ex eadem Societate, Missiannarïi Galli,

Dum Pekini Sinarum, sub auspiciis et tutela

Tartaro-Sinici Monarchæ, obtuitu scientiarum et artium,

Rem divinam adhuc promovemus,

Dum in ipso imperiali palatio, tot inter inanium

Delubra reorum, præfulget adhuc gallicana nostra Ecclesia

Heu ! ad ultimum, vitæ diem tacite suspirantes,

Hoc fraternæ pietatis monumentum ferales

Inter lucos posuimus

Abi, viator, congratulare mortuis.

Condole vivis, ora pro omnibus, mirare et

Tace

Anno Christi MDCCCLXXIV.

Mensis Octobris, die XIV.

Imperïi Kien-Long XL.

Lunæ nonæ, die X.

"Quicque je ne sois pas naturellement très sensible, écrivait l'évêque Lazariste Mouly, de Pékin, mon cœur fut profondément ému et mes larmes coulèrent en abondance, à la simple lecture de cette épilaphe.

Si ce n'est pas là le cantique du prophète pleurant sur les malheurs du peuple de Dieu à Babylone, ces lignes le rappellent du moins, et les maux dont a été accablée la religion en Chine, ne justifient que trop ces lugubres gémissements."

En historien impartial, nous souscrivons à ces nobles réflexions de l'impartial prélat.

Sun-Yat-Sen et son oeuvre

On lit, dans le chapitre intitulé : "A la lorgnette" du livre d'Eudore de Colombar⁽¹⁾, les lignes suivantes, à l'adresse de Sun-Yat-sen : "On a beaucoup écrit, dit-il, et diversement sur cet Oriental, dont le nom fut porté aux nues comme celui d'un Washington, et qu'on ne saurait trop vite ni exalter, ni abaisser, parmi les rumeurs encore vives des partis.

Qu'il nous soit permis, à l'instar de nos prédécesseurs français qui portèrent ici, il y a trois siècles, des jugements sur les envahisseurs tartares, de hasarder une opinion sur le grand agitateur Cantonais, en dégagant surtout de son passé les lignes générales de sa curieuse physionomie.

Sun-Yat-sen naquit vers 1866 à Honolulu; mais sa famille est originaire d'un village situé près de Macao.

C'est un fils de paysan, qui, de bonne heure, étudia les lettres et l'histoire, puis la médecine,

Il commença à prêcher la réforme révolutionnaire à Macao, mais sans succès

Depuis 20 ans, il a parcouru les grandes capitales des deux mondes, créé des journaux, des comités; s'est mis à la tête de troupes, a donné l'assaut maintes fois à la capitale des deux Kouang, sans d'ailleurs réussir.

Sa vie n'a été qu'une lutte, qu'un fiasco continu, jusqu'à l'année 1911.

En France, il visita Anatole France; à Londres, il se fait prendre et incarcérer par le ministre de Chine qui le délivre ensuite.

Au Japon, le radicalisme de son programme le rend suspect à la jeunesse Chinoise.

Il réussit mieux en Amérique où l'élément marchand de Chine l'accueille comme un libérateur....

(1) Hommes et Choses d'Extrême-Orient, 2e série, 1919, en vente à la librairie du Pétang, chez les P. P. Lazaristes : \$ 4

Son effort est enfin couronné : l'élément républicain fait misse, (1911) et se prépare aux coups de main, n'attendant plus que l'occasion propice. L'entrée en rebellion du général Ly Yuen hong au Hou-pé décide de tout....

Sun-Yat-sen est de taille un peu au-dessous de la moyenne, trapu, tête carrée et traits vulgaires. Sa démarche est celle d'un bourgeois préoccupé ; son pas est mesuré ; il tient le buste droit. livrant sa main et son sourire avec une certaine raideur qui en impose,

Devant la foule il est implacablement froid ; et il passe, l'œil fixe, comme un monument de bronze qu'on exhiberait aux vitrines ; mais, sitôt qu'il parle, et il parle toujours quand on l'y invite, son masque d'indifférence tombe et fait place à une effigie sereine d'orateur disert, adroit, précis.

La voix est claire, mais faible ; le geste sobre, l'élocution sans relief.

On dirait cependant qu'il s'émeut aux parties dangereuses de son discours où il agite le spectre pourtant bien réduit de son socialisme.

Alors, sa figure qu'éclaire un petit œil noir, se disjoint en vellétés de rictus ; ses lèvres s'acharnent à lutter contre l'ironie et font un jeu véhément de mobilité qui déplace l'axe des pommettes saillantes et du menton raccourci.

Il se fait applaudir par les étudiants, en simulant le geste que font ceux-ci, par l'érection des poings verticaux ; et, visiblement satisfait de leur enthousiasme, il se redresse de toute la fierté de sa victoire sur l'autocratie.

Nous l'avons vu ainsi, à Canton, lui si austère, si avare de sourire, sursauter à la tribune et répéter avec candeur le cri de 7000 étudiants ; Vive la République, !"

Il se pourrait que l'avenir donne raison à cet obstiné, plus réfléchi que politique, plus sage qu'ambitieux, plus rêveur qu'éclairé.

Son succès d'occasion, qui l'a mis sur le pinacle, peut lui être fatal, si ceux qui l'ont servi déclinent leur rôle ; et il ne pourrait plus le reprendre par lui-même.

Car, ignorant tout de son pays, dont il ne fut que l'exilé, il ne saurait jouer ni au Washington qui l'écrase de tout son génie civil, ni au Bonaparte couronné dont il n'a pas la flamme.

Tel quel, cependant, c'est un rejeton des branches sémitiques, assez vigoureux, pour qu'on admette la possibilité de lui voir adjoindre des émules qui le surpasseront."

A ce jugement impartial de l'auteur que nous venons de citer, nous n'avons à ajouter qu'un détail de la plus haute importance : celui de l'évolution démagogique de Sun-Yat-sen, depuis 1920,

L'élément militariste, ayant contrecarré ses objectifs de la première heure, il s'est vu réduit à activer les aspirations des masses prolétaires, en les dirigeant vers l'idéal de Moscou.

L'histoire dira plus tard, si la nation chinoise aura esquissé, au 20^e siècle, le même geste qui fit tomber du pinacle, au onzième siècle, un certain réformateur, du nom de Wang-nan-she.

A l'ami dont le nom Irlandais
signifie: Clochette bleue

19

La colombe

1

Comme un flot neigeux qui tombe

La colombe

Au vol agile, onduleux,

D'un coup d'aile vient s'abattre.

La folâtre !

Au bord de son nid calleux.

2

Et de son bec, ô l'étrange !

Elle range

Sans aucun art l'humble abri,

Enlaçant vaille que vaille

Mainte paille

Qu'y dépose son mari....

3

Dans son œuvre inquiète,

La coquette

Sur le toit va se poser ;

Et l'amant qui lui roucoule :

"Le temps coule...."

Enfin lui porte un baiser !....

4

Dans sa gâilè presque folle,

La frivole

Se pavane et fait le rond ;

Puis, tout à coup rougissante,

L'innocente

Prend vol d'un coup d'aile prompt !

5

Elle va, la nonchalante
 Toujours lente
 A produire un fruit d'amour
 Se baigner à la fontaine
 Bien lointaine,
 Oublieuse du retour ...

6

Dans le flot clair elle penche,
 Toute blanche,
 Son aile au reflet changeant
 Que l'eau, roulant goutte à goutte,
 Couvre toute
 De riches perles d'argent.

7

Et l'amant chéri presse
 Sa paresse,
 L'invite à prendre son vol :
 "Reviens au logis, ma baigneuse
 "Trop soigneuse"
 "De ta plume et de ton col." (1)

8

Elle part....! La nuit venue
 L'ingénue
 Pose un œuf au fond du nid,
 Puis deux....! Ma sombre demeure,
 Dès cette heure,
 Il me semble, en rajeunit....!

(1) V. H.

Et la colombe fidèle

Toute zèle

En couvant de fort longs jours,

Presque immobile, en silence,

Son œuf dense,

Ne roucoule plus d'amours,

Et mon regard qui la guette,

L'inquiète

Comme l'œil de l'épervier....!

Quand ses fils devront éclore,

Dès l'aurore,

J'irai voir son colombier....

Et je songerai, confrère,

Que sur terre

L'homme a des jours soucieux

Plus que la douce colombe....

Qu'à la tombe

Pourlant, lui seul monte aux Cieux....

Le crépuscule des nations blanches

D'après Maurice Muret, l'Europe serait menacée de perdre sa suprématie, devant la ligue arrogante des peuples de couleur.

Et il rédige un volume in-8, pour donner l'éveil à ses frères de race blanche et leur conseiller de résister au formidable assaut de l'Asie.

C'est ce qui constitue le sujet même de son livre intitulé : "Le crépuscule des nations blanches."

Avant même d'en discuter le fond, disons que le titre en est trop rigoureux, Qui dit crépuscule en effet dit nuit

Et, bien que la nuit rende le jour, mieux vaudrait qu'il n'y ait pas de nuit, c'est bien clair.

Si donc les nations blanche : sont au crépuscule, en ce moment, elles devront dans un instant, se plonger dans la nuit. Or, c'est une éventualité que je n'envisage pas du tout ; et cela pour bien des raisons, dont la meilleure, que je tairai ici, et que mes coreligionnaires devineront, n'est pas d'ordre humain, mais divin....

"L'Europe doit mourir," s'écrient depuis 20 ans, tous les défaitistes.

"A commencer par les Latins," insinuent les Saxons, qui jurent sur la Bible,

Et quelques Latins font eux-mêmes chorus à ces lamentations ; comme si cette Europe qu'ils ont faite si belle et si forte, n'était plus digne de leur amour, parce qu'elle gémit encore de ses blessures de guerre !

L'on répétait, depuis 20 ans, dis-je, que les nations du Sud, hier si chevaleresques, et qui avaient enfanté les héros des Croisades, tous les Colomb d'outre-mer, tous les génies des batailles, étaient tombées en quenouille.

Et pourtant leurs fils se sont battus comme des lions à Verdun, à Ypres, à la Marne.

Ils ont vaincu les Teutons qui riaient d'eux.

Morte donc la légende qui faisait d'eux des décadents et des efféminés comme Achille à Scyros, parmi les îles de Lycomède.

Faut-il ajouter que les vieilles nations Latines ne le cèdent aux autres, ni en esprit d'initiative, ni en réalisations fécondes dans les arts, la littérature et les sciences.

Que les noms de Berthelot, de Branly et de d'Annunzio attestent des cerveaux inventifs, qui supportent bien la comparaison avec ceux d'Edison, d'Einstein et de Yates.

Alors comment établir la décadence intellectuelle des Blancs, du moment qu'on trouve toujours chez eux une élite incomparable de penseurs et de savants de premier plan !

Mais il y a, dira-t-on, diminution d'énergie et d'autorité, morcellement de la tradition, ruine de la morale, etc....

Si fait ! Mais qui vous dit qu'en temps de crise, ou même après la crise, une réaction ne se produira pas ?

Voyez Mussolini en Italie et Rivera en Espagne.

Vous avez peur du bolchévisme, dites-vous, des nationalismes Indou et Chinois.

Ce sont des dangers, sans doute, pour l'ordre établi ; mais ces épouvantails ne sauraient troubler l'Occident jusqu'à interrompre sa fonction providentielle d'éducateur et de régulateur, fonction qui a fait de lui le centre du rayonnement universel des idées solides.

Je ne dirai point que la civilisation de l'Orient est inférieure à la sienne, au seul point de vue social ; mais j'attends encore qu'elle soit démontrée supérieure au point de vue des intérêts de l'âme, du progrès réalisateur et de l'avancement de l'idéal.

Il y a dans la vieille Europe une richesse latente de virilité qui sert de levier aux peuples nouveaux-nés.

Il y a une expérience de 2000 ans qui lui permet de dire aux autres que sa civilisation s'est faite dans l'activité constante, non dans la contemplation.

Il y a enfin un ressort mystérieux qui fait de cet organisme, le moteur nécessaire de la machine ronde.

Dire que les nations blanches sont au crépuscule, c'est laisser croire que le suprême horloger peut démonter son système, c'est possible qu'il le démonte un jour, et les livres hiératiques l'annoncent ; mais alors, en ce temps-là, Blancs et Jaunes auront le même sort : ils seront dans la nuit...

A Dom Louis Brun,
abbé de la Trappe de Yang Kia Ping

21
Contemplations

1

*En voyant qu'ici bas, il faut, de rive en rive,
Au lieu de s'y fixer, partir dès qu'on arrive,
Je me dis que la vie, hélas ! n'est qu'un séjour
Ephémère d'un jour ;*

2

*Que le temps, ce torrent bourbeux qui tout inonde,
En ravinant mon cœur comme un pré de son onde,
En a fait une lande aride où je n'entends
Plus les airs du printemps ;*

3

*Que je dois maintenant, à l'heure désolée,
Au milieu de ce cœur construire un mausolée,
Où seront recueillis la cendre et les parfums
De mes rêves défunts.*

4

*Mais les rêves, pouvant, tel le Phénix, renaître
En papillons de l'aube et battre à ma fenêtre,
Il me faut, comme toi, saint ermite des monts,
La clore à ces démons.*

5

*Ou si j'ouvre parfois ma vitre aux blanches toiles,
Que ce soit pour mieux voir, au firmament d'étoiles,
Où vont ces astres d'or qui montent par degrés
Leurs échelons sacrés.*

6

*Et comme toi fixant tout le divin spectacle,
Ayant jeté le lest de la chair, son obstacle,
Mon âme planera, d'un vol audacieux,
Dans l'infini des Cieux*

7

*Désormais que me font les choses de ce monde
Où l'amour le plus pur rend notre corps immonde,
Où la gloire est un mot, le pouvoir un ennui,
L'or un songe de nuit.*

8

*Oui, tout est vain : les jours s'achèvent en ténèbres ;
Les rires et les chants sont suivis d'airs funèbres ;
La prairie est changée en pâtis, au vallon ;
La brise en aquilon.*

9

*Je ne veux plus savoir si ce matin, l'aurore
A, sur les lis du val, peint son sourire encore ;
Ou si les Pans ont fait, en jouant du hautbois,
Danser Daphnis au bois.*

10

*Je ne veux plus errer, le soir, dans la frênaie,
A l'heure où la Dryade y soupire, effrénée ;
Ni contempler la Nymphé à travers les roseaux
Qui limitent ses eaux.*

11

*Je ne veux plus chercher de nids dans le bocage,
Et comme les enfants, mettre d'oiseaux en cage,
En croyant que l'on peut, parce qu'on est puissant,
Captiver l'innocent.*

12

*Il me faut maintenant oublier la nature,
En fuyant comme toi, l'idole-Créature,
Afin de mieux fixer, d'un regard enchanté
L'éternelle beauté.*



Petites notes.

—Entre les Latins et les Orientaux, il y a certaines affinités ethniques et des états d'âme qui, tôt ou tard, les rapprocheront.

—Les Anglais traitent les Français de "mangeurs de grenouilles." Et puis après ! du moment qu'on ne mange pas les leurs....!

—Tous les Tartarins ne sont pas du Midi.

—Pythagore a dit : "Qu'est ce que l'univers ?

L'ordre ! Qu'est-ce que l'amitié ? L'égalité !"

—Michelet lui-même n'échappe pas à l'ingénuité. Il écrit de Charles VII "qu'il se laissa mourir de faim, de crainte d'être empoisonné." C'est ce qu'on peut comparer à la façon de celui qui, pour éviter la rafale, se jetterait à l'eau....!

—Etudier la médecine, c'est, en quelque sorte, méditer sur la mort.

—Parmi les anecdotes que nous a laissées l'histoire grecque, aucune n'est plus révélatrice du génie des Athéniens que celle des relations de Praxitèle avec Phryné : l'art et la beauté unis.

—Le Christ, dit Napoléon, a bâti son culte de ses mains, non avec des pierres, mais avec des hommes dont il a obtenu l'amour.

—Intelligence, hélas ! n'est pas toujours bonté.

—Les règles d'une belle et bonne conversation sont si complexes, que bien des gens, même d'esprit, comme Rousseau, en sont incapables.

—Le fascisme de Mussolini n'est qu'un retour aux méthodes médiévales des Jurandes, dont l'esprit exclusif, quoi qu'on en ait dit, favorisa beaucoup l'éclosion des œuvres de génie.

—Il paraît que le gouvernement Ibérien maintient ses finances par le moyen des loteries ; serait-il immoral d'en faire autant, de l'autre côté des Pyrénées ?

—Pauvres enfants de Pékin tombés sous les balles, que je vous plains dans votre candeur et vos illusions, sans podomètre !

—On a dit, et l'on dit encore beaucoup de mal des Jésuites : donc on en pense au fond, beaucoup de bien.

—Certains peuples d'Afrique et d'Océanie ont le sentiment exact de la discrétion : ils se passent un anneau à la bouche.

—Il y a plus de Don Juans parmi les femmes que parmi les hommes.

—Les romanciers ne savent plus comment intituler leurs livres : tout comme les dames qui ne savent plus comment s'habiller.

—Certaines figures se profilent agréablement et énergiquement, comme ces roches des Andes dont les échancrures sur les précipices ne peuvent se voir de face.

—Du fait que l'Eglise de Rome est régie par un homme élu à vie, et que cette institution brave les siècles et les tempêtes, je conclus à l'assistance de la Divinité.

—La liberté a le bon sens pour limite.

—On a traité de stupide le siècle de Victor Hugo et cela sans raison ; moi je trouve que c'est le plus grand siècle de l'histoire : il a décidé de toute la stabilité de l'avenir.

—Le doute est une balançoire sur l'abîme.

—On dit que les baleines, les corneilles, les crocodiles et les perroquets vivent 100 ans : que de vies inutiles perdues, qui eussent dû être consacrées à la publication de mémoires précieux pour l'humanité !

—Quoiqu'on dise, quoiqu'on fasse, il y aura toujours parmi nous des capitalistes et des ferblantiers, des lavandières et des bossus ; et vous ne les supprimerez point en criant : "Vive la Commune !

—Le crépitement des fusillades et le ronflement des usines n'étoufferont jamais la voix des cigales et des pinsons.

—Lamartine et Hugo n'avaient rien à s'envier : ils furent amis.

—Un nègre est d'autant plus noir qu'il est vêtu de blanc.

—Le pseudonyme est une coquetterie de dame à voile de gaze ; il ne doit jamais être un masque.

— Les dates sont les bornes kilométriques de l'Histoire :
qui les néglige, passe au désert.

—“La vie humaine, s'écrie Pindare, m'apparaît triste ; mais elle devient douce, quand les dieux dirigent sur elle un rayon.”

—Le pire malheur qui puisse arriver à l'homme, c'est d'être timide.

—La vague, en bondissant, couvre les récifs mais les récifs demeurent, comme la vérité demeure sous l'erreur.

Chez le Fils du Ciel.

Hier, à Pékin même, j'ai visité les palais des Empereurs de Chine.

Et je suis revenu de cette inspection, comme d'un pèlerinage aux Temples de l'histoire et de la mythologie.

Tout ce que l'imagination sait créer de colossal et de mignon, reste au-dessous de cette vision d'art, dont les formes s'allient aux combinaisons de la plus stricte géométrie.

Tout y est ordonné en effet dans le symbolisme béat, et dans la stabilité de l'âme mongole; tout y converge apparemment vers un idéal de précision esthétique ou vers l'abstraction nébuleuse des cosmogonies....

Jamais plus ne se refera, au pays des Han, une œuvre aussi attachante que cet Elysée Oriental, incrusté là, au front de cette Métropole de l'Asie, dans un décor mélancolique du ciel et à l'entrée du désert, comme un défi de la volonté humaine et des ères civilisées, contre l'inertie de la matière ou des répugnantes barbaries.

On entre dans cet hypèthre rectangulaire avec l'espoir invincible que l'âme y trouvera mieux que les yeux, mille sujets de récréative contemplation et d'émouvante philosophie.

Et cela d'autant plus sereinement, que l'on n'y courbera plus son front de plébéien devant les Majestés qui y règnèrent, et dont l'ombre même ne s'y profile plus. (1)

En foulant, d'un pied si profane, ces dalles de marbre aux dragons ciselés, je me dis que des empreintes de pas d'eunuques, maintenant invisibles, y substituèrent celles des pas de princes et de fées, comme s'y substitueront les nôtres; et que, malgré tous les bris et toutes les écornures, il restera toujours assez de ce pavage, pour qu'on y voie défiler encore plus de mille générations d'esthètes et de badauds.

(1) Le dernier ex-empereur des Tsing, S. M. Suen-Toung, en a été délogé en Novembre 1925. Il habite maintenant à Tientsin.

Quand j'avance au bord du canal qui traverse la cour intérieure, et que de son parapet de marbre je me penche, pour guetter dans le miroir des eaux, ma bovine physionomie d'apoco, je me prends à rêver aux cannetilles qui s'y reflétèrent aux clairs de lune, pour y arriver de nouveaux orgueils ou des instincts de perversité latente.

Et le flot verdâtre et paresseux, qui ne révèle plus d'idylles princières, ni de grimaces d'émasculés, semble dormir sans regrets, dans son lit d'ordonnance.

Des pies voleuses, des corbeaux et des colombes picorent sur ses bords et volettent bruyamment sur les toits jaunes et les corniches dont leurs ailes achèvent la bigarrure.

Et j'entre enfin dans les vestibules si longtemps sacrés de l'ex-autocratie.

On n'y voit plus, entre leurs colonnes, que des bibelots exposés sous vitrine, mais le même fond reste encore dans tout son vieux décor et sa mise imposante.

Aux murailles sont les portraits d'empereurs aux faces ternes et généralement hébélées.

Quelques-unes pourtant ont l'aspect de câlinerie et de finesse qu'on attribue historiquement à leurs modèles.

C'est toute une psychologie à déchiffrer sur ces figures où passent tour à tour l'ironie, la placidité, l'ennui ou le génie.

On y trouve toutes les formes de laideur et de beauté, toutes les nuances des passions, tous les signes de la grandeur ou de la fragilité.

Il y a là, des profils de félins à la Louis XI et d'angéliques minois de dauphins couronnés.

La série en est fort variée autant que leurs costumes.

Les uns portent des tiaras carrées, d'autres des toques à oreillettes prolongées, et ces couvrechefs déterminent la mode propre à chaque dynastie.

Peu de ces potentats ont le sourire, comme l'ont chez nous, tels et tels princes de la Renaissance peints par le grand Léonard; mais la faute en est peut-être aux rapins qui tentèrent la périlleuse tâche de les reproduire.

Car enfin nous savons, par les chroniques, toutes sortes d'histoires sur ces graves personnages qui s'amusaient et qui riaient et qui chantaient....

On sait même que les uns furent trop gais....

Quoiqu'il en soit, et, bien que leur figure m'apparaisse énigmatique et raidie, j'y discerne assez bien la préoccupation de l'étiquette, et ce maintien théâtral dont même les grands démocrates d'aujourd'hui ne peuvent plus se dispenser.

Somme toute, inclinons-nous devant ces effigies souveraines qui nous enseignent encore, en nos jours abaissés, l'art difficile entre tous, d'en imposer aux autres, par le seul aplomb de l'attitude digne de notre condition.

Je comptais voir, en cette même soirée, les peintures d'Attiret et de Castiglione dont l'Empereur Kien-long règlementa les procédés artistiques à la manière chinoise.

Cet empereur, d'ailleurs intelligent, n'aimait point la peinture à l'huile, disent les chroniqueurs (1), à cause de son vernis ; les ombres, quand elles étaient un peu fortes, lui paraissaient autant de taches.

Il fallut donc lui préférer la détrempe et se résoudre à ne faire usage que d'ombres extrêmement claires et légères.

Attiret recommença donc un cours de peinture dans lequel les détails les plus minutieux des fleurs, des fruits, des feuilles d'arbres, des plumes d'oiseaux, des poils d'animaux étaient exigés avec la plus stricte précision.

En outre, tout ce que le bon religieux peignait, était ordonné par l'Empereur : il faisait d'abord les dessins, puis Sa Majesté les voyait, les faisant changer et réformer à sa guise.

Que la correction fût bien ou mal, il fallait en passer par là, sans oser rien dire.

"Hors le portrait du frère de l'Empereur, écrivait Attiret, en 1743, de sa femme, de quelques princes et favoris, je n'ai rien peint dans le goût européen."

(1) Pfister et autres.

Quand le Frère Jésuite était à sa toile, Kien-long venait souvent le voir travailler, et il causait familièrement avec lui.

Il restait longtemps dans l'atelier de l'artiste, pour se faire peindre en diverses positions et en différents costumes ; et il relouchait de sa main ce qui ne lui paraissait pas de son goût.

Kien-long conduisait aussi le Frère dans quelques-uns de ses voyages.

Dans l'un de ces déplacements, il lui commanda de faire les portraits de onze seigneurs Tartares.

On dit que ces Tartares étaient émerveillés de se retrouver sur une toile avec tous leurs agréments.

Ils riaient les uns des autres, lorsque, après quelques coups de pinceau, ils apercevaient un peu de ressemblance ; mais, quand la ressemblance était entière, ils demeuraient extasiés. Ils ne pouvaient comprendre comment cela pouvait se faire, et ils ne se lassaient pas de regarder palettes et pinceaux ; aucune des actions du peintre ne leur échappait.

Les seigneurs Chinois et Mandchoux qui étaient présents, riaient de bon cœur, non pas des copies, mais des originaux eux-mêmes, dont la figure, la contenance et toutes les façons avaient si peu de rapport avec les manières chinoises.⁽¹⁾

Aussi bien, aurais-je voulu, au souvenir de ces anecdotes savoureuses, jeter sur ces toiles d'Européens, un coup d'œil de curiosité d'autant plus légitime, qu'elles avaient une caractéristique d'art hybride fort alléchant.

Mais je ne les ai point vues ; et à l'heure même où j'écris ces lignes, j'ignore encore si ces œuvres ont été exposées en des salles inexplorées ou même si elles existent, depuis que l'incendie ou le pillage, en ces dernières révolutions, dévastèrent tant de chefs-d'œuvre.

Ce qui reste encore pourtant des objets d'art, suffit pour l'intérêt des touristes.

(1) Lettres édifiantes.

Et voici une des salles principales du palais-musée où sont exposées mille et mille pièces de porcelaine, d'orfèvrerie et de bronzes anciens.

Il serait trop long d'en définir le modelé ou la richesse ; mais disons, en deux mots, que c'est de toute beauté dans la perfection. Trônes impériaux, statues de bouddhas ou de Vénus en or massif, sceptres, caducées, thyrses, mains de justice, masses, panonceaux, bas-reliefs, écrans, jades, vieilles armures, équipements, colliers, étoffes rares, livres, etc, etc. tout s'y trouve et y rutille dans un assemblage bien ordonné, pour le plaisir des yeux.

A la vue de tant de merveilles qui amusèrent les Fils du Ciel et de la terre, on ressent une inquiétude atroce : celle que tant de ces divines choses seront peut-être demain, ou réduites en cendres ou vendues aux Yankees....!

Malheur aux peuples assez frivoles pour laisser disperser aux vents les derniers témoins des grandeurs disparues !

Dans leur mutisme souriant, ces bibelots narrent toute l'épopée des ères médiévales et semblent encore se poser là, devant les générations de désabusés que nous sommes, pour attendre notre snobisme hautain et nous mettre en garde contre la présomption du progrès.

Le progrès ne doit pas morceler la beauté antique, toujours éternelle.

Et cette beauté, je la trouve ici dans cette demeure où l'autocratie de 40 siècles accumula tant d'art et de majesté.

Je la trouve au front de toutes ces chimères qui peuplent cette cité interdite, aux frontons coloriés de ces mille enchevêtrements qui écrasent sous leur poids des colonnes si robustes qu'un Samson n'oserait les ébranler ; enfin je la trouve dans cet ensemble géométrique et dans les proportions achevées de ce palais de féerie dont on ne pourra jamais exprimer la splendeur ; et je dis, pour finir, que les paroles manquent pour en traduire tout le génie, comme elles manquaient aux artistes grecs devant les statues divines qui les rendaient tous Pygmalions.

Aux amis
E. Ch...
A. Ca...

24

Résurrection

I

*Triste exilé de la terre,
Solitaire
Guettant au bord des hivers
Le sommeil de toutes choses
Hier écloses
Pour le peindre dans mes vers,*

II

*Je m'en vais loin de la foule,
Et je foule
Le soir, d'un pas chancelant,
Les herbes de la colline
Où s'incline
L'astre d'or étincelant.*

III

*J'écoute le vent qui pousse
Herbe et mousse,
Feuilles de chêne, arbrisseaux,
Qui, s'entassant, couvrent toutes
Les grand routes
Et le fil bleu des ruisseaux.*

IV

*Ce froid aquilon qui berce
Et traverse
La cime des sapins verts,
Me semble être une sirène
Souveraine
Charmeuse de l'univers,*

V

Sa grande voix sifflante
 Et roulante
 Se prend à gémir parfois
 Au coin de notre demeure :
 Elle pleure
 La dépouille de nos bois....!

VI

Tout pâlit dans la vallée
 Isolée :
 Le frêne n'a plus de nids,
 L'œillet n'a plus sa corolle
 D'auréole,
 Et les coteaux sont jaunis.

VII

Si tout se meurt dans la vie
 Tôt ravie,
 Tout renaît plus vite encore ;
 D'une tombe qui s'entr'ouvre
 L'on découvre
 Fleurs, essaims d'abeilles d'or !

VIII

Dans la chaumine où repose
 Si morose
 La vieillesse aux yeux lassés,
 Deux jeunes blonds, d'amour tendre,
 Vont se tendre
 Leurs deux bras entrelacés....!

IX

Et qu'au même creux de roche
 Où s'accroche
 Le vieux nid qu'elle a quitté,
 La chouette vienne encore
 Faire éclore
 De nouveaux œufs : c'est l'été !

X

L'amitié n'a point d'automne

Et se donne

Dans l'éclat de son printemps ;

Il faut toujours qu'on nous l'offre

Comme un coffre

Où l'on puise à tous instants....!

Papillons et cigales

Je ne vous cacherai point ma prédilection pour les papillons et les cigales.

C'était, aux jours de mon enfance, un régal des plus pervers que de poursuivre au bord des rives et sur les genêts d'or, l'insecte aux ailes poudreuses dont on rencontre, en Chine, tant de variétés.

On dit que les papillons d'Asie sont parmi les plus beaux de l'univers.

Et, de fait, ils étalent une richesse incomparable de couleurs : l'or, l'émeraude, la topaze, le saphir étincellent tour à tour sur les fines mailles de leurs ailes.

Les mâles ont des nuances plus foncées que les femelles dont le corps est, en revanche, plus volumineux.

La montagne du Lo-faou, au Sud de la Chine, est réputée, dit on, comme la recéleuse de l'espèce rare et parfaite des papillons de Chine.

A la variété de leurs couleurs se joint une délicatesse de lignes multiformes qui les firent jadis rechercher même par de hauts personnages de la Cour impériale.

Ce sont des papillons crépusculaires ; ils ont les ailes plus étendues et le corps plus gros que nos papillons d'Europe.

Tout le jour, ils sont suspendus aux feuillages où ils restent sans mouvement jusqu'au déclin du soleil.

Et on a soin de les prendre en ces heures de léthargie ; car, à peine les ombres gagnent-elles les hauteurs du mont, que, pareilles à des chauve-souris, ces sémillantes bestioles voltigent sans fin jusqu'à l'aube, arpentant par zigzags les cimes fleuries des arbustes et les cavités des roches sur l'abîme.

On dirait la danse folâtre de petites fées réduites par la métempsychose, et reprenant, parmi des floraisons virginales, une légèreté d'essor qui les soumet à des convulsions, à des écarts bizarres du caprice.

J'ai passé, il y a plus de 20 ans, une nuit sur la cime aplatie du Lo faou (1500 m.) et j'y ai fait, sans sommeil, un gracieux rêve qui dure encore.

Au ciel, toute une semaille d'étoiles que le Créateur, d'un geste auguste, avait, ce soir-là, jetées comme des diamants sur la robe d'azur de la lune.

A mes pieds, le vaste gouffre du vide ouvert de tous côtés, où s'estompaient, dans la lueur indécise de Phébé, cours d'eau, bourgades et mornes.

Ceux-ci m'apparaissent dans la perfidie de leurs formes félines, comme une troupe d'arroseurs se ruant à l'assaut du gigantesque massif.

De loin en loin, noctules et pipistrelles folâtrant, rapides sur ma tête, se croisent dans l'air avec l'horrible chouette, tandis qu'une forte brise courbant la tige des bambous, rend plus nerveuse encore la danse des phalènes et plus étourdissante aussi la chanson des cigales.

Les cigales....!

Il me faut bien dire un mot de cet insecte qui, en cette nuit délicieuse, "chantait par les flancs" comme disent les Célestes.

Les anciens livres de l'Empire exposent maints détails d'histoire naturelle sur la cigale.

Elle est d'abord un ver, puis elle se blottit en automne au pied des arbres pour y passer l'hiver et s'y métamorphoser en avril.

Paulhi-r rapporte qu'un lettré du nom de Ou-la, sous la dynastie des Tang, "allait découvrir des nymphes de cigale pour les montrer aux laboureurs, afin de les désabuser des croyances superstitieuses répandues alors sur cet insecte."

Les Célestes vont à la chasse des cigales, dans la belle saison, la nuit, à la clarté des flambeaux.

De même que les Grecs, très friands de cigales, au dire d'Aristote, ils les estiment un mets fort délicat, mais elles sont surtout un objet d'amusement pour les flâneurs et les enfants.

Il n'y a peut-être plus aujourd'hui pour cet insecte l'engouement général d'autrefois.

Les poètes eux mêmes qui exaltèrent dans la ciselure exotique de leurs vers, cette bestiole si recherchée, ne semblent plus guère partager le vieil enthousiasme.

Seuls les arts gardent encore la fierté de leur goût avoué pour l'insecte privilégié qu'on reproduit dans les broderies, dans les métaux et les sculptures.

Les médecins, poursuit le même auteur, "font entrer aussi dans leurs drogues les dépouilles de la cigale et la cigale elle-même."

Et la guérison des malades s'opère souvent par ce médicament.

C'est ainsi, qu'après avoir réjoui de ses chants, pendant une saison, le roi de la nature, notre hémisphère sait encore, suprême coquetterie de gratitude ou de vengeance, bercer dans le silence de ses ruines, la douleur de son propre bourreau.

Douce cigale qui

"Ayant chanté

"Tout l'été

"Se trouva fort dépourvue

"Quand la bise fut venue,"

.....
Que ton sort me paraît enchanté !

Tu peux, en effet, de la terre où tu es née, t'élever dans les airs, aux plus hautes cimes des frênes et des bambous ; et de là, comme d'une tribune libre, faire descendre sur l'immense nature que tu domines, la vibrante sonnerie que le printemps met en branle dans les flancs.

Chante, brave cigale, chante toujours !

Chante, tant que dureront les heures de la création.

Chante, le jour, chante la nuit pour récréer les pauvres cœurs qui, comme le mien, parfois endoloris, vont haletants, l'écouter aux sommets !

Chante, pendant que le papillon

"Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses

"Secouant jeune encor la poudre de ses ailes

"S'envole comme un souffle aux voûtes éternelles (I)

Papillons et cigales !

Ne dirait-on point que Dieu les a faits comme l'artithèse du bruit et du silence ; les uns pour les yeux, les autres pour l'oreille, mais les deux pour le seul plaisir de l'homme pour qui chacun de ces insectes symbolise beauté, douceur, légèreté, insouciance, vanité, finalement néant ?

Ce sont des images en raccourci de notre existence fièle et mouvementée, tour à tour idéale et matérielle, joyeuse et abattue.

O vous, petits enfants et jeunes filles, papillons et cigales de tous pays, qui lirez ces lignes, si vous prenez au fond des prairies, quelques-uns de ces êtres éphémères qui vous ressemblent, gardez vous bien de secouer entre vos mains trop vivement leurs ailes, car ils perdraient trop tôt, hélas ! comme vous, leurs couleurs et leur voix.....!

(1) Lamartine.

26

“J'en ai trouvé...”

1

C'est un joli pays que France, dit Strabon :

Le soleil, tous les ans, y grossit les javelles,

Et Cérès qui connaît bien ses gerbes nouvelles

Y dit aux gens que leur pain sera bon.

2

Les gars y sont gentils comme des Adonis,

Aussi vaillants au feu que galants aux charmillles;

Et Vénus qui fait don de sa sveltesse aux filles,

Mel dans leurs yeux tous les bleus infinis.

3

On y voit des cours d'eau d'argent dans les vallons,

Des sources dans les bois sous de beau clairs de lune,

Au mois où les zéphyrs murmurant à la brune,

Ont endormi les derniers aquilons.

4

Comme un champ d'épis lourds sous les rayons d'été,

Ce pays où la force est jointe à l'harmonie

Enfante preux, savants, saints, penseurs de génie

Et troubadours au rebec enchanté.

5

Il suffit que Pallas y frappe ses granits,

Pour en voir fuir l'essaim d'ogives et d'acanthés

Aux flèches de ses cent basiliques géantes,

Ainsi qu'à ses Panthéons rajeunis.

6

Il suffit qu'Alati⁽¹⁾ passe un jour à Paris

Pour y chercher dollars, docteurs et doctresses ;

On lui donne de tout et même des caresses :

“J'en ai trouvé” /ait-il de joie épris....!

(1) Monseigneur Fabrègues, coadjuteur de l'évêque de Pékin, Mgr. Jarlin.



Et qu'on doit se priver, sur son Français ne laisse
 jamais d'aimer ses beaux petits Chinois...
 le laisser trailler avec les Moscovites, il se laisse fort de

7

*Des Français à tout faire il s'en trouve beaucoup ;
Mais à faire le bien on en voit plus encore,
Et dans leur cœur, pour un vice qui peut éclore,
Ils font germer dix vertus tout à coup.*

8

*Ceux qui sont jaloux d'eux répètent qu'ils sont morts,
Disant : " Ce sont les fils d'une mère blessée ; "
Mais eux serrant aux seins la France délaissée :*

" Oh ! non, font-ils, nous sommes les plus forts ! "

9

*Et qu'importe ce qu'on dit de nous en tout lieu ;
Qu'importe ce qu'on pense ou ce qu'on dira d'Elle,
Puisqu'en criant demain " Vive France immortelle !*

On ouïra cet écho : " Vive Dieu....? "

10

*Oui, nous sommes toujours, non pas le peuple élu
Qui veut juguler tous les corps, toutes les âmes ;
Mais le peuple héraut porteur de saintes flammes
Aux naufragés de l'ombre sans salut..*

11

*Notre rôle n'est pas d'entasser francs sur francs,
Mais bien celui d'en perdre. On en fait des hosties,
Qui se multipliant, blanches eucharisties,*

Rachèteront le cœur des ignorants....!

12

*Aussi bien Paris donne au mendiant pékinois ;
Tout Français donnera ; même quand le franc baisse
Et qu'on doit se priver, un bon Français ne laisse
Jamais d'aimer ses beaux petits Chinois....*

" J'en ai trouvé " fait-il de joie épris....!

Gerbillon (1654-1707)

Un des plus célèbres missionnaires de Chine.

Il naquit à Verdun, le 11 Juin 1654.

Dès son arrivée à Pékin, il fut retenu à la Cour de l'Empereur Kang-hi.

Lorsqu'en 1688, ce prince envoya ses ambassadeurs en Sibérie, pour conclure la paix avec le czar de Moscovie, et ayant remarqué que les Russes faisaient toujours traduire en latin les dépêches qu'ils lui adressaient, il chargea Gerbillon d'accompagner ses ambassadeurs en qualité d'interprète.

Il lui donna même de ses propres habits, voulant qu'il prît rang parmi les mandarins de 3e ordre et enjoignant aux chefs de l'ambassade, de ne rien conclure d'important sans le consulter.

La caravane chinoise fut quatre mois en route au milieu des déserts et par des chemins très difficiles.

Les plénipotentiaires chinois arrivèrent enfin à Nipchou, bourgade de Sibérie où devaient se tenir les conférences. Les Moscovites, avec leur chef Féodor Alexiewitch Golowin étaient déjà au rendez-vous.

Les deux partis parurent d'abord très peu disposés à la conciliation: les Russes voulaient garder tout ce qui est au nord de l'Amour. (1)

Les commissaires Chinois s'y refusaient, voulant les reléguer au delà de la rivière Selinga.

Chaque parti soutenait son opinion avec une telle énergie, que les esprits ne tardèrent pas à s'aigrir; et la mésintelligence alla si loin que les plénipotentiaires se séparèrent.

Gerbillon, voyant que la guerre allait recommencer, dit alors au prince Soson, un des chefs de l'ambassade, que si on voulait le laisser traiter avec les Moscovites, il se faisait fort de rapprocher les deux partis et de conclure la paix.

Pleins de confiance dans la parole et dans l'habileté du jésuite, les ambassadeurs chinois acceptèrent la proposition, et Gerbillon se rendit seul dans le camp des Russes.

Il y demeura quelques jours et déploya un tel talent de persuasion, qu'il réussit à faire comprendre aux représentants du Czar qu'il était de leur intérêt d'abandonner quelque peu de leurs prétentions, pour profiter du commerce de la Chine, le plus avantageux qui soit au monde et capable d'enrichir leur patrie des richesses de tout l'Orient.

D'ailleurs, ajoutait-il, la paix vous est nécessaire pour consolider les grandes conquêtes que vous avez faites en Sibérie, et qui seraient compromises dans une guerre contre toutes les forces de l'Empire Chinois. (1)

Ces raisons firent impression sur Golowin et ses compagnons qui acceptèrent les conditions proposées.

Gerbillon eut ensuite le bonheur de voir les ambassadeurs des deux peuples se réunir dans la petite église de Nipchou pour signer le traité de paix.

Il en fut fait quatre copies : une en Russe, une en Tartare et deux en latin, qui furent seules scellées des sceaux des deux nations.

Cette paix fit beaucoup d'honneur à Gerbillon ; toute l'armée l'en félicita, mais surtout le prince Sosan qui proclamait hautement que c'était à lui qu'on devait le succès de cette difficile négociation.

Il lui dit en particulier qu'il pouvait compter sur lui, s'il avait jamais occasion de lui faire plaisir.

“ Prince, répondit Gerbillon, vous savez quels sont les
 “ motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons
 “ de plus cher en Europe, pour venir en ce pays-ci. Notre
 “ unique désir est de faire connaître le vrai Dieu et de faire
 “ garder sa sainte loi. Ce qui nous désole, c'est que les der-
 “ nières édits défendent aux Chinois de l'embrasser : nous vous
 “ supplions donc de faire lever cette défense. Nous sentirons

(1) Le Gobien, 207.

“ plus vivement cette grâce que si vous nous combliez de richesses et d'honneurs.”

A partir de cette époque, Gerbillon resta interprète dans les affaires entre la Russie et la Chine.

De retour à Pékin, il enseigna à l'Empereur les éléments d'Euclide, la géométrie pratique et la philosophie.

Il eut l'idée avec son compère Bouvet de composer des traités sur ces diverses matières.

Il rédigeaient leurs démonstrations en tartare mandchou, langue que le prince leur avait fait apprendre, et ensuite ils les expliquaient à Kang-hi qui admirait de plus en plus la solidité de nos sciences et s'y appliquait avec une nouvelle ardeur.

Tous les jours, les deux Jésuites allaient au palais, même lorsque l'Empereur était à deux lieues de Pékin, dans son palais de printemps.

Ils parlaient à 4 heures du matin, quelque temps qu'il fût, et ne revenaient qu'après le coucher du soleil.

A peine de retour, il leur fallait passer une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain (1).

La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causaient, les accablait parfois ; mais l'espérance de rendre le prince favorable à la religion, les soutenait et adoucissait toutes leurs peines.

Ils passaient ordinairement deux heures le matin et deux heures le soir avec l'Empereur qui les faisait asseoir à ses côtés, pour lui montrer les figures, et les lui expliquer avec plus de facilité.

“ La Cour, écrit Bouvet, était étonnée de ces audiences que Kang-hi nous donnait régulièrement, accompagné de deux ou trois eunuques de sa chambre, s'entretenant familièrement avec nous, sur nos sciences, sur les mœurs et les nouvelles des royaumes d'Europe et sur diverses autres matières.

(1) Pfister, p. 570.

“ Et comme il n’y en avait aucune sur laquelle nous fus-
 “ sions plus prêts que celles des grandes actions de Louis le
 “ Grand, je puis dire qu’il n’y en a aucune sur laquelle il ait
 “ paru nous écouter avec plus de plaisir

Gerbillon, en 1696, accompagna Kang-hi en Tartarie,
 dans son expédition contre le Kaldan.

Il fit jusqu’à huit fois ce même voyage.

Au retour de ces expéditions, le missionnaire surveillait la
 bâtisse et l’ornementation de l’église française de Pékin, une des
 plus belles de tout l’Orient.

L’Empereur avait concédé un grand emplacement dans son
 palais pour y bâtir une église

Il avait promis d’y contribuer.

Le 26 janvier 1700, Gerbillon pria le premier eunuque de
 la chambre d’avertir le prince qu’on se préparait à bâtir.

L’Empereur lui fit demander pourquoi il n’avait pas in-
 vité les autres Pères à s’unir avec lui, “ car, disait-il, bâtir
 une église à Dieu est une chose qui regarde tous les mission-
 naires, et à laquelle ils doivent s’intéresser.”

Gerbillon répondit que ne sachant pas si cette demande lui
 serait agréable, il n’avait osé se présenter au palais avec un si
 grand éclat, mais que tous les Pères allaient se joindre à lui
 pour remercier Sa Majesté d’une faveur si honorable à la reli-
 gion chrétienne.

Les Pères des trois maisons se rendirent le lendemain au
 palais.

L’Empereur envoya le premier eunuque pour recevoir leur
 requête : il leur répondit que bâtir une église étant une chose
 sainte, il voulait y contribuer pour faire honneur à leur reli-
 gion et à leurs personnes, et qu’il donnerait l’ordre qu’on leur
 fournît les matériaux nécessaires.

Grimaldi, comme étant le plus ancien missionnaire, dit
 que ne voyant pas de termes pour marquer leur reconnaissance
 des bienfaits dont Sa Majesté les comblait et Dieu seul pouvant

les reconnaître pour eux, ils allaient consacrer l'argent qu'ils venaient de recevoir, à bâtir l'église du vrai Dieu, afin de l'intéresser à conserver et à bénir la personne d'un prince qui leur était si cher.

Kang-hi parut fort content de ce remerciement.

L'église fut achevée en 1703.

Elle était au bout d'une cour large de 40 pieds sur 50 de long.

Elle avait elle-même 75 pieds de longueur, 33 de largeur et 30 de hauteur. Le plafond et le rétable étaient peints, et les côtés étaient une continuation de l'architecture de l'église en perspective.

C'était plaisir de voir les Chinois s'avancer pour visiter cette partie du bâtiment qu'ils disaient être derrière l'autel. Quand ils y arrivaient, ils s'arrêtaient, reculaient un peu, revenaient sur leurs pas, puis y appliquaient les mains, pour découvrir si véritablement il n'y avait ni élévations, ni enfoncements. (1)

L'érection de l'église eut un grand retentissement dans toute la Chine.

Le prince héritier, (le futur Yung-tsing) les deux frères de l'Empereur, les princes leurs enfants, les plus grands seigneurs de la Cour s'embrassèrent de la visiter.

Les magistrats des provinces, les lettrés qui se rendent à Pékin pour les examens du doctorat, ne manquèrent pas d'aller voir la belle église des chrétiens et d'y prendre des sentiments favorables à la religion.

Au haut du frontispice, il y avait ces paroles : Temple du seigneur du Ciel bâti par ordre de l'Empereur....

Tant que Gerbillon demeura à Pékin il prêcha tous les dimanches en cette église.

(1) Lettres édif. p. 143.

Son influence à la Cour servit beaucoup aux missionnaires des provinces.

Épuisé par toutes sortes de travaux, Gerbillon mourut le 22 mars 1707, âgé de 53 ans.

Sa mort fut très regrettée.

Les ouvrages de ce grand homme sont, au jugement d'Abel Rémusat, de grande valeur, au point de vue historique, géographique et linguistique.

Ambassades et Ambassadeurs auprès des Fils du Ciel

2637 av. J. C.—1820 ap. J. C.

Dans le temps de Hoang-ti (2637 av. J. C.) un étranger vint du Sud, voyageant sur un cerf blanc, et offrit, comme tribut, une coupe et des beaux

Dans le temps des Hia (1205-1784 av. J. C.) des insulaires apportèrent comme tribut, des vêtements brodés de fleurs.

Dans le temps des Chang (1785 av. J. C.) les Youe-yeou de l'Est, dont les cheveux étaient coupés courts et dont le corps était tatoué, apportèrent des caisses de peaux de poissons, des ébènes courtes et des boucliers.

Ils apportèrent du Sud, des perles, des écailles de tortues, des dents d'éléphants, des plumes de paons, des oiseaux et des petits chien.

Dans le temps des Tchou, lorsqu'ils vainquirent les Chang, (vers 1134 av. J. C.) les communications avec les nations barbares furent ouvertes.

Dans le temps des Han occidentaux (environ 200 av. J. C.) des personnes vinrent de Kan-lou, Lou, Hoang-tchi et autres nations du Sud.

Les plus près étaient d'environ dix jours de marche, et les plus éloignées d'environ cinq mois; leurs territoires étaient larges et peuplés, et ils avaient beaucoup de productions et d'objets rares.

L'Empereur Wou-ti (140 av. J. C.) envoya des ambassadeurs capables dans différentes contrées mercantiles, où ils obtinrent des perles brillantes, des pierres précieuses, des curiosités variées, de l'or jaune, etc.

Ils furent bien reçus partout où ils se présentèrent; et, depuis ce temps, les articles ci-dessus continuèrent d'affluer en Chine. (1)

(1) Essai topographique sur Canton publié par le vice-Roi de cette province, en 1819. Cité par Panthier. 1,472.

Dans le temps de Kouang-wou (56 ap. J. C.) les barbares amenèrent des chevaux ; Ma yuan éleva des haies de pieux pour prévenir les irruptions des étrangers méridionaux et occidentaux ; les nations situées à l'ouest changèrent leur nom vers cette époque : Tientchou (l'Inde), Thsin (l'empire romain), et d'autres nations. depuis ce temps, vinrent par mer, et eurent beaucoup de relations avec Canton.

Dans le temps des Souï (600 après J. C.) des ambassadeurs furent envoyés chez les nations environnantes.

Dans le temps de la dynastie des Thang (618 ap. J. C.) un marché régulier fut ouvert à Canton et un officier fut envoyé pour recevoir les droits du gouvernement.

Dans le temps de Chun-hoa (1200) le résident des étrangers à Canton reçut des Chinois des métaux, de la soie, de l'or, etc.

Il donna en retour des cornes de rhinocéros, des dents d'éléphants, du corail, des perles, des pierres précieuses, du cristal, des étoffes étrangères, du papier, du bois rouge, des médicaments, etc.

(.) Un conseil ou tribunal des revenus fut établi à la capitale.

Dans la seconde année Ta-kouan (1108) les provinces du Tché-Kiang, Fo-Kien et Kouang-tong, furent désignées pour recevoir les navires étrangers ; un officier supplémentaire fut envoyé à Tsintchou.

Dans la troisième année (1109) les marchands étrangers désirèrent se rendre dans d'autres ports et assurèrent qu'ils n'avaient point d'articles prohibés (1)

On le leur permit, et on leur donna des armes pour leur défense.

Dans la quatrième année Tching-ho (1115), les capitaines de navires envoyèrent des tributs de pierres précieuses, des cornes de rhinocéros et des dents d'éléphants.

Dans la première année Kien-yen (1127), il fut publié un édit proclamant que beaucoup de choses inutiles étaient impor-

(1) idem.

tées dans l'Empire; que dès lors les pierres précieuses pour anneaux etc, pouvaient être achetées avec de l'argent; et que, si les étrangers étaient fraudés, les Chinois seraient sévèrement punis.

Il fut cependant permis aux officiers du gouvernement d'accepter des dents d'éléphants et des cornes de rhinocéros.

On trouve à cette époque qu'il y avait une grande rareté de métaux, parce que l'on en avait trop exporté hors de l'Empire; et quoique les lois fussent sévères à ce sujet, l'exportation par fraude avait toujours lieu.

Dans le temps de Yng Isoung et de Chun (1321-1333) le commerce fut deux fois suspendu, et il fut ouvert de nouveau l'année suivante.

Il fut arrêté que les nations étrangères apporteraient un tribut tous les trois ans.

Les règlements, à Canton, furent rendus extrêmement sévères.

Les navires apportant les tributs durent débarquer leur chargement et attendre que la récolte fût achevée.

Cent vingt deux maisons furent bâties pour la commodité des étrangers.

Dans la première année Young lo (1425) le roi de Portugal envoya un ambassadeur; trois années après, il en envoya un autre avec un tribut. L'Empereur lui écrivit, l'établit roi de Kou-li, et lui donna un sceau d'argent. Dans la cinquième année (1430), il ordonna à un de ses eunuques de lui envoyer de la soie pour ses officiers. (1)

Dans la 12^e année Tching-lé (1518) des étrangers venus de l'Ouest, nommés Fa-lan-ki, dirent qu'ils apportaient un tribut, et ils entrèrent brusquement dans la rivière de Canton; et, avec leurs canons terriblement retentissants, ils ébranlèrent au loin la place.

(1) A cette époque, les Chinois donnèrent au Portugal le nom de Si-yang Koue. (nation de l'océan occidental).

Il en fut rendu compte à la Cour, et un ordre fut reçu qui enjoignait de les repousser immédiatement et de suspendre le commerce.

Après cela, peu de tributs furent apportés à Canton ; ils se rendaient dans le Fo-kien.

Le gouverneur de Canton écrivit ensuite à la Cour, et il obtint la permission de rouvrir le commerce.

En 1521, Thomas Pirès, ambassadeur portugais auprès de l'Empereur, ne réussit pas et on le met en prison. (1)

En 1655, première ambassade hollandaise de Pierre de Goyer et de Jacques Keyser, envoyée par la compagnie hollandaise

En 1656, première ambassade russe envoyée à Chuen-che par le grand duc de Moscovie Alexis I Michaelowitch.

En 1661, deuxième ambassade hollandaise de la Compagnie hollandaise des Indes, avec J. V. Compén et Co Nobel.

En 1664, troisième ambassade hollandaise de Pierre van Hoorn. (2)

Dans la 6e année de Kang-hi (1668) un ambassadeur et sa suite furent reçus avec une lettre écrite sur des feuilles d'or, une épée ornée d'or, et un fourreau d'or et de pierres précieuses. Ils offrirent à l'impératrice une large glace, un collier de corail, de l'ambre, de l'eau de rose et d'autres parfums.

L'Empereur leur donna gracieusement, en retour, de l'argent, 80 pièces d'étoffe de soie, etc..

Il donna à l'ambassadeur 66 pièces d'étoffe de soie et 100 taëls d'agent ; au second de l'ambassade, 18 pièces de soie et 50 taëls ; aux dix-neuf attachés, chacun 10 pièces de soie et 20 taëls. (3)

En 1670, ambassade portugaise du D. Manuel de Saldanha, envoyée par le roi Alphonse VI.

(1) Plister

(2) idem

(3) Essai topographique sur Canton

En 1676, ambassade russe envoyée à Kang-hi par Alexis 1er ou son successeur Fédor III. Les Chinois avaient déjà, par deux fois, refusé de l'admettre.

En 1689, ambassade russe du Comte Féodor Alexiewitch Golowin, envoyée à Kang-hi, par la Régente Sophie pour délimiter les frontières qui sont fixées provisoirement.

En 1693, ambassade russe de Isbrants-Ides, envoyée à Kang-hi par le Czar Pierre 1er.

En 1705, ambassade du Pape Clément XI qui envoie le patriarche de Tournon pour régler la question des rites.

En 1715, ambassade russe de Thomas Garwin et Laurent Lange envoyée à Kang-hi par Pierre 1er

En 1719, ambassade russe de Léon Vassiliewitch Ismaïlon envoyée à Kang-hi par Pierre 1er. Lange demeura à Péhin, comme agent de la Mission russe. (1)

En 1720, Kang-hi reçut une ambassade (portugaise). Au 9e mois de cette année, la roi de Portugal envoya un ta-hio-sse (ministre d'état) avec un tribut; il avait 20 personnes à sa suite. (2)

En 1720 également, nouvelle ambassade du Pape Clément XI qui envoie à Kang-hi le patriarche Mazzabarba.

En 1725 ambassade du Pape Benoît XIII à Yung-tsing. Deux Pères Carmes, Gothard et Ildephonse représentent le Pape. (3)

Dans la 3e année de Yung-tsing (1726) le roi de l'Eglise (le Pape) envoya une ambassade avec un grand nombre de présents, des globes, des perles, de l'ambre, des coupes, etc,

Dans la quatrième année, une ambassade fut aussi envoyée. L'Empereur écrivit au Pape de sa propre main; il lui envoya encore une autre lettre dans une bourse de fil d'or. (4)

En 1726, ambassade Portugaise de D, Alexandre Metello de Souza e Menezes, envoyée par le roi Jean V à Yung-tsing.

(1) Pfister

(2) Essai topographique sur Canton

(3) Pfister

(4) Essai topographique sur Canton

En 1726, nouvelle ambassade Russe du Comte Illyrien Sawa Wladistawitch Ragousinski, envoyée à Yung-tsing par l'impératrice Catherine Ire.

Les frontières furent fixées et le traité ratifié le 16 Juin 1728 par Pierre II.

En 1753, nouvelle ambassade Portugaise de D. François-Xavier Assis Pacheco e Sampaio envoyée à Kien-Long par le roi Joseph Ier.

En 1767, nouvelle ambassade russe du Commissaire Kriopoton, envoyée par la Czarine Catherine II à Kien-Long, pour réformer le traité précédent; il fut signé le 18 octobre 1768.

En 1793, ambassade anglaise de Lord Macarntey, envoyée à Kien-long par le roi Georges III.

En 1805, nouvelle ambassade Russe des comtes Golowkin et Jean Potocki, envoyée à Kia King par le Czar Alexandre Ier.

En 1808, dixième ambassade Russe envoyée à Kia King par Alexandre Ier.

En 1816, deuxième ambassade anglaise de Lord Amherst envoyée à Kia King par le roi Georges III.

En 1820, onzième ambassade russe de Timkowski, envoyée par Alexandre Ier. (1)

P S Les Ho'-an (Hollandais qui sont appelés Houng-mas (cheveux rouges, nom appliqué aujourd'hui aux Anglais, ne vinrent pas en Chine dans les anciens temps.

Dans l'hiver de la 29e année Wen-li (1601) deux ou trois larges navires arrivèrent à Macao; les vêtements des hommes qui les montaient étaient rouges, leur taille haute et leurs cheveux rouges, leurs yeux étaient bleus et enfoncés dans la tête, leurs pieds étaient de 14 pouces de longueur; ils effrayaient le peuple par leur étrange apparence.

Les étrangers, à Macao, leur demandèrent pourquoi ils étaient venus. Lorsque leur réponse fut traduite, il parut qu'ils dirent: "Nous ne sommes point des pirates; nous apportons un tribut."

(1) Pfister.

Mais comme ils n'avaient pas encore paru dans ce pays jusque-là. et qu'ils n'avaient point de lettre, l'officier qui commandait à Macao refusa de les recevoir.

L'officier chargé de la perception des droits manda le capitaine dans la citadelle et l'y retint un mois, au bout duquel il le renvoya à ses vaisseaux.

Dans la 2^e année Kang-hi, ils envoyèrent un amiral pour l'assister contre les pirates du Fo Kien, avec une requête pour commercer. Il leur fut ordonné de venir pour commercer une fois tous les deux ans. Dans la 5^e année, il leur fut défendu de venir faire le commerce, parce qu'ils ne voulaient apporter le tribut qu'une fois tous les huit ans.

Dans la 6^e année, contrairement à la loi, ils envoyèrent leur tribut par le Fo-Kien. (1)

En 1794, quatrième ambassade hollandaise de Tithsing envoyée à Kien-long par la république de Hollande.

Comme on peut le remarquer, la France, l'Autriche et l'Espagne n'envoyèrent jamais à Pékin des ambassadeurs. (2)

(1) Essai topographique sur Canton.

(2) Pfister.

Alvare de Sémédo (1585-1658)

Un des plus célèbres missionnaires de la Chine, connu particulièrement pour la découverte qu'il fit de la fameuse stèle chrétienne de Si-ngan-fou (1625)

Alvare de Sémédo était Portugais.

Il naquit à Nizza, diocèse de Portalègre, en 1585, d'après Pfister que nous citons ici

Il entra au noviciat des Jésuites, à l'âge de 17 ans.

Pendant qu'il étudiait la philosophie, il demanda et obtint de s'embarquer pour les Indes en 1608. Il termina ses études à Goa, et fut envoyé en 1613 à Nankin où il s'initia à la langue chinoise.

Il fut le compagnon inséparable du P. Vagnoni pendant la persécution de 1616, partagea sa prison, toutes ses privations et toutes ses souffrances, à l'exception de la bastonnade, parce qu'il était si malade, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds.

Exilé à Macao, il put rentrer en 1620, mais il changea son ancien nom de Sié-on-lou en celui de Lou-té-tchao, "Il avait, dit le Po-sié-tsi, le visage rouge blanc, les yeux profonds, le nez pointu, la barbe rousse. Il est Européen, il a 32 ans, et a obtenu le grade de docteur; il y a 3 ans et 6 mois qu'il est arrivé à Macao." (1)

Sémédo demeura plusieurs années dans le Tché-kiang, surtout à Han-tchou où l'autorité du Dr Michel Yang lui fut d'un grand secours pour créer de nouvelles chrétientés.

Il allait aussi visiter les fidèles du Kiang-Si et du Kiang-Nan, et habita successivement Kia-ting et Chang-hai, jusqu'au moment où il se rendit à Si-ngan-fou.

Le premier de tous les Européens, il vit la fameuse inscription découverte en cette ville :

"Comme on creusait, dit-il, les fondements d'un édifice près de la cité, les ouvriers en bêchant, rencontrèrent une table de

(1) Interrogatoire de 1616, à Nankin.

Pierre, de la longueur de plus de 9 empan (190 centimètres) de la largeur de 4 (84 centimètres) et de l'épaisseur d'un et davantage.

Une des extrémités aboutissait en figure de pyramide dont l'aiguille avait 2 empan de haut et la base un autre.

Sur la face de cette pyramide était une Croix bien formée, dont les bouts finissaient en fleurs de lis, semblables à celles qu'on trouva gravées sur le tombeau de l'Apôtre St Thomas, dans la ville de Méliapor.

Cette croix était couverte et entourée de certaines images avec trois lignes écrites au pied, tirées de travers et formées de grandes lettres, comme celles dont on se sert communément en Chine, si nettement et si distinctement empreintes, qu'on pouvait facilement les lire.

Tout le dessus de cette grande pierre était aussi gravé de semblables lettres, quoique toutes ne fussent pas de même grandeur, et qu'il y en eût quelques-unes d'étrangères dont on n'eut pas sitôt connaissance."

D'après le témoignage de ce document, il paraît certain que la religion chrétienne a été introduite en Chine, l'an 635 par le moyen d'un certain Olopon qui y vint de la Judée, au temps de l'Empereur Tai-tsong, et qu'elle s'y propagea par les soins de ses successeurs jusqu'en 781, époque où fut érigé ce monument par le prêtre Ning-chou.....

Après plusieurs années passées au Chen-si et au Kiang-Si (1630.) Alvare de Sémédo fut envoyé à Rome en 1636 comme procureur de la vice-province de Chine, afin d'exposer ses besoins et solliciter l'envoi de nombreuses recrues.

Le Père visiteur Em. Diaz n'en demandait pas moins de 60.

Sémédo s'embarqua donc à Macao en 1637, mit la dernière main à sa relation à Goa en 1638 et arriva heureusement au Portugal en 1640 et à Rome en 1642.

Aussitôt que l'on sut son arrivée et le dessein de son voyage qui était d'amasser du monde et de trouver des ouvriers,

il s'en présenta un si grand nombre de tous les endroits, qu'il n'y avait presque pas de provinces d'où il ne reçût quantité de lettres de plusieurs Pères qui s'offraient et faisaient d'incessantes prières pour être admis à la participation de ses travaux. Des deux seules maisons de Coïmbre et d'Evora, il reçut les noms de plus de 90 religieux, qui, pour la plupart, avec des lettres signées de leur sang, s'offraient à partir pour la mission de Chine.

Néanmoins, au retour de Sémédo en Chine (1644) d'après Franco, il ne fut accompagné que des P. P. Fr. Sinamo, italien, et Ignace Lagole, flamand.

Il est vrai qu'une autre bande de 6 partit en même temps pour la Chine, sous la conduite du P. Louis Moura.

De ces six, un seul travailla en Chine, le P. Smologenski.

Quand Sémédo fut retourné dans sa mission, il la gouverna comme vice-provincial pendant quelques années.

On était alors au plus fort de la guerre des Tartares, et il fallait pour cela un homme dont la prudence égalât la sagesse.

Il était en effet d'une patience invincible, très assidu à l'oraison, grand amateur de la pauvreté, prudent dans ses conseils et d'une sainteté de vie qui l'avait fait admirer des hérétiques eux-mêmes.

A la mort du P. Sambiaso (1649), Sémédo vint à Canton prendre le soin des chrétiens, et de là, avec le P. Koffler, il se rendit à Chao-king, où il célébra la messe devant l'Empereur fugitif Yong-lié, les reines et toute la Cour.

Puis, ayant promis d'envoyer le P. Michel Boym récemment arrivé, il revint à son église de Canton.

Lorsque cette ville fut prise pour la seconde fois, par les Tartares (déc. 1651) Sémédo se retira à l'église pour se recommander à Dieu, lui et tous ses fidèles.

Plusieurs soldats chrétiens vinrent le prier de songer à son salut; mais le missionnaire se rappelant qu'il avait instruit un mahométan non encore baptisé, courut à se rechercher, lui conféra le baptême et le prépara même à souffrir la mort.

Puis il donna une absolution à tous les chrétiens qui s'étaient réfugiés près de lui et passa la nuit à entendre leurs confessions.

Le matin, après avoir dit la messe et donné à tous la communion, il mit en sûreté les vases sacrés, et, revêtu d'un surplis, s'agenouilla devant l'autel, les cierges allumés, attendant la mort avec calme.

Une troupe de Tartares, l'épée nue, se précipite dans l'église; mais, frappés de respect à ce spectacle, ils n'osent rien entreprendre.

Un de leurs chefs fait prendre Sémédo comme prisonnier, dans l'espoir d'en tirer une bonne rançon; et c'est ce qui le sauva, car cet officier, malgré les cris de "tue, tue ce vieux inutile" le protégea toujours.

Ces angoisses durèrent cinq jours, après lesquels un certain Michel, eunuque du grand chef tartare, l'ayant reconnu, dit à son maître que c'était le frère de Tang-yo-wang, (Adam Shall).

A ce nom-là connu et respecté, le regulo donna l'ordre de délivrer Sémédo, lui permit de retourner à son église et peu après d'aller à Macao pour retaire sa santé.

Sémédo passa les dernières années de sa vie à Canton, dans les bonnes grâces du regulo Kou-wang, et occupé jusqu'au jour suprême à consoler et à diriger les chrétiens et à prêcher l'Evangile aux idolâtres.

Il s'éteignit tout document en 1658 (juillet ou octobre).

Voici la liste des ouvrages de Sémédo :

1. Tse-Kao, 2 vocabulaires sino-portugais et port-chinois.
2. Annua litterœ e Sinis (1622-23) in-8°.
3. Relatis de magna monarchia Sinarum ou Histoire universelle de la Chine, in 4°, Paris 1645, composée en portugais.

Manuel de Faria a Souza qui a revu cet ouvrage, lui a donné un autre ordre et un style historique.

Petites notes

— Dans le domaine des arts, de la littérature, des sciences, de la politique, de la religion et de l'amour, deux choses sont requises : *l'avouement et la sincérité.*

— Je ne m'explique point la tolérance des gentils pour les occidentaux qui renversent leurs idoles, sans l'instinct naturel qui les incline à la vérité.

— La Bruyère a dit " que les femmes sont extrêmes : qu'elles sont meilleures ou pires que les hommes." Je n'en disconviens pas ; mais j'ajoute que, puisque les hommes gardent le juste milieu, ils doivent donc être meilleurs que les femmes.

— Le même moraliste a dit : " Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point." Je m'inscris en faux, en songeant aux Lesbiennes.

— "Lorsque j'aperçus, disait un jour Mme Récamier, les petits ramoneurs de Paris ne plus se retourner à mon passage, je compris que le règne de ma beauté était fini."

Je ne me rappelle plus si M. Herriot a noté ce trait de coquetterie dans son beau livre sur Juliette.

— Le docteur Charcot prétend que l'exploration du pôle Nord n'offre plus d'intérêt scientifique.... Serait-ce par hasard que les raisins y seraient trop verts ?

— Il est très pénible d'enseigner la littérature à des étrangers dont tout le souci se borne à épier de jolis romans de l'époque décadente ou des vers symboliques : "que pensez vous, Monsieur, du "Bateau ivre" de Rimbaud," me demandait, hier, un de mes élèves d'Université.—Eh bien, petit ami, lui répondis-je, je lui préfère le "Booz endormi" de Victor Hugo.... Lisez-le et comparez."

— Le moyen pour un professeur de se montrer érudit en évitant d'être pédant ?

— Quand, du haut d'une éminence, on contemple l'immense Pékin, on est moins ravi de son panorama de verdure et de lacs, que de cette idée même que c'est bien Pékin qu'on contemple.

— Ne dites jamais : "Je vais y aller" mais plutôt : "J'y vais". Et, de suite allez-y.

— Tous les poètes sont fous : c'en est la marque.

— Le Jésuite Licent revient en Chine pour y déterrer les vieux squelettes. En ce temps de guerres civiles et de famines, qu'il ait bien soin de creuser profondément !

— Les médecins laissent mourir, dit un auteur, les charlatans tuent.

— La vraie culture française n'admet pas le système des vases communicants, qui est l'opposé de celui des cloisons étanches où elle peut se développer librement. Il est bien regrettable que dans la mission française de Pékin, le premier système ait déjà commencé de prévaloir.

— La construction en Chine d'églises gothiques ou romanes n'a pas plus éloigné les Célestes du catholicisme que ne les en éloignera la vue d'un de leurs propres frères avec la mitre et la crosse gothique et la boitrine barrée de la sainte croix latine.

— La Foi en Dieu et l'amour de Dieu, dans le catholicisme, n'ont à se préoccuper ni du poli des zoophores, ni du rictus féroce des gargouilles, ni de la sérénité bonasse des chimères, ni de l'incarnat criant des néo corniches rococo. Le seul temple dont le vrai chrétien s'occupe, c'est son propre cœur.

— Il est fort curieux de constater que les trois pays latins du sud de l'Europe : Espagne, Portugal, Italie, c'est-à-dire les trois plus féroces antagonistes des protestants au 16e siècle, sont devenus au 20e siècle, surtout dans leur clergé, même dans leur haut clergé, sympathiques à la politique d'un Luthérien comme Guillaume II.

— La France est comme ces belles dames que les étrangers viennent admirer à Paris. Ils en voient tous les défauts dont le premier est de ne pas la comprendre. Et c'est pourquoi, lorsqu'ils rentrent chez eux, ils n'en disent que du mal.

— Je suis ravi que les petits Chinois qui ont de l'esprit, n'en usent pas ainsi à son égard. Ils disent que la France est belle et grande, voilà tout ; et cela suffit.

— La Bruyère a dit : " que les femmes sont extrêmes : qu'elles ont le bien et le mal de travers profondément ; qu'elles sont meilleures ou pires que les hommes. " Je n'en discon-

— Les médecins laissent mourir, dit un auteur, les charlatans pas ; mais l'allopathie, que, puisque les hommes gardent le juste milieu, ils doivent donc être meilleurs que les femmes.

— La vraie culture française n'admet pas le système des deux sexes. Les hommes sont cause de la corruption, qui est l'opposé de celui des cloisons étan-

— Lorsque l'aperçus, disait un jour le Récarné, les petits ramoneurs de Paris ne plus se retourner à mon passage.

— La construction en Chine d'églises gothiques ou romanes n'a pas plus cloigné les Chinois du catholicisme que ne les en-

— Le docteur Charcot, dit un jour le Récarné, les petits ramoneurs de Paris ne plus se retourner à mon passage.

— La construction en Chine d'églises gothiques ou romanes n'a pas plus cloigné les Chinois du catholicisme que ne les en-

— Le docteur Charcot, dit un jour le Récarné, les petits ramoneurs de Paris ne plus se retourner à mon passage.

— La construction en Chine d'églises gothiques ou romanes n'a pas plus cloigné les Chinois du catholicisme que ne les en-

— Le docteur Charcot, dit un jour le Récarné, les petits ramoneurs de Paris ne plus se retourner à mon passage.

— La construction en Chine d'églises gothiques ou romanes n'a pas plus cloigné les Chinois du catholicisme que ne les en-

Testament de l'Empereur Kang-hi

(1653-1722)

Voici, en grande partie, le testament de l'Embereur Kang-hi, tel qu'il est donné dans l'histoire universelle de la Chine, traduite par De Mailla :

"Moi, Embereur, qui honore le ciel, et suis chargé de la révolution, je fais cet édit, et je dis : De tout temps, parmi



les Empereurs qui ont gouverné la Chine, il ne s'en est trouvé aucun qui ne se soit fait un devoir essentiel de révéler le ciel et d'imiter ses aïeux.

La vraie manière de révéler le Ciel et d'imiter ses aïeux est de traiter avec bonté ceux qui sont loin, et d'avancer selon leur mérite ceux qui sont près ; c'est de procurer aux peuples le repos et l'abondance ; c'est de faire son propre bien du bien de l'univers, et son propre cœur du cœur de l'univers ; c'est de

préserver l'Etat des dangers avant qu'ils arrivent, et de prévenir avec sagesse les désordres qui pourraient survenir.

Les princes qui travaillent sur ce plan, depuis le matin jusqu'au soir, et s'en occupent même durant leur sommeil ; qui forment sans cesse des desseins dont les effets soient de longue durée et d'une grande étendue pour le bien public, ces princes, dis-je, ne sont pas éloignés d'accomplir ces devoirs.

Moi, Empereur, qui suis maintenant âgé de 69 ans, et qui en ai régné 60, je suis redevable de ces bienfaits aux se-



cours invisibles du ciel et de la terre, de mes ancêtres, et du dieu qui préside dans l'Empire à l'agriculture, et non à ma faible raison.

Suivant la chronologie et l'histoire, il s'est écoulé plus de 4350 ans depuis l'année Kia-tse du règne de Hoang-ti : et, pendant ce grand nombre de siècles, on compte 301 empereurs, dont un petit nombre ont régné aussi longtemps que moi.

Après mon élévation au trône, quand j'eus atteint la 20^e année de mon règne, je n'osais me promettre de voir la 30^e

et, parvenu à cette 30e, je n'osais me promettre de compter la 40e; aujourd'hui je me trouve dans la 60e.

Le Chou-King, dans le chapitre hong-fan ou le grand modèle, fait consister la félicité en cinq avantages : la longue vie, la richesse, la tranquillité, l'amour de la vertu et une fin heureuse.

Cette fin heureuse tient le plus haut rang parmi ses avantages, sans doute parce qu'il est difficile d'y parvenir.

L'âge que j'ai présentement prouve que j'ai vécu longtemps ; quant à mes richesses, j'ai possédé tout ce qui est contenu dans les quatre mers.

Je me vois père, et tige de 150 fils et petits-fils ; les filles doivent être en plus grand nombre,

Je laisse l'empire en paix et dans la joie ; ainsi la félicité dont je jouis peut être appelée grande.

Je fais cependant une réflexion. Quoique depuis que je suis sur le trône, je n'ose dire que j'aie changé les mauvaises coutumes et réformé les mœurs ; quoique je n'aie pas réussi à procurer l'abondance dans chaque famille, et le nécessaire à chaque particulier, et en cela je ne peux être comparé aux sages empereurs des trois premières dynasties, je crois cependant pouvoir assurer que, durant un si long règne, je n'ai eu d'autres vues que de procurer à l'empire une paix profonde, et de rendre mes peuples contents, chacun dans son état et dans sa profession ; c'est à quoi j'ai donné mes soins assidus avec une ardeur incroyable et un travail sans relâche, qui n'a pas peu contribué à épuiser les forces de mon corps et celles de mon esprit.

Dans le nombre des empereurs, il en est qui ont régné peu de temps, et les historiens prennent de là occasion de les censurer, en attribuant à leur passion immodérée pour le vin et les femmes la cause de leur mort précipitée ; ils en font une règle générale et sans exception, et semblent se faire un mérite de rechercher les défauts des princes accomplis et les moins répréhensibles.

Je veux aujourd'hui justifier, sur ce fait par une apologie claire et sans réplique, les empereurs des dynasties qui ont précédé la mienne ; la multitude des affaires dont ils se sont trouvés surchargés, leur a causé des peines et des chagrins qui ont abrégé leurs jours.

....De toutes les dynasties qui se sont succédé jusqu'à présent, il n'en est aucune qui ait acquis l'empire avec autant de droit et de justice que la mienne.

T'ai-tsou, mon bisaïeul, qui en est le fondateur, et T'ai-tsoung, mon grand-père, n'avaient d'abord aucune envie de s'en rendre maîtres. T'ai-tsoung disait : "Nous sommes en guerre avec la Chine depuis longtemps, et aujourd'hui il me serait facile de m'en rendre maître ; mais je considère que cet empire appartient à celui qui le gouverne, et je ne puis me résoudre à le lui enlever."

Dans la suite, le rebelle Ly-tse-tsing força la ville impériale de Péking, et l'empereur Tsoung tsing se pendit pour ne pas tomber vivant entre ses mains ; alors le peuple et les grands de la Chine vinrent au-devant de nous.

Après avoir entièrement exterminé les rebelles, nous entrâmes dans Péking, et nous succédâmes à l'empire à la place du prince défunt, à qui nous fîmes des funérailles avec des cérémonies fixées par le rit.

Han-kao-tso, fondateur de la dynastie des Han, n'était qu'un simple prévôt de village ; et Houng-Wou, fondateur de celle des Ming, un pauvre bonze.

Hiang-yu, qui prit les armes et se révolta contre le dernier empereur des Tsin, était beaucoup plus puissant que Han-kao-tso ; cependant c'est à ce dernier que l'empire fut dévolu....

Notre dynastie, appuyée sur les faits de mes glorieux ancêtres, qui ont obéi au ciel et se sont conformés à la volonté des peuples, possède aujourd'hui cet empire ; on peut conclure de là que des sujets rebelles, des enfants dénaturés, ne servent, par leurs révoltes, qu'à engager les peuples sous le gouvernement de leurs véritables maîtres.

Le destin des empereurs est arrêté par le ciel : suivant ce destin, s'ils doivent jouir d'une paix profonde, rien n'est capable de l'altérer.

Moi, Empereur, je me suis appliqué à l'étude de la sagesse, dès ma plus tendre enfance; et j'ai acquis une connaissance grossière des sciences anciennes et modernes.

Dans la vigueur de l'âge, je pouvais bander des arcs de quinze forces, et lancer des flèches de treize palmes de longueur; j'ai su le maniement des armes, et j'ai paru à la tête de mes armées; j'ai en tout cela beaucoup d'expérience.

Pendant toute ma vie, je n'ai fait mourir personne sans sujet.

J'ai apaisé la révolte des trois rois chinois; j'ai nettoyé le septentrion du Cha-mo, et toutes ces entreprises ont été combinées et conduites par les ressources de mon génie.

Je n'ai osé rien dépenser inutilement des trésors de l'empire, dont la garde est commise à la Cour des tributs : c'est le sang du peuple.

Je n'y ai puisé que ce qui était nécessaire pour la subsistance des armées et pour subvenir aux famines.

Je n'ai point permis qu'on tendît de soieries les appartements des maisons particulières où je séjournais dans les voyages que j'ai faits pour visiter l'empire; et la dépense dans chaque endroit ne dépassait pas 10 à 29 000 onces d'argent.

Si l'on considère que je déboursais annuellement plus de 3 millions d'onces d'argent pour l'entretien et la réparation des digues, on verra que la première dépense ne monte pas à la centième partie de celle-ci.

Moi, Empereur, j'ai plus de 100 fils ou petits-fils, et je suis âgé de 69 ans. (70)

Les rois, les grands, les officiers, les soldats, les peuples, les Mongols même, et autres, témoignent l'attachement qu'ils ont pour ma personne, en regrettant de me voir si avancé en âge

Dans une conjoncture si flatteuse, si je viens à terminer ma longue course, je quitterai la vie avec satisfaction.

Yong-tsing, le quatrième de mes fils, est un homme rare et précieux.

Ce prince a beaucoup de ressemblance avec moi, et je ne doute point qu'il ne soit capable de recevoir et de porter le fardeau de la grande succession; j'ordonne qu'il monte après moi sur le trône, et qu'il prenne possession de la dignité impériale. Conformément aux règlements, on portera mon deuil pendant 27 jours seulement. Que le présent Edit soit publié à la Cour et dans toutes les provinces, afin que personne n'en ignore le contenu."

En 1722, écrit Pauthier, Kang-hi qui conservait à 69 ans l'habitude des exercices laborieux qu'il avait contractés dans sa jeunesse, avait été, comme à l'ordinaire, passer la belle saison au delà de la Grande Muraille; et, s'étant à son retour, fatigué dans un de ses parcs, en chassant au léopard, il fut saisi par le froid et tous les soins des médecins ne purent l'empêcher d'expirer, le 20 décembre 1722, après avoir régné 61 ans, sans avoir atteint un âge très avancé."

Tout le monde sait que le règne de cet empereur de Chine, contemporain de Louis XIV auquel on l'a comparé souvent, est peut-être le plus brillant de l'histoire chinoise.

A maintes reprises, et par le moyen des Jésuites français établis à la Cour de Pékin, l'Empereur Kang-hi manifesta son admiration pour le roi-soleil.

"En 1699, écrit le P. de Fontaney, Sa Majesté Céleste nous donna une seconde audience dans son cabinet et nous parla plus longtemps et avec plus de familiarité encore que le matin... Nous lui avions apporté des présents..."

Il voulut les considérer de plus près; et comme il se connaît parfaitement en toutes sortes d'ouvrages, il marqua mieux que personne l'estime qu'on en devait faire.

Mais ce qui frappa davantage Sa Majesté, furent les portraits de la Maison royale de France et surtout celui de Louis-le-Grand dont ce prince ne pouvait détacher ses yeux, comme si le naturel et la vivacité des couleurs de ce tableau eussent re-

ment de leurs véritables maîtres.

1941

volumes magnifiquement imprimés à Pékin.

ment relié et destiné à être offert au Fils du Ciel.

(1) Lettres émanantes. — Les saintetés de l'église, la science, la religion, l'habileté, la diplomatie, la sainteté et le martyre ont fait,

...aux officiers d'

Dominique Parrenin (1665-1741)

Après avoir feuilleté des dizaines de volumes sur les faits et gestes des Français en Chine, je suis arrivé à cette conclusion, que de tous mes compatriotes : ministres, prélats, explorateurs et missionnaires, qui ont porté chez les fils de Han le bon renom de la France, depuis trois siècles, c'est Dominique Parrenin qui détient, pour l'ensemble de ses qualités et de son œuvre, un record d'excellence qui n'a pas été atteint depuis sa mort.



Ce grand homme qui a mérité les éloges ou l'estime de Fontenelle et de Voltaire, de Montesquieu et de Chateaubriand, s'est montré supérieur dans toutes les branches de l'activité humaine : théologie, littérature, linguistique, histoire, astronomie, chimie, anatomie, diplomatie etc..

Qu'on ajoute à cette érudition une haute taille, un extérieur imposant, des manières agréables, un verbe insinuant, une mémoire heureuse, un esprit juste et pénétrant, une santé

de fer qui lui permettait d'exercer son double rôle de missionnaire zélé et de précepteur des Fils du Ciel, et l'on devinera le degré d'influence qu'il sut conquérir de haute main, dans les sphères de la Gentilité.

Sans doute, la renommée aux cent bouches peut opposer à son nom, ceux plus retentissants des Gaubil, des Gerbillon, des Prémare, des Huc, des Etienne Faber, des Perboyre, des Guillemin, des baron Gros, des Gérard, des Favier, dont l'érudition, l'habileté, la diplomatie, la sainteté et le martyre ont fait, pour chacun d'eux, un héros de l'histoire; mais, comme je l'ai dit plus haut, aucun de ces grands Français n'a réuni comme Parrenin, un ensemble aussi varié de qualités et de mérites.

Voyons maintenant les détails de son existence.

Parrenin est fils de la Franche-Comté, province que Michel dépeint "comme une terre de légistes sérieux et cultivés, bien trempés et forts, doués d'un grand talent politique."

Il naquit au Grand Russey, bourgade à 49 kilomètres de Montbeillard. (1er septembre 1665)

Après avoir fait ses études au grand collège des Jésuites, à Lyon, dit Pfister, il entra au noviciat d'Avignon en 1685.

En 1692 et 1693, il enseigna les belles-lettres à Embrun et à Pignerol. Il s'y fit très estimer de l'archevêque d'Embrun, Mgr Brulard, ainsi que des principaux officiers de l'armée.

Ceux-ci s'aperçurent bientôt de son génie propre aux grandes entreprises, et dans les entretiens fréquents dont ils l'honorèrent, ils admiraient ses connaissances sur la physique, la littérature, l'histoire, la géographie, la géométrie, sur les grandes familles du royaume et même sur l'art militaire.

Sur la fin de 1693, il se rendit à Avignon pour se préparer aux ordres sacrés. Il se distingua dans l'étude de la théologie, et, devenu prêtre, il fit des missions avec succès.

Enfin, sur sa demande, et choisi par le P. Bouvet, alors en France, il partit pour la Chine en 1698, où il arriva, après un voyage de 10 mois.

L'Empereur Kang-hi, avec sa sagacité ordinaire, devina bientôt les ressources de cette personnalité. Il aima Parrenin, l'estima et le distingua parmi ses collègues jésuites de la Cour.

Il lui donna des maîtres pour apprendre le chinois et le tartare mandchou.

En peu de temps, il parla chinois mieux qu'aucun Européen n'a jamais parlé cette langue, et il s'exprimait en tartare aussi purement et facilement qu'en sa langue maternelle.

L'Empereur aimait à s'entretenir souvent et longtemps avec lui.

Il apprit de lui les divers intérêts des Cours d'Europe, les mœurs, les coutumes et les gouvernements des divers Etats du monde.

Enfin, Parrenin lui inspira une estime particulière pour Louis XIV et lui donna une haute idée de la nation française.

Il savait profiter sagement de l'accès qu'il avait auprès du Prince, non pour lui-même, mais pour le bien des autres et pour l'avancement du christianisme en Chine.

Il s'en servait aussi pour favoriser les négociants d'Europe, qui le trouvaient toujours en mesure d'appuyer leurs demandes, si elles étaient fondées et d'appanir les difficultés qui pouvaient s'élever dans leurs transactions. (1)

Cette estime et cette faveur de Kang hi étaient pour le jésuite bien plus onéreuses qu'elles ne lui étaient honorables : car ce monarque ne se contentait pas des entretiens qu'il avait avec lui, il lui demandait d'en mettre le précis par écrit, et de lui faire la traduction des endroits les plus curieux et les plus intéressants des livres où il avait puisé ses connaissances.

C'est pour satisfaire les goûts de ce Prince, que Parrenin traduit alors en tartare ce qu'il y avait de plus nouveau en fait de géométrie, d'astronomie et d'anatomie, dans les ouvrages de l'Académie des sciences.

Où le talent de Parrenin se montrait le plus, c'était dans les conjonctures délicates et épineuses où il lui fallait répondre

(1) Michaud, Biog. univ.

sur le champ aux questions de l'Empereur, des princes, des grands et des savants de la Chine.

De ses réponses dépendait souvent la perte ou la conservation de la religion, dans cet Empire.

Il était, dans ces occasions, d'une présence d'esprit admirable qui lui mettait à la bouche les réponses les plus sages.

Gaubil, dit de lui, dans une lettre de 1729 : "Ce Père est admirable pour obtenir des Chinois et des Tartares tout ce qu'on souhaite avoir d'eux; et ce qui coûterait à d'autres bien de l'embarras et des présents pour n'avoir que quelque chose de bien mince et souvent de peu sûr, ne coûte ordinairement à Parrenin qu'une prière faite avec esprit et au goût des gens, et par là, il obtient de très bonnes choses sur lesquelles on peut compter.

Il fut constamment l'interprète de tous les Européens qui sont venus ici, des missionnaires, des légats du saint-Siège, des ambassadeurs du Portugal et de la Moscovie.

Et pendant près de 40 ans, il a fait cet emploi dangereux, à la double satisfaction du prince devant qui il parlait et de ceux pour qui il parlait.

On était surpris de l'entendre s'exprimer également bien en tartare en chinois, en latin, en italien et en portugais.

Il a été, en quelque manière, le médiateur dans toutes les contestations qui se sont élevées pendant 40 ans entre les deux Cours de Moscovie et de Pékin.

Il a dressé les articles de paix entre les deux nations en 1726 et les a mis en latin et en tartare.

Les conditions également avantageuses aux deux peuples, eurent l'approbation générale.

Le tsar Pierre-le-Grand, informé des services que Parrenin avait rendus à ses sujets, chargea son ambassadeur en Chine de lui en témoigner sa reconnaissance, et lui adressa en présent des fourrures et d'autres objets précieux (1)

(1) Michaud, Biog. univ.

A l'occasion de l'Ambassade du prince Sawwa Ragousinski, Parrenin fut souvent interrogé sur les peuples de l'Occident et sur les Russes en particulier, dont le gouvernement Chinois commençait déjà à redouter les progrès. (1726)

Ce qu'il fallut non seulement de connaissances variées mais encore de tact et de prudence pour y répondre est plus facile à conjecturer qu'à dire.

Le Jésuite eut du moins la satisfaction de constater que ses informations étaient appréciées.

L'Empeur Yong-tsing en sut gré à Parrenin; et, si comme son prédécesseur Kang-ki, il ne l'honora pas de son amitié, il lui conserva toujours son estime avec une certaine déférence que le Père sut faire servir aux intérêts du christianisme, aux heures où il risqua d'être exterminé. (1726-1732) Gaubil assure que Parrenin sauva la Mission.

Quand Yong-tsing résolut d'envoyer une ambassade au nouveau tsar Pierre II, les Ministres Chinois recoururent encore aux Jésuites français. Gaubil traça la route de Moscou et de St Petersburg, et Parrenin dut expliquer la manière dont on reçoit les ambassadeurs en Europe, et comment il convenait d'équiper les seigneurs envoyés dans cette ambassade.

On eut soin de dire tellement bien les choses, que le Regule ne crut pas nécessaire d'envoyer un missionnaire européen, à la suite des ambassadeurs ce qui, dans les circonstances, eût été d'ailleurs une très mauvaise affaire.

L'ambassade partit de Pékin le 14 Juin 1729; il paraît qu'elle réussit, car, à leur retour, les ambassadeurs parlèrent avec éloge des Russes et des autres Européens. (1)

Parrenin était donc l'interprète ordinaire des écrits et des lettres que ces deux Cours s'envoyaient mutuellement

Et, quand on fonda à Pékin un collège où de jeunes Mandchoux venaient étudier la langue latine pour être employée dans les relations diplomatiques avec la Russie, Parrenin en eut la direction.

“Au mois de mars dernier (1729) écrit le Jésuite Contan-
cin, l'Empereur Yong tsing a ouvert un collège et en a donné
le soin aux Jésuites français. C'est pour enseigner le latin à
de jeunes tartares et chinois.

Parrenin en est le Recteur; Gaubil est le second régent.”

Le même Gaubil écrit le 13 Juin 1732: “La classe latine va
bien; plusieurs écoliers parlent assez bien le latin.”

Le collège ne subsista que 15 ans, et ses élèves, dit Amiot, ne
furent jamais employés comme interprètes.

La même facilité que Parrenin avait pour enseigner et par-
ler, il l'avait aussi pour écrire.

Tout ce qu'il confiait au papier coulait comme de source et
se ressentait de cette éloquence mâle et naturelle qui le faisait
écouter toujours avec plaisir, souvent avec admiration.

Les livres tartares et chinois qu'il a rédigés pour l'Empe-
reur Kang-hi, pour l'instruction des néophytes et pour la con-
version des infidèles, prouvent également sa vaste science, son
talent d'écrivain et sa prodigieuse érudition.

Et pourtant, comme le remarque Huc, la vie de Parrenin
n'a pas été, comme on pourrait le croire, celle d'un studieux
bénédictin dans sa cellule,

Pendant plus de 20 ans, il a suivi l'Empereur Kang-hi
dans ses voyages annuels en Tartarie. Il l'a suivi également
lorsqu'il parcourait les provinces de l'Empire, mais il le sui-
vait toujours en missionnaire et en apôtre.

Partout, dans ses courses, il ouvrait de nouvelles Missions
ou renforçait les anciennes.

Les plus florissantes, celles où l'on comptait le plus de
néophytes, au delà de la Grande Muraille, sur la route de
Pékin en Tartarie et aussi dans les montagnes voisines de la
ville, étaient l'ouvrage de son zèle.

C'est lui qui jeta les premiers fondements de la Foi dans
les maisons de plusieurs princes et grands mandarins dont il a
raconté les persécutions endurées sous Yong-tsing. Il baptisa le
propre frère de l'Empereur Kien-long.

En 1737, une nouvelle persécution contre les chrétiens, s'étant soulevée, Parrenin confessa hautement devant les représentants de Kien-long le but que tous les missionnaires, même ceux de la Cour, se proposaient: "Nous ne sommes pas venus de 8000 lieues, s'écria-t-il, pour demander la permission d'être chrétiens, d'en remplir les devoirs et de prier Dieu en secret. La Cour, la ville, les provinces, l'Empire tout entier sait bien que nous sommes venus ici pour prêcher la religion chrétienne, et en même temps rendre à l'Empereur les services dont nous sommes capables."

Kang hi a déjà, en 1692, fait examiner notre Doctrine; tous ont déclaré que le christianisme était une religion bonne, qu'il ne fallait pas la proscrire, ni empêcher les Chinois de la suivre. Depuis ce temps-là, notre doctrine n'a pas changé. Pourquoi emprisonner les chrétiens? Si c'est criminel d'être chrétien, nous le sommes davantage nous autres qui exhortons le peuple; et cependant on nous dit de continuer nos emplois à la Cour....!"

Les trois dernières années de sa vie, sa maladie fut un long martyre qui finit le 27 septembre 1741, à l'âge de 76 ans.

"Il a été, dit Châlier, universellement regretté de tous: missionnaires, chrétiens, idolâtres, grands et petits."

L'Empereur Kien-long a voulu faire les frais de ses funérailles et l'a fait d'une manière digne de ce grand prince.

Voici maintenant la longue liste des ouvrages de Parrenin (1)

- 1 Abrégé des vertus ou vie de St Stanislas Kostka. (1726)
- 2 Vie de St Louis de Gonzague (1727) (ces deux ouvrages sont en chinois).
- 3 Neuf lettres dans la Collection des "Lettres édifiantes et Curieuses."

(1) L'orthographe de son nom est celle de ses autographes.

4. *Lettre à Dortour de Mairan sur le gouvernement, les mœurs et l'état des connaissances astronomiques, physiques et historiques chez les Chinois.*
5. *Lettre à Du Halde sur les affaires de la religion, la mort de Yong-tsing etc.*
6. *Trois lettres à M de Mairan sur diverses questions touchant la Chine. (1733).*
7. *L'anatomie de l'homme suivant la circulation du sang, en mandchou.*
8. *Version littérale en français d'une ancienne histoire de la Chine (1730.)*
9. *Une notice exacte des 6 King (1735).*
10. *Traduction d'un routier tartare de Hami à Harcas.*
11. *Traduction en tartare des prières vocales de l'Eglise.*
12. *Plusieurs placets à Yong-tsing. (chinois).*
13. *Mémorial à Kien-long (chinois et tartare).*
14. *Traduction en chinois du dictionnaire de Banet.*
15. *Nombre infini de traductions tartares, latines, françaises, italiennes et portugaises qui ont été perdues.*
16. *Abel Rémusat dit que Parrenin s'est exercé aussi à rédiger un dictionnaire Chinois-français-latin (in-fol. au Musée Hunter, à Glasgow.*

Vers le Ciel

A Pivolet survolant Pékin

24 Juin 1926

Hier, j'ai vu Doisy prendre son vol aux cieux.

Ce vol était puissant, sublime et gracieux....

J'ai cru rêver d'Icare enfoncé dans la nue ;

Mais la fable a fait place à la vérité nue....

Car c'était bien un homme, un Français roi des airs

Qui s'y tenait assis, face au vaste univers....

C'est fait ! l'homme a dompté l'orgueilleuse nature ;

Il règne désormais sur toute créature :

Sur l'Océan, cet antre où va son sous-marin,

Sur le lion qui fuit son regard souverain,

Et sur l'espace vide où, d'une aile espiègle,

Il va, frôlant enfin l'arc-en-ciel et l'aigle,

S'approcher du soleil en circulant autour....

Donc, après 6000 ans, l'homme vole à son tour !

Dans un cercle géant il réduit la matière

Qu'il fait rouler au gré de son humeur altière !

C'est fait ! plus n'est besoin d'édifier des Babels,

Des colonnes Vendôme et d'autres tours Eiffels ;

Plus besoin désormais d'escalader la cime

Pour sonder du regard le cratère ou l'abîme,

Puisque l'homme, ce ver de terre, est papillon,

Et qu'il peut, voltigeant au fond de l'horizon,

Butiner en passant toute fleur qu'il désire

Ou prendre pied aux bords du gouffre qui l'attire !

Il peut, lui créature, ange triomphateur,

S'élancer d'un seul bond droit à son Créateur,

Et, mesurant enfin la distance infinie

Qui lui fait voir si loin sa cabane bénie,

Il répète ces mots, les larmes dans les yeux :

" Que la terre est petite à qui la voit des cieux " ! !

Une ambassade portugaise auprès de l'Empereur
de Chine Yong-tsing
(1727)

Nos lecteurs, qui connaissent déjà la personnalité de Parrenin dont la biographie a paru tout récemment dans ce te revue, seront encore heureux de lire l'intéressant récit que l'éminent Jésuite nous a laissé d'une ambassade du roi de Portugal Jean V à la Cour du Fils du Ciel :

"C'est, dit-il, ⁽¹⁾ une chose assez nouvelle en cette Cour que d'y voir un ambassadeur d'Europe. Sa Majesté Très Fidèle vient d'y envoyer un ministre également sage et éclairé, dont l'ambassade a été accompagnée de circonstances capables de faire blaisir : en voici l'histoire

Dom Alexandre Metelle de Souza e Menzes est celui que Jean V avait chargé d'une commission si importante et si délicate.

Il arriva à Macao avec le Père A. Magalhaens qui avait été envoyé en Europe par l'Empereur Kang-hi quelques années auparavant. L'ambassadeur eut d'abord des difficultés à essuyer de la part des mandarins de Canton, qui dépêchèrent aussitôt des exprès pour s'informer de sa personne, des gens qu'il avait à sa suite, des présents qu'il apportait et du sujet de son voyage.

Après les plus exactes perquisitions, ils instruisirent la Cour de son arrivée, par la voie du tribunal des rites, avouant néanmoins qu'il n'était pas sur la liste de ceux qui venaient payer le tribut.

Comme Magalhaens était un envoyé de retour à la Chine, il partit de Macao dès que sa santé le lui permit, pour se rendre à Pékin.

Il y arriva le 19 novembre avec deux autres Jésuites portugais mathématiciens, et il alla d'abord au palais, où je me

(1) La lettre est datée de Pékin (8 octobre 1727) et adressée au précepteur des infants d'Espagne.



trouvais alors avec d'autres missionnaires, parce qu'on y célébrait le jour de naissance de l'Empereur, qui est le trentième de la 10^e lune.

Le 13^e régulo, frère de l'Empereur, à qui Sa Majesté a confié les grandes affaires de l'Empire, et qui est chargé de lui rapporter celles qui nous regardent, questionna beaucoup Magalhaens sur le sujet de cette ambassade.

Je lui servis d'interprète, parce que le Père portugais a un peu oublié ce qu'il avait appris de la langue chinoise.

L'Ambassadeur, répondit Magalhaens, ne nous a déclaré autre chose, sinon qu'il venait de la part du roi son maître complimenter Sa Majesté sur la perte qu'elle avait faite de l'Empereur Kang-hi son père, et sur son avènement à la Couronne, et en même temps la prier de prendre sous sa protection les habitants de Macao et ses autres sujets qui demeurent à la Chine.

Cette réponse ne satisfait pas le régulo.

Ce prince, ou plutôt l'Empereur, dont il n'était que l'organe, craignait extrêmement que l'ambassadeur n'eût ordre de lui parler en faveur de la religion chrétienne, parce que d'un côté, il était résolu de ne rien accorder sur cet article, et que de l'autre, il ne voulait pas exposer à un refus public une personne qu'il avait dessein de bien recevoir : ainsi le régulo, sans s'expliquer clairement, demandait sans cesse si l'ambassadeur n'était pas chargé de quelque autre commission fâcheuse, ou s'il n'avait pas à traiter d'affaire difficile et désagréable.

La réponse de Magalhaens fut qu'il n'en avait nulle connaissance ; et le régulo rendit compte à l'Empereur de cet entretien.

Sa Majesté parut contente et donna ordre que Magalhaens se tint prêt pour l'audience qu'elle devait lui donner le 24.

Les Pères Frideli, Pereyra et moi, nous accompagnâmes ce jour-là Magalhaens au palais : ses présents furent offerts par le régulo, et l'Empereur en ayant agréé une partie, envoya au Père des plats de sa table.

Sur les deux heures de l'après-midi, un mandarin nous fit signe d'entrer ; mais après avoir passé la première porte intérieure, l'Empereur envoya dire que si Magalhaens savait parler chinois, il entrât seul, sinon que je l'accompagnasse pour lui servir d'interprète.

Nous avançâmes jusque devant la porte du milieu de la salle où l'Empereur était assis sur son trône.

Magalhaens fit ses neuf révérences selon la coutume, tandis que j'étais debout à la porte orientale : ensuite, nous nous approchâmes du trône, où, étant à genoux, le Père fit son compliment en portugais, et rendit compte de sa commission.

J'interprétai son discours ; après quoi Yong-tsing fit plusieurs questions, et ensuite m'adressant la parole : "Faites entendre à Tchang-ngan-to, me dit-il, (c'est le nom chinois du Père Magalhaens) qu'il a été envoyé en Europe par feu mon père, qu'il me voit maintenant sur le trône, mais que c'est pour lui la même chose que s'il y voyait mon père ; que je suis content de l'exactitude avec laquelle il a exécuté les ordres qui lui ont été donnés, et qu'il mérite récompense."

Sur quoi il fit signe à un eunuque de lui apporter un de ses bonnets de zibeline, qu'il fit mettre sur la tête du Père, et il accompagna cet honneur de quelques autres présents.

Magalhaens fit ses remerciements selon l'usage et les cérémonies de cet Empire.

Au sortir du palais, nous nous transportâmes chez le régula.

Magalhaens offrit quelques présents à ce prince qui n'en reçut qu'une partie ; encore se fit-il beaucoup prier. Comme je lui disais que c'était à ses bontés que le Père était redevable de ses succès : "Il a fait son devoir, me répondit-il, et l'on est content de sa conduite. Il me paraît, ajouta-t-il, que dans cette affaire, le roi de Portugal est guidé par la bonté de son cœur ; si son ambassadeur n'a rien à proposer de désagréable et de chagrinant, il peut s'attendre que je lui procurerai plus d'honneur en cette Cour, qu'aucun ambassadeur en ait jamais reçu."

Pendant que ces choses se passaient à Pékin, les mandarins de Canton pressaient l'ambassadeur portugais de partir pour la Cour. Il s'en excusa sur ce qu'il attendait la réponse d'un exprès qu'il avait dépêché à Pékin.

Cet exprès y arriva en effet le 26 novembre (1726) et apporta une lettre adressée à l'Empereur, par laquelle Son Excellence déclarait son arrivée, et, faisant entendre qu'il ne venait point comme ambassadeur d'un roi tributaire, il suppliait Sa Majesté de donner sur cela aux mandarins, des ordres convenables.

On me chargea de traduire cette lettre, qui fut aussitôt remise au régulo.

Ce prince, l'ayant lue, me demanda si je ne savais pas quelque autre expression chinoise dont on pût se servir au lieu de celle de tsin-kong, qui n'était pas du goût de l'ambassadeur, et quel sens on donnait à ces deux caractères chinois en Europe? — On leur donne un très mauvais sens, lui répondis-je : ils signifient tribut, redevance, sujétion, dépendance ; mais il me semble, ajoutai-je, qu'on pourrait trouver quelque autre caractère qui expliquât mieux le sujet de cette ambassade.

— Il est vrai, dit le régulo, ces caractères ne s'emploient qu'à l'égard de ceux qui dépendent de nous et qui nous doivent le tribut. Mais s'avisera-t-on jamais de croire que les Européens qui sont au bout du monde nous soient soumis et que nous ayons rien à exiger d'eux? D'un autre côté, vouloir changer l'usage ancien, c'est ce qui peut avoir des suites. Il y a des règles qu'il faut observer ; je vais en délibérer avec l'Empereur, attendez ici ma réponse."

Il revint assez tard, et nous trouvant dans son hôtel : " Je ne puis pas, dit-il, entrer avec vous en grand détail. Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'Empereur veut envoyer un mandarin et un Européen au-devant de l'ambassadeur jusqu'à Macao."

Le P. Magalhaens s'étant offert, le régulo fit de la difficulté à cause de la faiblesse de sa santé, et parce qu'il s'agissait d'y aller en poste. " Cette affaire, répondit Magalhaens,

m'a été si fort recommandée par le roi mon maître, que je me sens des forces de reste pour exécuter ses ordres."

Il fut donc arrêté qu'il serait du voyage.

En même temps le régulo m'ordonna d'aller trouver le grand maître du palais et le premier ministre, qui sont chargés avec lui des affaires de cette ambassade, et de leur dire de choisir pour ce ministère un mandarin capable de le bien remplir.

Le choix tomba sur Tong-tchai-tse, président du tribunal intérieur des crimes: je n'aurais pas pu mieux choisir moi-même; car c'est un parfait honnête homme et très affectonné aux Européens.

On délibéra ensuite si l'on ferait venir l'ambassadeur par eau ou par terre depuis Nan-tchang-fou jusqu'à la Cour.

Notre avis fut que le voyage se ferait par eau, non seulement parce que les présents qu'il apportait se conserveraient mieux dans le transport, mais encore parce qu'ayant 40 personnes à sa suite, il aurait besoin par terre d'un trop grand nombre de chevaux de poste et de portefaix.

Nos raisons furent goûtées; mais ces messieurs trouvèrent qu'il avait trop de monde et qu'une si grosse suite n'était bonne qu'à causer de l'embarras. Je leur répondis que l'ambassadeur au contraire se plaignait de ce que les mandarins de Canton en avaient retranché plus de la moitié, et entre autres ses gardes qu'il s'était offert d'entretenir à ses frais.

Ils ne répliquèrent rien, et il fut conclu que le voyage se ferait par eau.

Le 9 décembre (1726) les deux envoyés partirent de Pékin, et environ le même temps, pour des raisons que j'ignore, l'ambassadeur portugais était parti de Canton sans attendre le retour de son exprès.

Ce fut l'Empereur qui nous apprit lui-même cette nouvelle, un jour que nous étions en sa présence: "Votre ambassadeur, dit-il, est parti de Canton, et les envoyés le trouveront en chemin. Les mandarins de Canton ont mal conduit cette affaire."

En effet, Don Métello avait déjà passé la montagne de Mei-Lin lorsque les envoyés le rejoignirent. Ils s'embarquèrent avec lui sur le grand fleuve Kiang, et lui firent rendre sur la route les plus grands honneurs.

Pendant ce temps-là, nous prîmes soin de faire préparer pour l'ambassadeur un logement propre et commode, qui nous fut accordé.

Nous obtîmes pareillement que lui et ses gens auraient liberté entière d'aller où ils jugeraient à propos, et qu'ils ne seraient point gardés et enfermés dans leur maison jusqu'à leur première audience, ainsi qu'il se pratique à l'égard des ambassadeurs de Moscovie, de Corée et des autres royaumes étrangers.

Ce fut le 12 Mai 1727 que nous apprîmes que Don Métello s'approchait de la capitale.

Nous eûmes permission d'aller à une ou deux journées au-devant de Son Excellence, et l'Empereur m'ordonna de lui porter de sa part divers rafraîchissements.

Le 14, nous le joignîmes à 90 li de Pékin. Il descendit de sa barque à Tchang-Kia-van, où nous avions fait conduire les 40 cheaux qu'il avait donné ordre qu'on lui achetât, et les autres équipages qu'il avait souhaités pour faire son entrée dans Pékin.

Cette entrée se fit le 18 Mai, avec beaucoup d'ordre et de magnificence.

Le gouverneur général de Pékin avait fait débarrasser les rues et avait posté de tous côtés des gardes pour empêcher le tumulte.

La foule du peuple était infinie, et il y en avait qui étaient grimpés jusque sur les toits. Mais ce qui surprit davantage ce peuple, ce fut la quantité de cruzados (1) que l'ambassadeur sema dans toute sa marche. Il fit la même chose en retournant à son hôtel après sa première audience.

(1) Monnaie portugaise.

Comme il ne nous avait pas prévenus sur cette sorte de libéralité, qui est nouvelle à la Chine, nous craignîmes qu'elle ne fût blâmée de l'Empereur.

Mais notre crainte se dissipa bientôt par le silence qu'on garda sur cet article.

Comme le régulo était alors à la campagne, nous priâmes le grand-maître d'avertir Sa Majesté de l'arrivée de l'ambassadeur ; il le fit aussitôt, et il eut beaucoup de questions à es-suyer : " Quel homme est-ce que cet ambassadeur ? demanda l'Empereur. Quel est son génie et son caractère ? Quel rang tient-il auprès du roi son maître ? Qui l'envoie en cette Cour ? "

Le grand-maître, qui avait prévu toutes ces questions, y répondit d'une manière très avantageuse et très honorable pour la personne de Son Excellence.

Le 21 Mai, nous vîmes le régulo qui était de retour de la campagne : il nous parut beaucoup refroidi, et plus que jamais rempli de craintes et de soupçons. Il nous demanda encore si dans la lettre du roi de Portugal il n'y avait rien qui pût causer de l'embarras.

J'avais sur moi la traduction que j'avais faite de cette lettre, et je la lui mis entre les mains.

L'ayant lue : " Elle est bien, dit-il ; mais ce roi veut qu'on ait la même créance à tout ce que dira son ambassadeur, qu'à ce qu'il dirait lui-même. N'est-ce pas une adresse dont il se sert pour donner lieu à son ministre de parler d'affaires capables de déplaire à l'Empereur ? "

Je lui répondis que c'était une formule usitée dans les lettres de créance ; mais cette réponse ne le guérit pas de ses soupçons, surtout dans un temps où il voyait faire le procès à des princes du sang, à cause de leur attachement au christianisme.

Le 23 mai était le jour fixé pour l'audience ; mais il y eut quelques difficultés de la part de l'ambassadeur sur la manière dont il devait présenter la lettre du roi son maître. C'est ici la coutume de la poser sur une table, en un lieu de la salle d'audience ; et Son Excellence voulait la remettre immédiatement entre

les mains de l'Empereur, ainsi que l'avait pratiqué l'ambassadeur de Moscovie.

On lui demanda d'où il le savait? "C'est une chose publique en Europe, répondit-il, et les Moscovites l'ont fait insérer dans les gazettes."

Le même jour, à 7 heures du matin, le régulo nous dit qu'il allait avec le grand-maître représenter à l'Empereur les difficultés que Non Mettelo venait de faire au li-pou (1) et il nous parla d'un air chagrin, comme si nous avions donné occasion à ces difficultés, et que nous eussions négligé d'instruire l'ambassadeur de ce qu'il devait faire.

Après être demeuré assez longtemps avec Sa Majesté, il revint nous dire, comme par son ordre, que le li-pou s'était mépris; et ensuite il demanda si l'on avait examiné dans les registres ce qui s'était passé à l'égard des Moscovites.

Le mandarin ayant répondu qu'on avait consulté les registres: "Qu'on s'en tienne là, répondit le régulo, c'est l'intention de l'Empereur."

Il entra ensuite dans une chambre, et il nous ordonna de le suivre. Ce fut là qu'il nous fit des reproches dans les termes les plus durs et les plus désagréables: "Prétendez-vous encore rester ici, nous dit-il d'un ton sévère, ou votre dessein est-il d'accompagner votre ambassadeur en Europe? Si vous voulez rester avec nous vous devez donc vous accoutumer à nos usages, et en instruire les nouveaux venus. Y aurait-il parmi vous quelque âme assez noire pour donner de mauvais conseils à Métello, et le faire échouer dans son ambassade? Si j'en connaissais quelqu'un de ce caractère, je le ferais mourir. Qui est-ce qui peut empêcher l'Empereur de vous chasser, s'il en a la moindre envie? Vous ressemblez à des gens qui veulent avoir les pieds sur deux barques: les barques viennent-elles à s'écarter, ils tombent à l'eau. Prenez garde qu'après le retour de l'ambassadeur, vous ne soyez dans une situation plus triste que vous ne l'étiez avant son arrivée."

(1) Tribunal des cérémonies.

Puis, s'adressant à moi seul : " C'est vous, poursuivit-il, qui avez traduit tout ce qui concernait l'affaire de Sava (l'ambassadeur Moscovite). En quelle considération a-t-il été en cette Cour ? Comment y a-t-il envoyé un ambassadeur pour disputer du point d'honneur avec les Moscovites et lire leurs gazettes ? Si ces gazettes disaient que les régulos ont frappé du front contre terre devant Ismatial, Métello prétendrait-il à la même chose ? Que nous importe que Métello vienne en cette cour ou n'y vienne pas ? Y avons-nous quelque intérêt ? Il est venu, dit-il, pour remercier l'Empereur et le féliciter sur son avènement au trône ; cela ne peut être qu'agréable ; mais quand il serait dispensé de venir, il n'aurait pas commis de faute. De quelle utilité ont été les envoyés qui sont allés au devant de lui ?

Ils ont rapporté qu'on était d'accord sur toutes choses ; et cependant, à peine Métello est-il arrivé, qu'il chicane sur des bagatelles : aujourd'hui il forme un incident sur une table, demain il en formera un autre, et ce sera toujours à recommencer."

Le Père Magalhaens répondit que l'ambassadeur ne ferait plus de difficulté.

Pour moi, qui n'osais rien promettre, je demeurai dans le silence.

Le régulo nous congédia en m'ordonnant de rapporter tout ce discours à l'ambassadeur comme de moi-même, et non pas de sa part.

Il avait quelque raison de parler ainsi, car je sentis bien qu'il ne répétait que ce qui lui avait été dit par l'Empereur : presque à chaque mot qu'il disait, il jetait les yeux sur le grand-maître, qui avait été témoin des ordres qu'il avait reçus.

Nous nous retirâmes fort attristés, et nous passâmes de là chez M. l'ambassadeur.

Nous lui fîmes entendre, ce qui était vrai, que son ambassade ne pouvait être utile à la Mission, ainsi qu'il le souhaitait, qu'autant que l'Empereur serait satisfait de lui, et qu'il recevrait à son départ les mêmes honneurs qu'on lui avait faits à son arrivée.

C'est ce qu'il comprenait bien lui-même, car il nous dit qu'il avait déjà jugé par les craintes et les soupçons de l'Empereur, qu'en vain il tenterait de lui parler en faveur de la religion; que c'était cependant son dessein, quoiqu'il n'eût pas sur cela de commission spéciale; que même dans le conseil qui se tint à Lisbonne, avant son départ pour la Chine, un des Ministres s'opposa fort à cette ambassade, apportant pour raison que la conservation de Macao n'était utile que pour favoriser l'entrée de la Chine aux missionnaires, et que cette Mission étant presque entièrement ruinée, on ne devait plus s'intéresser pour se maintenir en la possession de cette place, et qu'on ferait bien de l'abandonner.

"Le roi mon maître, ajouta Métello, rejeta cet avis, dans la persuasion où il est que les temps peuvent changer et devenir plus favorables à la prédication de l'Évangile. "Rien de plus digne de l'attention d'un grand roi, répondis-je, et nous sommes infiniment redevables au zèle et à la sagesse de Sa Majesté portugaise : soyez sûr que votre arrivée en cette Cour sera très utile à la Mission, pour peu que Votre Excellence contente l'Empereur dans tout ce qui n'intéressera pas l'honneur du roi votre maître."

Le 26 Mai, l'Empereur décida que l'ambassadeur ne mettrait pas la lettre sur la table et qu'il la présenterait lui-même.

Le même jour, le tribunal qui a soin d'exercer aux cérémonies les étrangers, et tous ceux qui doivent paraître devant l'Empereur, fit appeler M. l'ambassadeur.

Son Excellence, qui jugea que cet exercice blesserait sa dignité, refusa de s'y rendre. Nous mêmes tout en œuvre pour l'en faire dispenser, et nous y réussîmes en assurant qu'il était parfaitement instruit de toutes les cérémonies qui s'observent en cette occasion.

Le régulo qui en fut informé, trouva ce refus très mauvais : "Les princes, dit-il, et les grands qui viennent des provinces, s'exercent dans ce tribunal à faire les révérences : puisque Métello le refuse, il faut qu'il ne soit pas un des grands de son royaume."

Une autre difficulté se présenta.

Il n'est permis qu'aux régulos de se faire porter en chaise à 8 porteurs, à Pékin.

Son Excellence, qui était entrée ainsi dans Pékin, voulut aller de même à l'audience ; mais enfin il céda aux remontrances que lui fit le président Téou, et il consentit à faire comme les autres ambassadeurs, auxquels on ne permet cette distinction que dans les provinces.

Ce fut le 28 mai (1727) que Mélélo eut sa première audience.

Vers les 7 heures et demie, il sortit à cheval avec son cortège, et entra par la porte du midi jusqu'à la salle du conseil, où on lui donna à dîner et à tous ceux de sa suite.

Un comte et un des ministres d'Etat lui tinrent compagnie. De là il passa à une autre salle, où l'Empereur lui fit dire de faire entrer avec lui deux de ses suivants.

Son Excellence nomma le Dr François-Xavier da Rua secrétaire de l'ambassade, et M. Fructuoso Xavier Pereyra Pinto.

La marche se fit de la manière suivante : deux mandarins de la présence précédaient ; un assesseur du li-pou et moi les suivions. L'ambassadeur venait ensuite, portant à deux mains la lettre du roi son maître ; puis venaient les deux messieurs de sa suite, qui étaient conduits par un mandarin.

On marcha dans cet ordre et en grand silence jusqu'à la salle impériale, dont le perron était bordé, de chaque côté, de deux rangs de mandarins en habits de cérémonie.

La salle était remplie des grands de l'Empire, assis des deux côtés sur quatre lignes, et l'Empereur paraissait au milieu sur son trône.

L'ambassadeur entra par la porte occidentale, et, étant conduit par l'assesseur, il monta les degrés du trône, se mit à genoux, et présenta la lettre du roi de Portugal.

L'Empereur la reçut et la remit à un mandarin qui la prit entre ses mains, et la tint toujours élevée jusqu'à la fin de l'audience.

L'ambassadeur se leva, et, retournant sur ses pas, il sortit par la même porte, et alla devant celle du milieu qui était pareillement ouverte.

Ce fut là et sur le perron que lui et ceux de sa suite firent les neuf révérences.

Pour moi, j'étais debout à côté de Son Excellence, pour l'avertir quand il serait temps de se lever. Je le conduisis ensuite jusqu'au pied du trône, au dessus de tous les grands, où l'on avait fait porter son coussin.

Jusqu'là, tout s'était passé dans le plus profond silence, et Son Excellence avait charmé tout le monde par sa gravité, par sa modestie et par son exactitude à observer le cérémonial.

Il ne manqua à rien, et il ne parut nullement embarrassé.

Quand il fut arrivé à sa place, l'Empereur me dit de le faire asseoir ; puis il donna ordre qu'on lui apportât du thé. Un moment après, je l'avertis qu'il était temps de parler.

Il se mit à genoux sur son coussin, et dit en portugais, les paroles suivantes :

“ Je suis envoyé par le roi de Portugal Dom Jean V, pour faire des compliments à Votre Majesté sur son avènement au trône.

Le roi mon maître fait tant de cas de l'amitié de Votre Majesté, qu'il n'a pas cru devoir moins faire que d'envoyer un ambassadeur des extrémités de l'Occident, pour venir saluer votre Majesté, la féliciter de ce qu'Elle a été jugée digne de succéder sur le trône, à son auguste père, et de lui témoigner par les expressions les plus vives, avec quelle passion, il souhaite entretenir une bonne intelligence entre les deux couronnes.

Les magnifiques présents que l'Empereur, père de votre Majesté, a envoyés au roi mon maître, sont une grande preuve de l'affection avec laquelle il daignait protéger les Portugais qui résident à Macao et dans l'étendue de cet Empire; aussi le roi mon maître en est-il pénétré de reconnaissance; c'est pour cela qu'il m'a chargé de venir de sa part assurer Votre Majesté qu'on ne peut être plus sensiblement touché qu'il l'a été de la mort de ce grand Empereur, et que sa douleur n'a pu être soulagée qu'au moment où il a appris que Votre Majesté remplissait le même trône.

Ainsi il m'ordonne de rendre mille grâces à Votre Majesté de la protection qu'Elle veut bien accorder aux Portugais ses sujets qui demeurent à Macao et dans cet Empire.

Comme je suis peu capable de m'acquitter d'une commission si importante, et que je n'ai point d'expressions qui puissent égaler ce que je sens et ce qui est dû à Votre Majesté, je la supplie d'être bien assurée que si je manque en quelque chose, on doit l'attribuer au peu de connaissance que j'ai des usages du pays, et non pas aux ordres de mon maître, dont les sentiments à l'égard de votre Majesté surpassent de beaucoup tout ce que je pourrais en dire.

Votre Majesté est trop éclairée pour ne pas voir que les sujets ne peuvent jamais bien entrer dans les grandes vues de leurs souverains. Cette lettre les lui fera mieux connaître."

* * *

Après que j'eus interprété le discours de Son Excellence, l'Empereur répondit gravement et d'un air content :

"L'Empereur mon père, dit-il, après m'avoir instruit pendant 40 ans, m'a fait monter sur le trône, et j'ai toujours tâché de l'imiter dans sa manière de gouverner l'Empire, mais surtout dans l'affection qu'il avait pour les étrangers, que j'ai toujours traités favorablement. Vous en êtes témoin, ajouta-t-il en m'adressant la parole; et personne n'ignore que je ne les distingue pas de mes propres sujets.

Le roi de Portugal, suivant les mouvements de son bon cœur, a envoyé ici Dom Métello de fort loin."

L'Empereur continua et dit: "L'ambassadeur a eu beaucoup à souffrir dans un si long voyage; demandez-lui pareillement comment il se porte."

Son Excellence fit la révérence, et répondit qu'après un si long voyage il avait ressenti quelques incommodités, mais que par les ordres de Sa Majesté, depuis Canton jusqu'à Pékin, on lui avait rendu de si grands honneurs, et on lui avait fait de si bons traitements, qu'il avait été bientôt guéri, et que le bonheur qu'il avait de voir sa Majesté lui faisait entièrement oublier toutes ses fatigues passées.

L'Empereur l'interrombit pour lui faire boire du thé, de même qu'à ceux de sa suite, puis il me fit signe de nous retirer.

A peine étions nous sur le seuil de la porte, que j'entendis l'Empereur dire aux grands qui l'entouraient :

"Cet homme-ci est agréable et poli."

En effet, tout se passa à cette audience avec une égale satisfaction de part et d'autre.

Le 7 Juin, l'ambassadeur alla offrir les présents du roi son maître, à la maison de campagne où était l'Empereur. Ils étaient fort beaux ; et si l'on en voit de plus magnifiques, il serait difficile d'en imaginer de plus propres et de mieux accommodés.

Les caisses qui les renfermaient, étaient si belles au dehors et au dedans, qu'on les porta toutes devant l'Empereur, sans en retirer les présents.

Ces caisses étaient en effet bien travaillées, couvertes de velours et ornées de galons et de franges d'or ; les chefs et les serrures étaient d'argent.

Ce fut après le dîner de l'ambassadeur qu'on les présenta.

L'Empereur, après avoir vu ces présents, envoya les deux grands qui avaient assisté au dîner de l'ambassadeur pour lui dire que la coutume de la Chine était de ne pas recevoir tout ce qui était offert ; qu'il ne savait pas si c'était celle d'Europe, et si l'on serait fâché qu'on n'en reçut qu'une partie.

"Ma difficulté, ajouta l'Empereur, est de voir que le roi de Portugal en agit avec la meilleure volonté du monde. Mais voilà trop de présents, il n'y a pas moyen de tout recevoir."

M. l'ambassadeur répondit que le roi son maître avait jugé qu'il offrait bien peu de chose, eu égard à la haute estime qu'il faisait de Sa Majesté ; qu'il aurait fait beaucoup plus, si la

longueur du voyage l'eût permis, et qu'il serait très mortifié si Sa Majesté renvoyait la moindre partie de ce qui avait été présenté de sa part, d'autant plus que la coutume en Europe est de recevoir tout ce qui s'offre : "Pour ce qui me regarde, ajouta l'ambassadeur, je sais bien que ce que j'ai offert en mon nom ne méritait pas de paraître devant Sa Majesté ; je la supplie cependant de vouloir bien tout accepter, et de joindre cette grâce à tant d'autres dont Sa Majesté m'a comblé."

Les deux grands répondirent qu'ils rendraient un fidèle compte à l'Empereur de ce qu'ils venaient d'entendre ; que Sa Majesté le verrait encore avant son départ, et que pour ce jour-là, il ne devait songer qu'à prendre un peu de repos.

On était prêt à se séparer, lorsque les deux grands me dirent de demander à l'ambassadeur s'il n'avait rien autre chose à proposer à l'Empereur.

M l'ambassadeur répondit qu'il n'avait plus d'autre affaire que de s'informer de la santé de Sa Majesté, et de la remercier de tant de faveurs qu'il en avait reçues, parmi lesquelles il comptait pour une des plus grandes celle d'avoir nommé deux si grands ministres et si honnêtes gens pour prendre soin de lui.

Ces deux messieurs, en souriant, lui donnèrent les mains à la manière tartare, et l'accompagnèrent quelques pas vers sa chaise.

Les deux mandarins rendirent à l'Empereur un compte si exact de cet entretien, qu'il parut déposer entièrement les soupçons qu'il avait que l'ambassadeur ne voulût lui parler en faveur du christianisme.

Il ordonna que désormais des mandarins lui portassent de deux en deux jours des mets de sa table, ce qui ne s'était pas encore fait jusque-là.

Quelques jours après, l'Empereur envoya à M l'ambassadeur un présent de 1000 taëls, en lui faisant dire que ce n'était

pas qu'il eût que Son Excellence manquât d'argent, mais qu'il voulait l'honorer comme un hôte venu de loin, et qui d'ailleurs devait acheter des curiosités du pays pour les porter en Europe.

Je n'étais pas alors à son hôtel ; il se servit de ses interprètes ordinaires pour faire son compliment, et demander la permission d'aller remercier Sa Majesté.

L'Empereur le lui permit, en ajoutant qu'il fallait lui faire voir sa nouvelle maison de campagne et ses jardins.

M. l'ambassadeur avait amené de Macao deux Pères portugais : le P. de Souza qui était son confesseur et le P. Gaetano Lopez, qui parle assez bien le chinois pour lui servir d'interprète.

Son Excellence eût bien souhaité que ce Père eût pu m'accompagner à sa première audience, afin de lui procurer le plaisir de voir l'Empereur.

Je le souhaitais pareillement ; mais c'est un usage du li-pou de ne donner qu'un seul interprète qui sert en même temps de directeur et d'introducteur.

Comme le Père Gaetano ne s'était jamais trouvé à une pareille cérémonie, il aurait eu lui-même besoin d'un guide ; car il y a bien de la différence entre parler et répondre à l'Empereur dans une cérémonie publique, et s'entretenir familièrement avec des mandarins.

M. l'ambassadeur ne s'en aperçut bien qu'après l'audience, et il m'en fit de grands remerciements.

Il avait encore avec lui un Chinois nommé Jean Tchín, qui était domestique de notre maison à Macao et qui parlait bien portugais ; il l'avait habillé de la même manière que ses gentilshommes, et il s'en servait comme d'un interprète ordinaire, car je ne l'étais qu'au palais ou dans son hôtel, quand il venait des ordres de l'Empereur.

Le 13 juin, M. l'ambassadeur alla remercier Sa Majesté, et il fut traité à dîner comme la première fois ; après quoi on le promena en barque sur les canaux, pour lui faire voir tous les jardins.

Il soupirait de temps en temps, et disait : " A quoi bon tous ces honneurs, s'il ne m'est pas permis de parler en faveur de la religion."

Il sentait bien qu'on était déterminé à ne le pas écouter sur cet article, et que d'ailleurs il exposerait les missionnaires à être renvoyés avec lui, ou que du moins il fermerait tout chemin aux demandes qu'on pourrait faire en des temps plus favorables.

M. l'ambassadeur ayant une fois livré son présent, n'avait plus rien à faire qu'à assister aux fréquentes fêtes qu'on lui donnait, et attendre qu'on eût préparé dans le palais les magnifiques présents que l'Empereur voulait envoyer à Sa Majesté portugaise.

Il profita de ce loisir pour visiter les églises ; il y communia avec ceux de sa suite, et donna des marques de piété qui édifièrent tous les nouveaux fidèles.

Son mérite, son habileté et le bon ordre qu'il avait mis dans sa maison, lui ont fait, et à tous les Européens, un grand honneur dans cette Cour.

On ne vit aucun de ses gens abuser de la liberté qu'on leur avait accordée, contre l'usage, de sortir de leur maison et d'aller dans tous les quartiers de la ville où bon leur semblerait.

Il était d'ailleurs généreux et récompensait libéralement ceux qui lui apportaient des présents de la part de l'Empereur.

Le jour de St Jean, dont le roi son maître porte le nom, il donna la comédie et un repas superbe au président Tong et aux mandarins qui demeuraient dans son hôtel pour lui fournir tout ce qui lui était nécessaire.

Le 7 juillet, M. l'ambassadeur reçut ordre d'aller sur le soir, pour éviter la chaleur, à Yuen-ming-yuen, et de passer la nuit dans une maison de régulo, qui est proche de celle de l'Empereur, afin de se trouver le lendemain matin en état de venir prendre son audience de congé.

Il la prit en effet à 9 heures.

Il n'y avait que deux ou trois grands dans la salle ; l'escalier était rempli d'officiers en habit de cérémonie, pour servir le vin et les tables de fruits.

On voyait dans la galerie deux troupes de musiciens et de joueurs d'instruments. On avait dressé la tente jaune faite en pavillon, où se trouvait le buffet, les vases d'or et d'argent pour le service étaient dans la cour.

Avant d'aller à l'audience, le président Tong régla que le P. Pereyra, arrivé depuis 2 ou 3 ans à Pékin et le Chinois de Macao me suivraient, afin d'avoir occasion de voir l'Empereur et la cérémonie, et que M. l'ambassadeur pourrait aussi avoir deux de ses gens à sa suite ; il choisit M. Rua et M. Rodriguez son majordome.

Le même président me dit alors d'avertir l'ambassadeur que le 13^e régulo avait représenté à l'Empereur la difficulté qu'il avait faite de recevoir les 300 taëls que le li-pou avait mis parmi les présents qu'on envoyait au roi de Portugal, et que Sa Majesté fit la réponse suivante : "Dites à l'ambassadeur qu'il a raison, et que le tribunal du li-pou a tort. Le roi de Portugal a-t-il envoyé un ambassadeur pour payer le tribut, ou pour faire le commerce ? Son unique vue a été de s'informer de ma santé, et de me féliciter sur mon avènement au trône. Ainsi son ambassadeur a fait sagement de refuser cette somme. Si je lui ai donné 1000 taëls, parce que j'étais content de lui, me serait-il venu dans la pensée de n'en envoyer que 300 au roi son maître ?

Avertissez le que non seulement je serai bien aise qu'à son arrivée il rapporte au roi ce que je viens de dire, mais que je souhaite encore que tous les autres rois de l'Europe en soient informés."

Nous arrivâmes au palais dans l'ordre que j'ai dit, et nous demeurâmes au bas de l'escalier de la grande salle, dont toutes les portes étaient ouvertes.

Nous attendions dans un profond silence que l'Empereur vînt se placer sur son estrade faite en forme de petit trône.

Le son des tambours, des trompettes et de divers autres instruments nous avertit de son arrivée.

Nous montâmes aussitôt l'escalier, et nous entrâmes dans la salle ; on fit asseoir l'ambassadeur sur un coussin ; tous les autres se tinrent debout.

Les officiers de l'Empereur portèrent à Sa Majesté le vin en cérémonie ; quand Elle eut bu, ou lui porta une coupe d'or.

Elle la prit des deux mains, et en même temps trois grands de l'Empire et moi, nous conduisîmes M. l'ambassadeur au pied du trône. L'Empereur lui présenta la coupe en disant : "Buvez tout, si vous pouvez, sinon faites comme vous jugerez à propos."

L'ambassadeur reçut à genoux la coupe des mains de Sa Majesté et après avoir bu un peu et avoir remercié Sa Majesté, il fut reconduit à sa place, où on l'invita à manger des fruits dressés en pyramides sur des tables fort élevées.

L'Empereur me parla ensuite en tartare et je lui répondis dans la même langue. Il demanda à Dom Météello si le Portugal était aussi chaud que la Chine, et Son Excellence ayant répondu que son pays était à la même latitude que plusieurs endroits de la Chine et qu'on y essuyait de grandes chaleurs : "Lorsque vous vous en retournerez, reprit Yong-tsing, précautionnez vous bien contre les chaleurs de ces pays-ci, afin que vous puissiez arriver en parfaite santé dans votre royaume. Le roi qui vous a envoyé de si loin connaît le mérite de ceux qu'il emploie. Il vous a choisi pour une commission dont vous vous êtes parfaitement bien acquitté ; dites bien à votre roi que je me suis informé de sa santé."

L'ambassadeur répondit qu'il n'aurait garde d'y manquer, et qu'en même temps il lui rendrait compte des grâces et des honneurs dont on l'avait comblé depuis son arrivée à la Chine : "Mais, ajouta-t-il, la plus agréable nouvelle que je puisse lui apprendre, après celle de la santé de Votre Majesté, c'est l'assurance qu'Elle traitera les Européens de la même manière que l'Empereur son père les a traités, et qu'elle honorera toujours de sa protection les habitants de Macao et les autres Portugais qui demeurent dans son Empire."

L'Empereur ne répondit à ces dernières paroles que par un signe de tête.

Dom Métello ayant supplié Sa Majesté de déterminer le jour de son départ : "Je le ferai, répondit l'Empereur ; mais aujourd'hui je ne vous ai appelé que pour vous divertir ; comme il fait grand chaud, il vous sera plus commode d'aller dans un endroit plus frais, où j'ai ordonné qu'on vous fît manger avec les grands et qu'on vous donnât la comédie."

L'ambassadeur se leva pour faire ses révérences, et l'Empereur lui dit encore que le plus tôt qu'il pourrait retourner en son royaume serait le mieux, pourvu qu'il y arrivât en bonne santé : "N'oubliez pas, ajouta-t-il, de demander de ma part à votre maître comment il se porte et de lui dire que je suis content. (1)"

Au sortir de cette audience, on régala M. l'ambassadeur et tous ceux de sa suite. Il reçut quelques curiosités de la part de l'Empereur, et comme il prenait la route de Pékin, on lui montra 35 coffres qui étaient destinés pour le roi et 7 pour lui.

Ce fut alors qu'il apprit que l'Empereur avait fixé son départ au 12 juillet au plus tôt et au 16 au plus tard.

Le 9 je me rendis chez Dom Métello pour dicter ce qui s'était passé à l'audience, car j'étais le seul Européen qui eusse entendu l'Empereur.

Son Excellence me fit 1000 remerciements, et m'accompagnant jusqu'à la porte de son hôtel, où le beau cheval qu'il avait acheté pour sa personne m'attendait, il m'obligea de l'accepter.

Cependant l'Empereur fit sa réponse à la lettre du roi de Portugal. M. l'ambassadeur avait averti les mandarins du li-pou qu'il ne la recevrait point si elle n'était pas écrite d'égal à égal. Je ne sais si cette nouvelle difficulté fut portée à l'Empereur, mais, instruit comme j'étais qu'on ne change point, à la Chine, les formules ordinaires, et que d'ailleurs la lettre devait être re-

(1) Nous ne pouvons résister au besoin d'exprimer ici la parfaite banalité des termes dont se servait le Fils du Ciel.

mise au président Tong, nommé pour conduire Son Excellence, je me gardai bien d'entrer dans une affaire si délicate.

Dom Métélo fut ensuite occupé à recevoir des présents et à en faire à ses amis. Il alla encore une fois au palais pour remercier l'Empereur, quoique Sa Majesté n'y fût pas, et on lui fit à lui, et généralement à tous ceux de sa suite, des présents d'argent et de soierie.

Le 14 Juillet, deux grands de l'Empire vinrent de la part de Sa Majesté, dire le dernier adieu à M. l'ambassadeur.

Ils avaient ordre de l'accompagner jusque sur sa barque et de l'y bien régaler.

Le 16, je partis de notre maison avec le Père Régis : et, après avoir salué D. Métélo dans son hôtel, nous prîmes les devants pour nous rendre aux barques qui étaient sur le canal à 7 lieues de Pékin.

Les deux grands arrivèrent bientôt après nous, et attendirent Son Excellence, qui n'arriva que fort tard.

Ils l'invitèrent à passer sur leur barque, où les officiers de la cuisine de l'Empereur lui avaient préparé un magnifique souper.

Tous ceux de sa suite furent traités sur une autre barque.

Le lendemain matin, les deux grands prirent congé de lui, et s'en retournèrent à Pékin.

En finissant cette lettre, je dois rendre cette justice à D. Métélo de Souza, que, nonobstant les grandes difficultés qu'il a trouvées dans son ambassade, il a su toujours soutenir l'honneur du roi son maître et de toute l'Europe, aux yeux d'une Cour qui, jusque-là, n'avait parlé que de tributs et de tributaires, toutes les fois qu'elle avait reçu des ambassades par la voie publique des grands tribunaux.

Il avait fait faire à ce sujet des déclarations qu'on avait toujours regardées ici comme impraticables. Il a montré la justice de ses prétentions par la magnificence avec laquelle il a paru.

Sa suite était nombreuse et leste : la richesse des habits, qui éclatait sur tous les gens de sa suite, a surpris la Cour et attiré l'admiration des Chinois.

Cette nation n'avait pas encore vu un si grand nombre d'étrangers qui marquassent si bien la grandeur des princes d'Europe ; aussi bien nul étranger n'a été reçu et traité, à la Chine, avec tant de distinction que D. Mélélo.

L'Empereur Yong-tsing lui a fait rendre, dans les provinces et à la Cour, des honneurs tout à fait singuliers et extraordinaires.

Mais la vraie piété que D. Mélélo a fait paraître au milieu de cette terre infidèle sera toujours l'endroit qui nous rendra sa mémoire précieuse.

Parfaitement réglé dans sa personne, il a fait régner un très bel ordre dans tout ce qui composait l'ambassade.

Il a communiqué publiquement dans la première église de Pékin, et toute sa suite dans une réserve qui a édifié nos néophytes, et qu'on peut appeler une prédication muette aux yeux des idolâtres.

Enfin, il a paru très sensible à la persécution que nos illustres confesseurs de Jésus-Christ ont soufferte : et la somme considérable qu'il a laissée en partant, pour finir une église commencée depuis bien des années, sera un monument durable de son véritable zèle pour la Religion.

Petites notes

— Quelqu'un demandait un jour à une jeune candidate, pourquoi Dieu avait créé l'homme avant la femme. Elle répondit: "C'est parce qu'avant de faire un chef-d'œuvre, on commence par faire un brouillon."

— Un Irlandais, ennuyé de sa femme, lui proposa un jour de diviser entre eux les attributions: "Faisons deux parts, dit-il, moi je me charge de l'intérieur, vous, passez à l'extérieur."

— Il paraît que le cerveau de la femme pèse 150 grammes de moins que celui de l'homme; et qu'il se rapproche ainsi, en capacité, de celui du singe. Ce serait désolant, si l'on ne savait que le cœur de la femme est de qualité supérieure.

— Le style claudelien est un mélange hybride où les mots, heurtant les idées, ne soulèvent qu'un nuage de poussière qui obscurcit l'entendement. Les uns font de ce genre une nouveauté admirable; pour moi, qui aime la clarté, je l'assimile au galimatias.

— Il y a un charme particulier à observer un groupe de chameaux en extase devant un train qui passe.

— En Chine, la muraille joue un rôle symbolique des plus frappants: elle se dresse partout comme un obstacle ou une simple démarcation. Elle est un besoin pour ce peuple soupçonneux de son prochain. Et ce qui est curieux c'est de la voir séparer son Empire et son domicile, mais point ses champs.

— Il faut bien admettre que l'univers ne s'est pas fait tout seul; mais une fois admis que quelqu'un l'a fait, je dis que ce Quelqu'un que j'appelle Dieu, est très ironique: le cheval joli à côté du chameau laid, la rose près de l'épine, misère et luxe, amour et dédain, l'acquisition et anticléricalisme, rédemption et paganisme prolongé, etc.

Ici-bas tout est ironie et antithèse.

— Il y en a qui vont à Pei-ta-ho, à la Cuvette, à Putachu, passer la chaude saison: ils en reviennent toujours comme d'un exil.

— A 50 ans, on devient ou avare, ou acariâtre ou galant: celui qui n'est ni ceci, ni cela, c'est qu'il reste ou nigaud, ou fou ou sage.

— La montagne est belle aux yeux des saints et des amoureux.

— En politique, la vraie manière, c'est le panache.

— La question des rites en Chine a fait verser trop d'encre: le Diable y trempe encore les mains.

— Je ne sais qu'un état plus ingrat que celui de professeur: celui de bru, de grand'mère, ou de belle-mère.

— M. de Lamartine a fait onze mille vers pour la "Chute d'un ange" l'agonie du génie fut bien longue.

—Plaidez tant que vous voudrez en faveur de la science : elle n'a jamais pu déchirer le voile du passé et du futur de l'homme.

—Samson perdit sa force avec sa chevelure : aujourd'hui les Dalilas modernes imitent leur victime.

—Des gens sans esprit, croient en montrer par le jet continu de l'ironie, de la minique ou du rictus et sur un ton de fausset.

—Après les Contemplations de Victor Hugo, je ne puis rien lire sans ennui, car tout est dit depuis que j'ai lu les "Contemplations."

—Un Français qui peut, dans un conseil de politiciens Chinois, s'exprimer parfaitement dans leur langue et s'en faire applaudir pour ses idées justes, vaut 100 Pelletier Doisy.

Mais il arriva que la rivière étant extrêmement ensablée par les pluies d'automne, et les bûches qu'on fit à la charasse étant trop grandes, non

Une inondation provoquée par les habitants y fit périr 200 mille habitants (9 Octobre 1941).

Le dernier s'empêcha d'arriver à la fin de l'été, et les habitants de la région furent obligés de se rendre.

Cependant deux autres fois, à la fin de l'été, les habitants de la région furent obligés de se rendre.

Ce devait être le premier début de l'été, et la fin de l'été.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

Le roi Louis qui était le premier empereur de la Chine, avait pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science, et pour le faire instruire dans la science.

La fin tragique de Tchoung-Tching, dernier empereur des Ming (1628-1644)

L'Empereur Thian-ki, timide et incapable, étant mort en 1627, son frère Tchoung-Tching lui succéda.

Ce prince aimait beaucoup les lettres et écrivait très bien les caractères, dit Pauthier.

Mais ces qualités ne suffisaient pas pour conserver l'empire et la nationalité chinoise contre les armées tartares.

Quoique extrêmement attaché aux bonzes, il n'en conservait pas moins un caractère tolérant et humain. Il adoucît la rigueur des supplices, réprima le luxe, surtout dans les vêtements de soie, et défendit aux mandarins toute communication avec les eunuques et les courtisans.

Cependant, cet empereur tomba dans la même faute qu'il avait reprochée à son frère.

Il mit à la tête d'une nouvelle armée contre les Tartares l'eunuque Youan qui la trahit, en conseillant aux ennemis de marcher droit sur Pékin.

Les Tartares, qui depuis des siècles convoitaient le riche et grand empire de la Chine, avaient, jusque-là, trouvé plus d'obstacles à l'accomplissement de leurs desseins dans leur ignorance de la civilisation chinoise que dans la force du gouvernement auquel cette civilisation était soumise.

Le roi tartare qui s'était fait proclamer empereur de la Chine, ayant vu échouer ses projets, envoya secrètement son fils en Chine, dès son enfance, pour le faire instruire dans la langue, les mœurs, les coutumes et les sciences des Chinois ; il en avait pris toutes les manières et n'avait plus rien de l'ignorance farouche de sa nation. A la mort de son père, il fut élu empereur sous le nom de Tsoung-té.

Ce devait être le premier titulaire à l'Empire et le père du grand Kang-hi.

Cependant deux rebelles fameux et cruels lui disputaient cet Empire : l'un Tchang-hieu-tchoung au Su-tchuen et l'autre Ly-tse-ching au Honan.

Ce dernier s'empara d'abord du Chen-Si et il assiégea ensuite Kaifong-fou où la résistance des habitants fut si opiniâtre, qu'ils se réduisirent à vivre de chair humaine plutôt que de se rendre.

Une inondation provoquée par les Impériaux y fit périr 300 mille habitants (9 Octobre 1641).

"Celui qui conduisait les troupes, dit Martini, s'imagina qu'en coupant les digues, il noierait tous les rebelles de Ly-tse-ching sans que la ville en fût incommodée.

Mais il arriva que la rivière étant extrêmement enflée par les pluies d'automne, et les brèches qu'on fit à la chaussée étant trop grandes, non



seulement une grande partie des rebelles fut noyée, mais aussi toute la ville fut inondée ; et il y eut plus de 300 mille personnes enveloppées dans le déluge.

Les maisons furent abattues par la violence des vagues, si bien qu'il ne resta plus de cette grande ville qui fut autrefois le séjour des empereurs, qu'un grand lac au milieu d'une campagne.

L'église des chrétiens y fut renversée, et les fidèles qui ne s'étaient pas enfuis, au nombre de 50 à peine, conseillaient à leur missionnaire, le Père de Figueredo de s'échapper lui aussi. Mais le vaillant Jésuite répondit que son devoir était de rester jusqu'au bout.

Il vit tous ses néophytes mourir avant lui, dit Pfister, et il mourut dans les débris de son église.

Cependant Ly-tse-ching parvenait à dominer toutes les provinces du Nord.

Il fit mourir tous les mandarins en fonction, et il extorqua des sommes considérables de tous ceux qui ne l'étaient plus, mais qui l'avaient été ; il n'y eut que le peuple qu'il traita avec bonté, en lui faisant la remise de tous les impôts.

Cette conduite attira à son parti un grand nombre de soldats de l'armée impériale ; et la puissance de ce chef de voleurs devint si grande, qu'il se crut maître de l'Empire et se fit déclarer Empereur.

La province du Chen-si soumise, il entra dans celle du Tchfily et il vint assiéger Pékin, où il était sûr de ne rencontrer aucune résistance, quoique la ville fût gardée par 70.000 hommes.

Après trois jours de siège, Pékin ouvrit ses portes et Ly-tse-ching y entra avec 300.000 hommes. (1)

Il marcha immédiatement au palais de l'Empereur Tchoung-Tching.

Celui-ci, livré aux jeunes et aux ridicules superstitions des bonzes, ignorant tout ce qui se passait au dehors, l'apprit enfin, et se vit trahi.

Il essaya de sortir de son palais avec 600 de ses gardes et de mourir glorieusement ; mais, abandonné de tous les siens, et voyant qu'il n'y avait plus d'espoir d'échapper à sa fatale destinée, il rentra dans son palais, se retira dans un jardin, et écrivit avec son sang ces paroles qu'il destinait au chef des révoltés : " Les mandarins ont été des traîtres à leur empereur ; ils l'ont très mal servi.

Ils sont dignes de mort, et ce sera une justice d'exécuter cet arrêt en leurs personnes. Il faut qu'ils meurent tous, pour apprendre à ceux qui viendront après eux, à mieux servir leurs souverains.

Le peuple ne mérite point de châtiment, parce qu'il n'est point coupable ; et ce serait une injustice de lui faire aucun mauvais traitement.

(1) Martini cité par Pauthier

J'ai perdu le royaume que j'avais hérité de mes pères.

J'ai achevé en moi la race royale, que tant de rois mes ancêtres avaient perpétuée jusqu'à moi. Je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran.

Je vais me priver de la vie, parce que je ne pourrais souffrir d'en être redevable au dernier et au plus indigne de mes sujets. Je ne peux plus paraître devant ceux qui, ayant été mes enfants, sont présentement mes ennemis et des traîtres.

Il faut que le prince meure, puisque l'Etat meurt aussi."

Alors il saisit une épée, et en frappa sa fille nubile; mais il ne fit que lui abattre la main; elle tomba évanouie.

Ensuite il ordonna à l'impératrice de se suicider, ce qu'elle fit. Puis l'Empereur sonna la cloche d'alarme, pour appeler ses hauts fonctionnaires; mais personne ne répondit à son appel.

Désespéré, l'infortuné monarque finit par se pendre à un arbre du jardin impérial (1)

Il n'avait que 36 ans.

Le premier ministre se pendit aussi, ainsi que les plus fidèles eunuques.

Avec l'Empereur Tsoung-tching s'éteignit la dynastie des Ming, et il périt successivement, dit-on, 80 mille personnes qui descendaient de cette race dynastique.

On chercha longtemps le cadavre de l'Empereur; et on l'apporta sous les yeux de Ly-tse-ching assis sur le trône impérial et qui lui fit subir plusieurs outrages.

Puis ce cadavre et celui de l'impératrice furent portés à TOUNG-HOUMEN, recueillis dans un pauvre cercueil, et ensevelis par un serviteur fidèle dans le cimetière d'une concubine à Tchang-ping-tchaou, près des tombeaux des Ming.

(1) Une légende universellement répandue mais sans fondement, affirme que l'arbre auquel se pendit Tsoung-tching, est aujourd'hui encore enchaîné, pour le punir d'avoir coopéré au meurtre de l'Empereur.

En 1900, pendant l'exode de la Cour, aucun de ceux qui eurent la faculté de visiter le palais, ne trouva de vestige d'arbre enchaîné.

Depuis, après sérieuse enquête faite auprès des plus anciens serviteurs du palais, il semble certain que le lieu où se pendit l'Empereur se trouve au bas de la côte nord du Méchan, exactement en face du deuxième pavillon de l'Est.

L'arbre en question est encore debout; on dit même qu'on y verrait peut-être les marques des chaînes.

Mais personne, parmi les anciens serviteurs du palais n'a jamais vu ces chaînes-là.

(A. THOMAS, *Histoire de la Mission de Pékin*)

Contemplations

A l'ami grec *Dimitriadès C. M.*

1

*Je ne suis qu'un enfant ; mon œil voit tout en rose,
Et trouve poésie où tout vous semble prose.
Amis, pardonnez-moi, je ne sais qu'un enfant,
Mon innocence me défend.*

2

*Je ne suis qu'un enfant : tout ce qui rit ou chante
Air bleu, zéphyr, pinson, tout ici bas m'enchanté,
Et mon rêve ingénu flotte sur l'horizon
Entre l'azur et le gazon.*

3

*Je ne suis qu'un enfant poursuivant la Chimère,
Et mon cœur papillon n'a qu'un vol éphémère ;
On ne saura jamais de quel plaisir rêvé
Ce pauvre cœur s'est abreuvé.*

4

*Je ne suis qu'un enfant croyant que tout arrive,
Et que, tel un pêcheur accroupi sur la rive,
Il n'aura qu'à saisir un corps lisse, effilé
De poisson d'or en son filet.*

5

*Je ne suis qu'un enfant courant dans la vallée
Où mes doigts écartant les feuilles d'azalée,
Vont prendre, comme si ce crime était permis,
Les petits oiseaux endormis.*

6

*Je ne suis qu'un enfant ; j'aime tout sur la terre
Où mes pas n'ont point fait de sentier solitaire ;
Et durant le trajet des heures et des jours ;
J'y rencontre un être toujours.*

7

*Je ne suis qu'un enfant ; l'ombre des bois m'attire,
Et sous les tendres pins où la Daphné s'étire,
A l'heure où les Sylvains d'insistent dans les genêts,
J'aime ouïr leurs chants effrénés.*

8

*Je ne suis qu'un enfant qui m'en vais au bocage
Epier les amours des enfants de mon âge,
Afin de voir comment il faut, pour être heureux,
Eviter de faire comme eux.*

9

*Je ne suis qu'un enfant qui, le soir, en silence,
Assis sous les bambous que le zéphyr balance,
Ecoute, en admirant l'étoile du ciel bleu
Les voix qui me mènent de Dieu.*

10

*Je ne suis qu'un enfant : mon cœur est une églogue
Où la nature et Dieu font seuls le dialogue ;
Et sur son clavier joue, avec Amaryllis,
L'ange des cieux porteur de lis.*

11

*Je ne suis qu'un enfant qui taquine la Muse.
Est-ce un crime de mettre en vers ce qui m'amuse ?...
Clandel n'en fait-il pas en prose tout de go ?...
Mais je préfère ceux d'Hugo.*

12

*Je ne suis qu'un enfant ; on me dira peut-être :
Enfant, poète...bien...mais avant tout sois prêtre !
Si fait ; mais ayons foi, vous dis-je triomphant,
Car Dieu prend pitié de l'enfant.*

13

*Je ne suis qu'un enfant qui m'enfuis loin du monde
Où l'amour, me dit-on, rend notre corps immonde
Et change une pucelle en Thaïs, en Didon,
Un bel éphèbe en Corydon.*

14

*Je ne suis qu'un enfant perdu dans la nature
Où je vis à l'écart de toute créature,
Et qui vais au courant des bons et mauvais jours
Dans l'oubli m'enfoncer toujours.*

15

*Je ne suis qu'un enfant qui rit plus qu'il ne pleure,
Un exilé sans toit, insouciant de l'heure,
Insouciant du jour où la mort, vaste nuit,
Achèvera mon long ennui.*

16

*Je ne suis qu'un enfant à qui tout fait envie ;
Mais pour jouir de tout, que brève est cette vie !
Et pour la prolonger, dès que mon œil s'endort,
Je fais, la nuit, des rêves d'or...*

Mémorial sur la légation à Pékin du patriarche de Tournon. (1702-1706) ⁽¹⁾

Lorsque M. de Tournon eut été nommé légat à la Chine, il écrivit de Rome au Père Grimaldi (2) pour le prier de lui obtenir la permission d'aborder dans un des ports de cet Empire.

Il invita même ce missionnaire à l'aider de ses conseils.

La lettre du légat était du 7 février 1702. Le P. Grimaldi répondit à M. de Tournon par plusieurs voies différentes. Ses lettres furent adressées au Fokien et à Canton, et il y parlait au légat avec sincérité sur ce qu'on avait à craindre ou à espérer dans sa légation.

Quand M. le patriarche fut arrivé à Canton, le 8 avril 1705, il prit conseil des plus anciens missionnaires du pays, et il résolut de cacher sa dignité jusqu'au temps qu'il serait à propos de la découvrir.

Il fit cependant écrire aux missionnaires de Pékin qu'il allait prendre sa route vers Naukin, et qu'ils pourraient lui adresser leurs lettres dans cette ville.

Cette résolution changea bientôt, à la persuasion de quelques personnes qu'il écouta, contre l'avis commun.

Il écrivit aux missionnaires de Pékin d'annoncer sous réplique à l'Empereur que le patriarche d'Antioche était arrivé pour faire la visite de toutes les Missions, avec un plein pouvoir de Sa Sainteté.

Depuis ce temps-là, M. le patriarche ne demanda plus conseil à aucun missionnaire de Pékin si ce n'est qu'il écrivit au P. Grimaldi, pour le prier de lui donner sincèrement les avis qu'il jugerait à propos.

(1) Ce Mémorial a pour auteur un Jésuite Belge de grand mérite et de grande vertu, le Père Antoine Thomas, né à Namur le 25 janvier 1644. Président du tribunal des mathématiques et professeur de l'Empereur de Chine Kang-hi, supérieur des Jésuites de Pékin et vice-provincial; il mourut à Pékin le 29 Juillet 1706, à l'âge de 65 ans. Ce Mémorial est de 1706.

Il avait fait tout le possible pour une réception honorable du délégué du Pape auprès du Fils du Ciel, et lui-même, dans un récit simple et fidèle, nous dit tous les détails de cette réception dont il fut le témoin oculaire. Inutile d'avertir nos lecteurs que nous reproduisons ici cet important document, sans aucune arrière-pensée de polémique, mais guidés seulement par le souci impartial de l'histoire.

N. D. L. R.

(2) De l'illustre famille génoise de ce nom; né à Oani (Piémont) en 1639, mort à Pékin en 1712.

On sentit bien qu'après avoir donné l'ordre d'exécuter ses commandements sans réplique, il n'était guère disposé de croire ce qu'on lui manderait de contraire aux idées et aux sentiments qu'on lui avait inspirés.

Il demanda aussi qu'on lui présentât un Jésuite pour être vicaire apostolique de Nankin.

Il n'ignorait cependant pas que nous étions dans l'impossibilité de répondre sur cela aux désirs qu'il témoignait.

Pour obéir au premier ordre de M. le patriarche, nous écrivîmes deux fois en Tartarie à l'Empereur Kang-ki qui y était alors: nous demandâmes qu'on permit à M. le patriarche d'user à la Chine de ses pouvoirs.

On ne fit point de réponse déterminée à nos deux premières lettres: on nous refusa son entrée à la Cour à la troisième; enfin, on la permit à la quatrième.

L'Empereur ordonna de faire prendre au légat un vêlement à la tars tare, et le fit défayer jusqu'à son arrivée à Pékin. Par là on ferma, ou du moins on dut fermer la bouche à ceux qui répandaient le bruit dant Rome et ailleurs que les missionnaires établis à la Cour de l'Empereur de Chine empêcheraient le légat d'entrer dans ce royaume.

M. de Tournon partit de Canton le 9 septembre (1705), et fut reçu partout avec de grands honneurs. Cependant la grandeur et la pesanteur des bateaux qu'on lui avait donnés pour le transporter à Pékin, retardèrent un peu son arrivée et le désir que les missionnaires avaient inspiré à l'Empereur de voir un homme revêtu d'une aussi éminente dignité que celle de légat du Saint-Siège; nous en avons donné une très haute idée à Sa Majesté chinoise.

Vers la mi-novembre, l'Empereur envoya des exprès dans la province de Canton, pour étudier le légat, sous le prétexte de faire hâter son voyage.

Le 25 du même mois, il fit partir son fils Cum-yo, et le fils du vice-roi, pour aller au-devant du légat. Un missionnaire de chacune des trois Eglises de Pékin, accompagna ces deux mandarins.

Ils trouvèrent le patriarche à 24 lieues de Pékin, embarrassé de continuer son voyage parce que le fleuve était glacé. Ils le conduisirent par terre à la capitale où il arriva le 4 décembre. (1705).

M. de Tournon logea dans celle des maisons des missionnaires que l'Empereur leur avait bâtie dans l'enceinte de son palais. Ce fut afin qu'il fût plus à portée de recevoir les faveurs de la Cour.

En effet, on assigna au légat des provisions de bouche, aux frais de l'Empereur, pour tout le temps de son séjour à Pékin.

Un des domestiques du patriarche étant venu à mourir, l'Empereur, à la prière du légat, lui donna un champ pour sa sépulture: de là la grande espérance que conçut le prélat d'établir une maison de missionnaires italiens à Pékin. On appelait déjà ce cimetière le cimetière des Italiens.

Si les Européens nouveaux venus ne peuvent se le persuader, parce qu'ils ignorent les usages de cette Cour, tous les Tartares et tous les Chinois en sont convaincus, et le prince héritier de la Couronne l'a témoigné.

Avec le commencement de l'année chrétienne, on vit recommencer les bontés de l'Empereur pour M. de Tournon. Le premier janvier, l'Empereur promit qu'il enverrait des présents au Pape, et le 2 janvier, il les fit délivrer.

Il nomma aussi le Père Bouvet pour les présenter de sa part à Sa Sainteté, et M. le patriarche nomma M. Sabini pour aller à Rome en son nom.

Le P. Bouvet et M. Sabini ne furent chargés que des présents les moins considérables, parce qu'on apprit à Pékin que les vaisseaux allaient partir pour l'Europe.

L'Empereur se réserva d'envoyer les plus précieux par le même navire qui préporterait M. le patriarche.

Cependant Sa Majesté alla prendre le plaisir de la chasse d'hiver; et, comme M. le patriarche ne crut pas qu'il fût bienséant d'accompagner l'Empereur dans ce voyage de plaisir, on le pria de nommer quelqu'un de sa part qui pût être témoin de ce magnifique divertissement. On ordonna là des mandarins de porter de trois en trois jours des provisions à M. le légat qui était indisposé.

Le commencement de l'année Chinoise approchait, lorsque nous commençâmes à craindre que la libéralité de la Cour ne se refroidît à l'égard de M. le patriarche, et surtout qu'on ne le traitât pas avec toute la distinction que nous souhaitions dans la distribution des présents que fait l'Empereur au renouvellement de chaque année.

Notre crainte augmenta lorsque nous vîmes que le dernier jour de l'année était arrivé sans qu'il parût aucun vestige de présents de la part de l'Empereur.

Enfin, Sa Majesté ordonna qu'on apportât à M. le patriarche un esturgeon d'une grandeur prodigieuse; il était accompagné d'autres poissons, avec des cerfs, des songliers, des faisans et une table plus riche encore par une belle garniture d'argent, que par les mets dont on devait la couvrir.

Rien ne fut plus magnifique que l'appareil avec lequel on conduisit au prélat les présents de la Cour

* * *

Le 26 février (1706), l'Empereur invita M. le patriarche à prendre sa part du spectacle d'un beau feu d'artifice qui devait être tiré dans une maison de campagne appartenant à Sa Majesté.

Comme M. de Tournon était toujours indisposé, l'Empereur le fit transporter à travers ses jardins; on lui assigna une place commode; on lui fit entendre un concert d'eunuques, qu'on ne fait chanter que dans l'ap-

parlement des femmes; enfin on le fit coucher, la nuit, dans un appartement de la maison impériale à la campagne, et deux mandarins furent, toute la nuit, de garde à sa porte.

Au commencement du printemps, l'Empereur alla dans la province de Petché-ly, pour y prendre le divertissement d'une chasse de certains oiseaux aquatiques qui s'y rassemblent en quantité.

C'est un amusement de la belle saison, que l'Empereur prend d'ordinaire avant d'aller en Tartarie passer les grandes chaleurs de l'été.

M. le patriarche reçut du prince héritier, pendant l'absence de l'Empereur, les mêmes présents et les mêmes distinctions qu'il avait reçus de l'Empereur.

Les chaleurs du mois de mai invitèrent M. le patriarche à prendre les bains d'eau chaude qu'on lui croyait nécessaires pour sa santé.

Il y alla accompagné d'un mandarin qui lui fit préparer un logement commode.

Souvent l'Empereur s'informa de sa santé; et enfin, vers le 10 juin, il le fit inviter à venir prendre son audience de congé.

La maladie de M. le patriarche ayant augmenté, il ne put paraître devant l'Empereur. Deux mandarins du troisième rang eurent ordre de ne point quitter le litgé, et de donner souvent de ses nouvelles à la Cour. Aussitôt que l'Empereur eut appris sa convalescence, il lui envoya un présent (car c'est la coutume en Chine d'en faire aux convalescents): c'étaient 15 pièces de brocart et une livre de la précieuse racine de ginseng. Sur la nouvelle qu'eut M. de Tournon du prochain départ de l'Empereur pour la Tartarie, il ne voulut pas laisser échapper l'occasion d'avoir encore une audience de Sa Majesté.

Il fut admis dans une maison impériale hors de la ville, et il y fut conduit avec pompe par des mandarins.

L'Empereur, quant toujours égard à son incommodité, lui permit de se faire servir à sa manière par ses officiers. On le mena ensuite dans une salle intérieure, où, après avoir fait les neuf génuflexions du cérémonial, soutenu par les P. P. Gerbillon et Pereyra, il s'assit en présence de l'Empereur.

Le prince héritier se trouva à l'audience avec le neuvième et le treizième fils de l'Empereur et peu d'autres courtisans.

Après qu'il eut remercié l'Empereur de ses bontés, il fut invité à voir le lendemain la maison de campagne de l'Empereur et les jardins du prince héritier.

M. le patriarche fut reçu dans l'une et dans les autres avec toute la distinction possible.

Le prince héritier le conduisit lui-même dans ses jardins. Il avait fait préparer deux barques pour le patriarche et l'autre pour le prince. Tan-

tôt la barque du prince précédait le légat comme pour le conduire, tantôt elle le côtoyait pour pouvoir l'entretenir.

Enfin, le prince régala M. de Tournon d'un rafraîchissement de liqueurs délicieuses; ensuite le légat prit congé aux applaudissements de toute la Cour, surprise de la réception que les missionnaires du palais avaient procurée à un étranger; plusieurs même murmuraient de la familiarité avec laquelle, disaient-ils, l'héritier d'un grand Empire s'était ramalé.

Il est vrai que le Seigneur lui-même a fléchi le cœur de l'Empereur en faveur de M. de Tournon; mais on peut dire que les Pères de Pékin n'ont pas peu contribué à lui attirer, et en sa personne à l'Eglise, tant de marques de considération.

Les infidèles par là sont disposés à embrasser une religion honorée jusque dans les Cours de la gentilité.

Plût à Dieu que l'Empereur eût continué à traiter M. le patriarche avec la même distinction! Mais tout choqué qu'il a été contre lui pendant deux mois, il ne lui a pas cependant refusé les marques de sa libéralité : ou lui a toujours fourni gratuitement des provisions, et c'est aux frais de l'Empereur qu'il a été reconduit à Canton.

II

Sur les controverses en matière de religion

Nous nous contenterons, pour cet article, de dire que quand M. de Tournon arriva à Pékin, et qu'il y insinua aux missionnaires que le décret décidant les contestations fâcheuses qui les divisaient, avait été porté à Rome, ils supplièrent Son Excellence de le leur faire connaître et même de le leur signifier, protestant qu'alors ils sacrifieraient à l'obéissance due à l'Eglise, tous les intérêts de la Mission et jusqu'à leur propre vie; qu'ils abandonneraient même la Chine, si le Souverain Pontife l'ordonnait ainsi.

Nous supprimons les autres détails relatifs à ces controverses, parce que nous nous faisons une loi de respecter les ordres du Saint-Siège qui défendent d'en parler ni directement, ni même indirectement.

III

Conduite de M. le patriarche dans différentes négociations qu'il traita à la Cour.

Le 25 décembre 1705, l'Empereur fit demander au patriarche la cause de sa légation. L'Empereur, parfaitement instruit de tout ce qui se passe dans son empire, n'ignorait pas le sujet de nos divisions.

Ainsi, quand il vit arriver un commissaire apostolique, il conçut assez qu'il ne venait que pour rétablir la paix entre les missionnaires d'Europe.

Il fit donc dire à M. le légat par des mandarins, qu'une navigation de 6000 lieues n'avait été entreprise que pour un grand dessein, et qu'il lui importait d'en être informé.

Le patriarche répondit qu'il venait seulement en Chine pour rendre grâce à Sa Majesté, au nom du Pape, de la protection qu'Elle voulait bien donner à la religion chrétienne et aux missionnaires qui l'annonçaient.



S. E. le patriarche
C. T. Maillard de Tournon,
né à Turin le 21 décembre 1668,
mort à Macao le 8 juin 1710

M. le patriarche se serait expliqué plus nettement sur les véritables motifs de sa légation; mais les P. P. Subini et Appiani l'en empêchèrent.

Enfin, il résolut de les faire savoir à l'Empereur, mais en secret, par le canal des mandarins.

Le 26 décembre, il mit entre les mains des mandarins un mémoire pour l'Empereur, écrit en italien; et, dans une conférence secrète, il déclara aux mandarins qu'il venait faire la visite des Pères de Pékin. Nous sûmes, le soir, du patriarche lui-même, que l'Empereur avait répondu à

Son Excellence de la bonne conduite et de la régularité des Pères de sa Cour, et qu'il lui avait permis seulement d'aller visiter ceux qui étaient répandus dans les provinces.

Tout cela se fit avant qu'on eût traduit en Chinois le mémoire italien du légat: nous en parlerons bientôt.

Le 27 décembre, les mandarins disaient à Son Excellence que l'affaire était terminée. Ce mot d'affaire terminée donna bien de la joie au patriarche.

Il crut que l'Empereur lui accordait tout ce qui était renfermé dans son mémoire. Le Père Kiliani et les autres Pères crurent devoir rabattre un peu de sa joie, et lui apprendre que l'expression des Chinois ne voulait dire autre chose, sinon que son affaire allait son chemin.

D'ailleurs ils lui firent comprendre que son mémoire n'ayant pas encore été traduit il était difficile que l'Empereur eût sitôt consenti à toutes ses demandes.

Voici les propres termes du mémoire, fidèlement traduits de l'italien:

“Pour obéir fidèlement aux ordres de Votre Majesté impériale, je lui dirai que Sa Sainteté a un si grand zèle pour le salut de son âme, qu'Elle désire ardemment avoir une correspondance éternelle avec cette Cour, et savoir sans cesse des nouvelles de sa royale personne, lui faire part de toutes choses, la prévenir sur tout ce qui pourra lui faire plaisir: pour cela, Sa Sainteté souhaiterait établir ici une personne d'une grande prudence, d'une grande intégrité, d'une éminente doctrine, en qualité de supérieur général de tous les Européens.

Ce supérieur satisfera tout à la fois aux désirs de Sa Sainteté, aux prétentions de Votre Majesté et au bon gouvernement de la Mission que la protection, l'exemple et les bons avis de Votre Majesté honorent si fort.”

L'Empereur eut tant d'impatience de voir ce mémoire, qu'il se le fit apporter, quoiqu'il ne fût qu'à demi traduit en tartare. Lorsqu'il l'eut lu tout entier:

“Ce ne sont là que des demandes frivoles, dit-il; le patriarche n'a-t-il rien autre chose à négocier ici?”

Les courtisans furent surpris de la pénétration de l'Empereur.

Le 28 décembre, les mandarins rapportèrent au patriarche que l'Empereur jugeait à propos que ce supérieur général des Missions fût un homme connu à sa Cour, qui y eût au moins demeuré 10 ans, et qui en connût les manières.

Ils fortifièrent ce sentiment du prince de très bonnes raisons.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le patriarche. Il s'écria d'un air de vivacité et d'émotion qu'on voulut bien attribuer à sa maladie,

qu'on lui avait tout accordé la veille, et qu'on lui refusait tout aujourd'hui; qu'il fallait bien que l'Empereur eût reçu de nouvelles inspirations par certains canaux.

Le Père portugais Péreya, qui prévit les suites de cette émotion, pria humblement M. le patriarche de ne rien laisser échapper qui pût contrister l'Empereur; qu'après tout, ce prince ne lui avait rien accordé la veille, et qu'il ne lui refusait rien aujourd'hui; qu'il ne faisait que proposer ses conditions, en vue d'exécuter sa demande.

Le patriarche prit mal l'avis du P. Péreya, et dit qu'il ne prétendait pas être interrompu lorsqu'il parlait.

Il ajouta qu'il voulait qu'on traduisît ce qu'il venait de dire, et qu'on le portât à l'Empereur.

Les P. P. Gerbillon et Péreya prirent donc le parti de se taire, bien qu'ils comprissent le mauvais effet que devait produire le discours du patriarche.

M. Appiani donna donc par écrit sa réponse aux mandarins. Aussitôt qu'ils la lurent, la colère et la douleur parurent sur leur visage; ils s'écrièrent qu'on manquait de respect à leur maître, le plus grand prince de l'univers; ils se plaignirent qu'on l'accusât de légèreté d'esprit, en le taxant de défaire le lendemain ce qu'il avait fait la veille. Pour se plaindre plus à l'aise, ils se retirèrent dans un autre appartement.

Cependant les P. P. Péreya et Gerbillon, restés seuls avec M. le patriarche, lui remontrèrent modestement qu'il fallait en cette Cour une manière plus modérée de négocier.

A ces mots, le patriarche ne se contenta plus; il éclata en reproches contre le P. Péreya; il lui dit avec mépris, que depuis 30 ans il faisait le métier de vil artisan auprès de l'Empereur.

Enfin, il le fit examiner par son auditeur, après l'avoir obligé par serment à dire la vérité.

Le Père, plus froid que le marbre, se préparait à s'excuser lorsque l'auditeur le prit par le bras et le conduisit ailleurs.

L'Empereur apprit lorsqu'il était à la chasse, par un eunuque, tout ce qui s'était passé chez M. le patriarche, et dès le soir, il fit faire à M. Appiani une bonne réprimande qui retombait sur le légat; ainsi avorta la première négociation.

Le 29 décembre, l'Empereur dit tout haut à sa Cour: "Notre nouveau venu d'Europe s'est imaginé que les anciens Européens de mon palais

ont brigué la nouvelle dignité dont il parle dans son mémoire; il se trompe très certainement; car, outre qu'une commission de la sorte n'a parmi nous ni rang ni prérogatives, ce serait pour eux une charge bien pesante.

Les Romains voudraient absolument rendre comptable leur agent, de tous les mauvais succès de leurs négociations à Pékin.

Je connais nos anciens Européens, et je suis sûr qu'aucun d'eux ne voudrait se charger d'un pareil fardeau.

D'ailleurs, j'estimerais bien peu quiconque d'entre eux prendrait une commission semblable."

L'Empereur nous ordonna en même temps de présenter à l'auditeur du patriarche une protestation sur tout ce qui s'était passé sur l'affaire du supérieur de la Mission.

Nous déclarâmes, par cette protestation: 1^o que nous n'avions en aucune manière empêché l'Empereur d'accorder à M. le patriarche ce qu'il souhaitait; 2^o nous ajoutâmes que, quand bien même l'Empereur nous obligerait, sous les plus grandes peines, d'accepter la supériorité sur toutes les Missions de Chine, nous la refuserions.

Le patriarche reçut notre protestation avec toutes les cérémonies de légat apostolique; nous étions tous à genoux devant lui.

Il entendit lire la protestation, et, après l'avoir entendue, il ajouta qu'il était sûr que quelques-uns, ou du moins quelqu'un de nous, avait détruit sa négociation auprès de l'Empereur; que nous prissions garde à ne point nous opposer aux intentions du souverain Pontife et de l'Eglise; que son dessein avait été d'établir une bonne correspondance entre la Cour de Rome et celle de Pékin, pour le bien de la Mission.

Nous entendîmes ce discours du patriarche et nous nous retirâmes tous en silence.

Une seconde négociation fut une suite de la première. Les P. P. Gerbillon et Pèreyra avaient entendu dire à M. le patriarche que le Saint-Père souhaitait qu'on établît un homme à Pékin, pour être l'entremetteur entre les deux Cours.

Ils prirent la résolution d'en parler à l'Empereur, espérant que le prince aurait moins de peine à souffrir à Pékin un agent qu'un supérieur général de toute la Mission.

Ils en firent porter la parole à l'Empereur par son grand chambellan; Sa Majesté en parla le lendemain à M. le patriarche lui-même dans une audience qu'il lui donna.

En effet, le 31 décembre, le patriarche s'étant fait porter chez l'Empereur, proposa de la part du Pape un agent, pour porter à l'Empereur les lettres de Rome, et pour envoyer à Rome celles de la Cour de Pékin.

L'Empereur répondit que la chose était facile, et qu'on pouvait donner cette commission à quelqu'un des anciens Européens de son palais.

Le patriarche répliqua qu'il était plus à propos que ce fût un homme de confiance, connu en Cour de Rome et qui en sût le style et les manières.

"Que voulez-vous dire par cet homme de confiance?" répondit l'Empereur; nous ne parlons pas ainsi en Chine.

Tout sujet est pour moi un homme de confiance, et je compte sur la fidélité d'eux tous.

J'ai à ma Cour et à mon service des mandarins de trois ordres différents; je dis indifféremment à quelqu'un d'eux d'exécuter mes volontés; et qui d'entre eux oserait y manquer? Supposé que je vous accordasse un agent tel que vous souhaitez, ce nouveau venu pourrait-il m'entendre et se faire entendre? Il faudrait un interprète, et de là des soupçons et des défiances comme on en a aujourd'hui."

Le patriarche témoigna qu'il avait en vue un homme appliqué, qui nuit et jour allait apprendre le chinois.

L'Empereur refusa de l'accepter, et cette affaire fut terminée.

* * *

La troisième négociation de M. le patriarche ne fut pas plus heureuse. M. de Tournon, fondant de grandes espérances sur les marques de distinction qu'il avait reçues de la Cour, oublia le double refus qu'il venait de recevoir.

Il écrivit donc au mandarin Kan-Kama, qu'il avait des affaires secrètes à lui communiquer pour l'Empereur.

Kan-Kama se rend chez M. le patriarche.

Il apprend de lui qu'il avait envie d'acheter à ses frais une maison à Pékin; qu'il ne s'agissait plus que d'en obtenir la permission de la Cour.

Kan-Kama avait souvent entendu dire à l'Empereur que le patriarche paraissait avoir du chagrin contre les anciens Européens de son palais.

Ainsi, pour le sonder, cet adroit mandarin lui représenta l'affaire comme aisée à obtenir. Seulement il lui demanda pourquoi il ne se servait pas du canal des Pères pour demander la grâce qu'il souhaitait. Il s'informa ensuite du patriarche s'il avait des sujets de se défier d'eux, et sur qui en particulier tombaient ses défiances.

L'habile Tartare trompa le Romain.

Il tira de lui les sujets vrais ou faux de la défiance qu'il avait conçue, le nom de ceux dont il se défiait.

Celui-ci rapporta le tout à l'Empereur.

Cependant Kan-Kama entretenait M. le patriarche dans l'espérance qu'il serait son affaire auprès de l'Empereur, quand il aurait trouvé le moment favorable.

Enfin, le 4 février (1766), il lui parla de la sorte : “Vous souhaitez une maison dans Pékin, il est également facile à l’Empereur et de vous permettre d’en acheter une, et de vous la donner (Kan-Kama parlait ainsi de concert avec l’Empereur) vous voyez ce qu’il a fait pour les Pères, il est prêt d’en faire autant pour vous, si vous vous servez de leur organe pour demander ce que vous désirez.

Faites donc paraître un esprit de paix et d’union; joignez-vous à ces anciens Européens; agissez d’accord avec eux; i’s sont les seuls qui disent du bien de vous à l’Empereur. Qui vous reconnaîtrait ici pour un homme considérable en Europe, s’ils n’avaient rendu bon témoignage de vous? Sachez qu’ils ont ici du crédit, et que vous ne réussirez que par leur moyen.”

M. le patriarche sut gré au mandarin de son avis.

Le lendemain il fit venir les P. P. Grimaldi, Gerbillon, Thomas (1) et Péregra.

L’Empereur sut que le patriarche avait vu ces Pères, et il leur ordonna de venir lui rendre compte de leur conversation avec Son Excellence,

Les Pères comptaient déjà qu’on leur accorderait ce qu’ils allaient demander pour M. le patriarche.

Cependant l’Empereur, qui était informé de tout par Kan-Kama, fit entendre à ces Pères que son intention n’avait pas été d’accorder par leur moyen la demande du patriarche.

Le patriarche, ajouta-t-il, prétend que je ferais grand plaisir au Pape, et que par là, je rendrais mon nom illustre dans toute l’Europe; mais que sais-je, continua Sa Majesté, de quelles gens on remplira cette maison? On ne me dit ni de quelle nation, ni de quel ordre seront ceux qui l’habiteront. Le patriarche dit que la vie de ceux qu’il a destinés à habiter la nouvelle maison, est différente de celle des anciens Européens; mais sa conséquence va trop loin.

Il faudra donc que j’en accorde à tous ceux qui ne seront pas de même institut que celui des Pères de mon palais; ce qui serait incommode, et pourrait être un sujet de désordre, ou du moins de discorde; car enfin j’aime l’uniformité.”

Kan-Kama osa dire qu’on pourrait accorder la nouvelle maison, à condition qu’elle serait commune à tous. “C’est un projet impraticable,” répondit l’Empereur, et alors il renvoya les Pères.

Après notre départ, Sa Majesté dit à ses courtisans : “Ne voyez-vous pas par quels degrés le patriarche est venu à me demander une maison à Pékin? Il voulait d’abord un supérieur général de toutes les Missions; il se réduisit ensuite à demander un agent entre la Cour de Rome et moi;

(1) L’auteur même de ce mémorial.

enfin il est venu à demander une maison dans Pékin, et cela pour remonter, par degrés, à demander un agent après avoir obtenu une maison, et un supérieur général après avoir obtenu un agent.'"

Enfin, il déclara aux Jésuites qu'il leur défendait d'insister désormais sur cette demande.

Les Pères en parurent affligés.

L'Empereur eut la bonté de leur faire dire qu'ils pouvaient solliciter encore pour cette maison; mais qu'il ne la leur accorderait pas.

Le patriarche apprit, par d'autres gens que par eux, que la négociation n'avait pas réussi; il en eut du chagrin, et conçut de violents soupçons contre les Jésuites.

La quatrième entreprise du patriarche fut au sujet des présents que l'Empereur envoyait au Pape.

Le succès n'en fut pas heureux pour lui.

Sa Majesté lui avait permis de choisir quelqu'un pour les conduire, et pour les présenter à Sa Sainteté.

M. de Tournon jeta les yeux sur M. Sabini, son auditeur.

Le mandarin qui devait conduire M. Sabini jusqu'au port de Canton, représenta à Sa Majesté qu'il n'entendait point M. Sabini, et qu'il n'en était point entendu; qu'ainsi il était à propos de leur donner quelqu'un des Pères qui leur servît d'interprète.

L'Empereur fit quelque chose de plus; il considéra qu'il était plus décent de joindre à ses présents un envoyé de sa part, que de les laisser conduire, et de les faire présenter par un domestique de M. de Tournon: il jeta donc les yeux sur les Pères de son palais, et nomma le P. Bouvet pour aller à Rome en son nom.

Les présents ayant donc été apportés à M. le patriarche, on en recommanda le soin au P. Bouvet et à M. Sabini.

Le mandarin qui portait la parole pour l'Empereur, ne s'adressa qu'au P. Bouvet.

Ainsi personne ne doutait à la Cour que le P. Bouvet ne fût le seul député de la part de l'Empereur, et que M. Sabini ne devait être que comme le député de M. le patriarche; car enfin, personne ne peut avoir le titre d'envoyé que par la députation du prince.

Dans l'audience qu'eurent le P. Bouvet et M. Sabini, l'Empereur n'adressa la parole qu'au Père et ne recommanda qu'à lui seul de saluer le Pape de sa part.

Il y eut plus: M. Sabini ayant demandé des lettres de créance, on les lui refusa, et l'on donna au seul P. Bouvet des lettres de députation.

Les Jésuites le dirent à M. de Tournon qui ne fit pas semblant de les entendre.

Ainsi nous ne savons pas ce qu'il pensait de la députation du P. Bouvet ; on sait seulement qu'il écrivit dans les provinces que le P. Bouvet avait été donné pour adjoint à M. Sabini par l'inspiration de quelqu'un.

On peut croire que de bonne foi il était persuadé que le P. Bouvet n'allait point à Rome en qualité de député ; il le manda même au Pape.

Peut-être croyait-il que l'acte de députation du Père était informe, puisqu'il l'avait accepté à son insu, et qu'étant le supérieur des missionnaires, ils ne pouvaient recevoir de commission de l'Empereur qu'avec sa permission.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'ait pas voulu se faire instruire de la députation de ce Père, quoiqu'elle fût publique, et que tout le monde en parlât.

Il songeait à procéder sur cela, par la voie de fait et de sa propre autorité, dans un pays éloigné et dans une Cour jalouse de ses droits.

Le tribunal Pimpin ayant fait emballer les présents, n'en donna les clefs qu'au seul P. Bouvet. Le patriarche les lui demanda ; celui-ci obéit, et les remit entre les mains de Son Excellence.

Il les lui redemanda ensuite jusqu'à six fois, en présence de témoins, et le patriarche ne lui fit pas de réponse.

Enfin, il fallut partir.

M. de Tournon donna les clefs à M. Sabini, avec défense de les remettre aux mains du Père qu'au cas où il vint à mourir dans le voyage.

Quand on fut arrivé à Canton, et que le mandarin, leur conducteur, fût déjà prêt à repartir pour la Cour, M. Sabini lui demanda la lettre de députation qui avait été expédiée pour le P. Bouvet ; on la lui montra.

Le Père déclara alors à M. Sabini que, puisqu'il ne pouvoit ignorer sa qualité, eu ayant reçu le témoignage de la main du mandarin, il devait lui donner les clefs des présents, de peur que le mandarin ne rendît à la Cour des témoignages désavantageux de M. Sabini.

M. le patriarche fut bienôt instruit des prétentions du P. Bouvet. Il en fut très mécontent, et écrivit à M. Sabini de jeter plutôt les présents à la mer que d'en donner la clef au P. Bouvet, et qu'il allait enjoindre au P. Gerbillon, supérieur du P. Bouvet, d'ordonner à ce dernier de se démettre de sa commission.

En effet, le P. Gerbillon, quoiqu'il n'ignorât pas en quel danger il alloit se jeter, avant même qu'il eût reçu l'ordre du patriarche, écrivit au P. Bouvet de remettre les présents à M. Sabini, et lui promit que lui et les Pères du palais allaient s'efforcer d'apaiser l'Empereur.

Le P. Gerbillon fit savoir au patriarche les ordres qu'il venait d'envoyer au P. Bouvet.

La cinquième affaire qu'eut M. le patriarche en cette Cour, se passa de la sorte.

Il déclara au mandarin Kan-Kama qu'il était dans l'impatience d'avoir une audience particulière de l'Empereur, et de lui ouvrir son cœur sans réserve.

C'était ce que Sa Majesté souhaitait depuis longtemps.

Le jour de l'audience fut fixé au premier juin; mais de grandes incommodités empêchèrent le patriarche d'y aller.

L'Empereur fit donc dire à M. de Tournon qu'il pouvait confier à un mandarin ce qu'il avait à dire.

Le patriarche le refusa jusqu'à deux fois, et protesta que les affaires qu'il avait à traiter avec Sa Majesté, étaient des plus importantes; qu'il ne s'agissait ni des intérêts du Pape, ni de ceux de sa mission, mais de l'intérêt de l'Empereur même et de la famille impériale; qu'ainsi il ne s'expliquerait sur cela qu'à une personne commise expressément par Sa Majesté.

Ces refus réitérés du patriarche choquèrent l'Empereur. Il fut étonné qu'un homme vint de si loin lui communiquer des affaires qui le regardaient personnellement lui et sa famille. Un peu ému, il prit le pinceau, marqua au patriarche dans un billet, les sujets de plaintes qu'il avait à faire de ses procédés, et sur la fin il lui ordonna de s'expliquer sans détours.

M. de Tournon se trouvant pressé par l'ordre de l'Empereur, en notre présence et en présence des mandarins, déclara que les affaires qui touchaient personnellement l'Empereur étaient: 1^o que le P. Bouvet se donnait pour son député à Rome; 2^o que les Portugais empêchaient les autres nations de venir en Chine.

Nous conçûmes tous quelle tempête le légat allait exciter, et personne de nous ne voulut, sur le dernier article surtout, servir d'interprète à Son Excellence.

M. Appiani fit donc entendre aux mandarins ce que M. le patriarche voulait faire savoir à l'Empereur. Ceux-ci refusèrent de rapporter de bouche à Sa Majesté des affaires si importantes. On les leur donna par écrit.

Cependant on amusa ces mandarins chez nous, et on ne les fit partir que fort tard pour retourner au palais.

Dans l'intervalle, on engagea M. l'évêque de Pékin à représenter au légat les dangers de la déclaration qu'il allait faire porter à l'Empereur. Les ecclésiastiques même de sa suite firent des instances pour l'en détourner. M. de Tournon ne fit d'autre réponse, sinon qu'il fallait obéir au Saint-Siège.

Le mémoire de M. le patriarche fut donc écrit en italien, cacheté et mis entre les mains des mandarins.

M. Appiani leur dit, en leur délivrant le papier, qu'il y avait là deux articles bien fâcheux; que le premier était une plainte de ce que le P. Bouvet, qui n'avait été donné que pour adjoint, et en qualité d'interprète à M. Sabini, prétendait prendre la qualité de député de l'Empereur; que le second était une autre plainte contre les Portugais, qui ne voulaient laisser entrer personne à la Chine qui n'eût passé par leur pays, et qui ne se fût soumis aux lois de leur nation.

On attendait, à la Cour, la déclaration du patriarche avec une impatience incroyable.

On l'envoya à l'Empereur en sa maison de campagne. Dès que le fils aîné de l'Empereur l'eut lue, il s'écria: "De quoi se mêle cet étranger? Le P. Bouvet est véritablement notre envoyé; le domestique du légat peut-il lui en disputer la qualité? L'aurions-nous choisi pour en faire notre ambassadeur?"

Le prince porta ensuite la déclaration du patriarche à l'Empereur son père.

Sa Majesté, après avoir lu l'écrit, en parut extraordinairement choqué, et demanda aux anciens missionnaires si, en Europe, M. le patriarche et M. Sabini surtout ne seraient pas jugés dignes de la plus grande punition, pour une pareille conduite.

L'Empereur reprit de sa main à M. de Tournon.

- 1° Il justifia le P. Bouvet.
- 2° Il avertit le légat qu'en sa qualité de représentant du Saint-Siège, il ne devait se mêler que des affaires de la religion.
- 3° Qu'il ne parlait que de couper la racine des discordes, quoiqu'il en semât en tous lieux.
- 4° Que les Européens s'étaient jusque-là bien conduits dans ses Etats, et qu'ils n'étaient bruyés que depuis son arrivée.
- 5° Il le menaça de ne recevoir plus de missionnaires dans l'étendue de son empire, sans les avoir fait examiner dans ses ports.

Les Pères prièrent M. Appiani de prévenir M. le patriarche sur la dureté de la réponse qu'il allait recevoir de l'Empereur, afin qu'il se modérât quand il la recevrait, et qu'il édifiât par sa douceur les mandarins qui l'apporteraient.

M. de Tournon profita du Conseil de M. Appiani.

Il fit remercier l'Empereur des bons avis que Sa Majesté lui donnait.

L'Empereur demanda aux mandarins, à leur retour, si le patriarche commençait à reconnaître que son auditeur Sabini n'était pas l'envoyé impérial.

Il écrivit un second ordre plein de menaces; mais il défendit qu'on le donnât au patriarche, s'il ne montrait de l'obstination ou de l'empressement à le voir.

Les Pères, qui eurent le vent de ce nouvel écrit de l'Empereur, en firent avertir son Excellence par M. Appiani.

Ainsi, quand les mandarins revinrent, le patriarche témoigna qu'il acquiesçait aux ordres de l'Empereur, et ne montra point d'empressement pour recevoir le nouvel écrit dont les mandarins étaient porteur.

M. de Tournon, interrogé s'il jugeait à propos qu'on rappeldt le P. Bouvet, comprit le danger qu'il y aurait à le faire révoquer; car enfin, dans le système, M. Sabini ne serait pas parti seul avec commission de porter les présents, ce qui aurait encore retardé leur départ.

A la proposition des mandarins, M. le patriarche ne put retenir ses larmes.

Jamais il n'en versa de plus à propos.

Les mandarins lui en demandèrent le sujet : "C'est, dit-il, que le Souverain Pontife m'imputera la faute du retardement des présents qu'il doit recevoir de Sa Majesté impériale, et que si le Père tarde à partir, les présents arriveront trop tard."

Ce qui l'engageait à parler ainsi, c'est qu'il avait fait savoir des nouvelles de ces présents au Pape, par la voie de Manille.

Il supplia donc Sa Majesté qu'on laissât partir les présents et le P. Bouvet.

La sixième affaire que M. le Patriarche s'attira fut à l'occasion d'un mécontentement qu'il avait donné à l'Empereur, et pour lequel on exigea qu'il fît quelques excuses.

La moindre satisfaction en termes vagues et généraux lui aurait suffi. M. le patriarche s'obstina à n'en point faire.

Par là, M. de Tournon s'attira toute la colère du prince. Il reçut coup sur coup des ordres de la Cour très durs et bien peu convenables à sa dignité.

Enfin, il fut obligé de se plaindre qu'on violait son caractère de légat apostolique.

Dans une Cour profane, on n'a guère d'égards pour un titre si respectable.

Quoiqu'il en soit on lui déclara qu'on aurait égard à son caractère de légat; mais on lui demanda sa lettre de créance et le monument de sa légation.

On le pressa de les montrer, s'il en avait.

M. le patriarche produisit seulement deux lettres écrites de Rome, l'une à M. l'évêque de Pékin, l'autre à M. l'évêque de Conon, qui rendaient témoignage à sa légation.

Cependant, ces prélats eux-mêmes ne les jugeait pas suffisantes, dans un pays surtout qui n'était point fait au style de la Cour de Rome.

M. le patriarche ayant sans doute de fortes raisons de ne point montrer ses pouvoirs, s'en abstint; et l'Empereur songea à le faire partir de Pékin, non pas en lui en donnant un ordre positif, mais en lui faisant défense de prolonger le temps marqué pour son départ.

On manda aussi de faire revenir à la Cour le P. Bouvet et M. Sabini, avec les présents. On se réserva de les envoyer par quelque autre légat qui montrerait des pouvoirs en forme.

D'abord ce projet ne fut annoncé à M. de Tournon que comme une menace, afin de le ramener à ce que désirait l'Empereur.

M. le patriarche ne prit aucune mesure pour apaiser la Cour.

Ainsi, on exécuta le projet de renvoyer M. de Tournon en Europe. Un mandarin eut ordre d'aller en poste à Canton déclarer au P. Bouvet et à M. Sabini qu'ils eussent à revenir à Pékin, et qu'on rapportât les présents.

Le décret impérial qui leur était adressé portait que Tolo, (c'était le nom chinois de M. de Tournon) n'était pas muni de pouvoirs suffisants pour être reconnu comme légat du Saint-siège; qu'à la vérité, les anciens Européens rendoient témoignage à sa députation, mais qu'on n'était pas obligé de les croire.

Il est vrai que nous n'avons rien omis pour remettre M. de Tournon dans les bonnes grâces de l'Empereur, et pour sauver ici l'honneur du Saint-Siège.

Nous avons représenté que la punition de M. le patriarche ne devait pas retomber sur le Saint-Père, à qui l'on avait mandé par la voie de Tartarie et de Manille qu'on faisait partir de la Chine des présents pour Sa Sainteté.

Nous n'avons rien obtenu.

Nous envoyons en Europe l'original de nos requêtes présentées à l'Empereur, pour y prouver que nous n'avons cessé d'intercéder à la Cour en faveur du légat, que lorsque nous en avons reçu la défense la plus expresse.

Ce qui nous touche le plus, c'est de voir nos grandes espérances renversées.

L'Empereur lui-même avait témoigné à M. de Tournon qu'il n'avait rien de plus à cœur que de voir tous ses Etats convertis au christianisme.

Il lui reprocha ensuite que, par son entêtement, il allait tout renverser.

Enfin Sa Majesté ordonna à M. le patriarche d'écrire au Saint-Père qu'il n'avait pas tenu à Elle que le christianisme n'eût fait de grands progrès dans ses Etats.

Ce qui nous console un peu dans ce désastre, c'est que l'Empereur a fait reconduire le légat avec les mêmes honneurs qu'il l'avait fait venir, et que par là les insultes ont été arrêtées.

On peut dire encore qu'au milieu des mécontentements qu'on a eus de M. de Tournon, on a toujours respecté le souverain Pontife.

Des courtisans s'étant émancipés à dire qu'il fallait juger du Pape par son légat, l'Empereur leur imposa silence, et leur dit: "C'est un défaut assez commun aux députés de traiter les affaires de leurs maîtres à leur fantaisie: on fait le petit souverain lorsqu'on est revêtu de l'autorité d'un puissant prince."

Ainsi, à juger sainement des choses, la Cour de Rome n'a point ici perdu beaucoup de son crédit.

Ce qui augmente encore notre douleur, c'est la détention de M. l'évêque de Conon, de M. Guatti et du catéchiste de M. de Conon.

L'Empereur se plaignait que M. de Conon lui avait parlé peu respectueusement; ce qui n'était sûrement pas l'idée de ce prélat.

Pour M. Guetti, d'horloger, il avoit été fait prêtre en Chine, et conduit ensuite à Pékin, pour y exercer son talent. Il fut appelé en Tartarie lorsque M. de Conon y parut devant l'Empereur, et il fut retenu pour travailler à des montres pour l'Empereur.

Tandis qu'il étoit occupé de la sorte, M. le patriarche envoya à l'Empereur son médecin italien, nommé Borghesio, pour tenter de l'établir à la Cour.

Le médecin se chargea de quelques lettres pour M. Guetti. Jusqu'à là, M. Guetti n'étoit point en faute; mais ces lettres lui causèrent une affaire.

L'Empereur, attentif à tout, lui demanda s'il avoit reçu des lettres. M. Guetti avoua franchement que le médecin Borghesio lui en avoit apporté deux.

L'Empereur lui ordonna de les lui montrer.

M. Guetti dit qu'il les avoit laissées dans sa cassette.

On apporte la cassette; M. Guetti déchire une lettre et cache l'autre dans un endroit où il ne crut pas que personne s'avisât de les chercher.

Le mandarin qui vit le manège de M. Guetti, porta les fragments de la lettre au prince héritier, et celui-ci à l'Empereur.

On se récria contre la tromperie de l'Européen; on l'obligea de rassembler les morceaux de la lettre déchirée, et de produire celle qu'il avoit cachée.

M. Guetti obtint: ni l'une ni l'autre ne contenaient des choses fort importantes.

Dans la première on lisait ces paroles:

"Ces gens (c'étoit des Jésuites dont on parlait) feront tout l'imaginable pour vous faire sortir de la Cour."

Et ces autres mots: "M. le patriarche souhaiteroit fort que vous pussiez vous établir auprès de l'Empereur; mais il faut prendre garde d'en parler."

Dans la seconde, on ne trouva que des nouvelles domestiques; tout cela étoit léger.

L'imprudence de M. Guetti fut d'avoir voulu le dérober à la connaissance de l'Empereur, par un mauvais artifice.

Il s'attira par là bien de la confusion. Pour réparer sa faute, il promit de mourir plutôt que de mentir.

IV

L'état de la religion en Chine, depuis le départ de M. de Tournon

1° L'Empereur regrette d'avoir prodigué ses faveurs à M. le patriarche, et reproche tous les jours aux missionnaires de son palais les instances qu'ils ont faites à Sa Majesté pour obtenir l'entrée de ce prélat en Chine et jusqu'à sa Cour.

2° Le même prince prétend qu'on lui a manqué de respect; il menace de s'en venger, et il a donné des marques de son indignation, en révoquant ses ordres, et en renvoyant le légal.

3° On s'est imaginé à la Cour que les dissensions des missionnaires ne pourraient naître que de quelques grands desseins d'ambition. Dans cette vue, le prince héritier a fait faire des informations secrètes dans les provinces.

Il a même engagé un de ses domestiques à prendre le baptême, afin d'être informé par son moyen, du mystère de nos assemblées. C'est à ce dessein encore qu'on a intimidé M. Guetti; qu'on lui a fait dire tout ce qu'il savoit des Jésuites.

4° On commence à invectiver contre le christianisme en présence de l'Empereur, ce que personne n'avoit osé faire jusqu'ici. Le prince héritier est un des plus animés. Bien des mandarins veulent obliger leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves à renoncer au christianisme, par la seule raison que le chef de cette religion, ou du moins son représentant, a irrité l'Empereur.

5° Les bonzes triomphent et annoncent certaines réponses de leurs dieux qui pronostiquent notre ruine.

6° Notre religion commence à devenir suspecte: elle s'était beaucoup accrue par le témoignage que l'Empereur rendoit à sa sainteté et à la probité des missionnaires. Maintenant qu'ils se voient accusés sur des articles essentiels, ils ne savent qu'en penser.

7° L'autorité du Pape que nous avons si fort exaltée, commence à diminuer dans les Eglises de Chine. On est étonné de voir que ceux qui doivent le plus à ses bienfaits, ne songent qu'à rabaisser les autres. On est étonné qu'on commence par prêcher son autorité et ses pouvoirs, avant que de prêcher Jésus-Christ, et qu'on veuille s'attirer du respect par des rangs dans la religion, de ceux mêmes qui ne l'ont pas encore embrassée.

8° La réputation des missionnaires a souffert une furieuse atteinte.

9° Il n'en est pas ici comme dans les Cours d'Europe, où l'on rit impunément aux dépens des Jésuites: on y sait à quoi s'en tenir; mais ici c'est aux dépens du salut des âmes qu'on les discrédite. Cependant nous croyons pouvoir l'assurer, personne ne travaille ici plus qu'eux, et personne ne souffre plus qu'eux.

V.

Réponse aux plaintes que M. de Tournon prétend avoir à faire des Jésuites

1° Il dit que nous n'avons pas envoyé nos pères à son arrivée, pour le recevoir et pour l'aider.

Réponse. Il n'y a ici que deux ports: celui de Canton et celui du Fo-Kien.

Fallait-il envoyer un Jésuite de Pékin dans l'un et dans l'autre, à plus de 400 lieues de la capitale, pour attendre M. le patriarche une ou deux années entières? L'Empereur qui ne leur permet pas de s'éloigner de Pékin plus de deux jours, leur aurait-il permis de faire le voyage de Canton ou du Fu-Kien?

S'ils étaient allés au-devant de M. le patriarche, auraient-ils fait cesser les murmures? N'aurait-on pas dit qu'ils allaient le prévenir, l'obséder et lui ôter la liberté de faire les informations nécessaires?

2. Les Jésuites n'ont pas procuré que les ballots de M. de Tournon et des personnes de sa suite fussent exempts des tributs et des douanes

Réponse. M. le légat convient lui-même, dans une lettre au P. Grimaldi, que nous nous y sommes employés avec zèle: elle est datée du 8 mai 1705. Si nous n'avons pas réussi, en sommes-nous responsables?

Que pourraient les lettres de recommandation du recteur des Jésuites de Rome, ou du prieur de la Minerve, auprès d'un avide douanier, pour faire exempter un mandarin du premier ordre, des tributs qu'on paye à la douane de Rome, surtout si le mandarin et ses gens venaient chargés des plus riches marchandises de l'Asie?

3° Les Jésuites n'ont point écrit à M. le patriarche pendant l'espace de cinq mois qu'il a demeuré à Canton.

Réponse. M. le patriarche ne les avait-il pas fait avertir par le P. Beauvillier leur procureur à Canton, qu'il allait en partir pour Nankin, et qu'on lui écrirait là?

Il est vrai qu'il révoqua cet ordre le 8 mai; mais ces Pères ne purent en être instruits que sur la fin de juin; et alors il aurait été inutile de lui envoyer à Canton des lettres qu'il n'y aurait pas reçues.

Depuis ce temps-là, les Jésuites ont-ils manqué à leur devoir?

4° Les Jésuites n'ont pas procuré qu'on envoyât de la Cour un député pour conduire M. le légat, de Canton à Pékin.

Réponse. On nous soupçonnait d'abord de vouloir empêcher que le légat ne fût reçu à la Cour. On vit que nous avions obtenu sa réception non sans peine. On nous fit aussitôt un crime de ne lui avoir pas fait députer un mandarin pour le conduire.

Les désirs des hommes sont sans bornes.

Au reste, la plainte est si frivole, que M. le patriarche lui-même, par une lettre au P. Grimaldi, du 4 septembre, lui mande "qu'il a de la joie de n'avoir point de mandarin pour conducteur ; qu'il en serait gêné."

5° Le P. Grimaldi n'a rien répondu à M. le légat qui lui demandait un Jésuite pour être vicaire apostolique à Nankin.

Réponse. 1° Nos constitutions défendent à nos supérieurs de proposer aucun Jésuite pour des dignités ecclésiastiques. 2° Le primat des Indes avait déjà nommé à ce poste. 3° Il ne nous convenait point de prendre parti dans un procès encore pendant en Cour de Rome, sur les droits de l'archevêché de Goa.

6° Le P. Grimaldi n'a rien répondu sur la commission qu'il fallait rendre aux vicaires apostoliques.

Réponse. M. le légat écrit au P. Grimaldi en ces termes: J'espère que Votre Révérence avertira les Pères de Pékin de recevoir M. M. les vicaires avec toute l'attention que mérite le décret du Saint-siège."

1° Son Excellence ne demandait point de réponse, mais l'exécution du décret.

2° M. le légat n'ordonnait pas, mais il avertissait, et le P. Grimaldi manqua-t-il en conséquence d'avertir ses confrères ?

3° Le P. Grimaldi répondit en quelque sorte au patriarche sur la réception des vicaires apostoliques. Il lui montra que, quand Son Excellence serait arrivée, ils conféreraient sur cela en particulier.

7° Les Pères n'ont pas engagé le vice-roi de Canton à venir en personne visiter M. le patriarche ; il s'est contenté d'y envoyer son fils.

Réponse. Aucun des Pères de la Cour ne connaît ce mandarin ; c'est un homme qui a toujours été élevé à Canton, et employé dans les provinces. Il ne faisait que d'être nommé à la vice-royauté de Canton.

8° Les présents que les mandarins ont fait aux gens de la suite de M. le légat ont été de peu de valeur.

Réponse. En sommes-nous la cause ? L'objection ne vaut pas la peine d'y répondre. Ces plaintes de M. le légat se sont trouvées dans les lettres qu'il a écrites ou qu'il a fait écrire en Europe. Il a fait les suivantes plaintes, de bouche.

9° Les Pères de Pékin n'ont pas reçu M. de Tournon à genoux.

Réponse. Voici ce qui nous en a empêchés: l'Empereur avait ordonné que M. le patriarche prît un habit tartare, et qu'on ne lui rendît d'honneurs que selon le cérémonial de la Chine.

Cependant certaines gens, qui ne trouvent aucun genre d'honneurs civils tolérables que ceux qui viennent d'Europe, usaient du cérémonial de l'Italie à l'égard de M. le légat déjà vêtu à la tartare.

Ils se prosternaient à ses pieds, lui embrassaient les genoux, et le légat imposait sa main sur leur tête, tandis qu'il leur parlait. Ils contraignaient les chrétiens chinois de les imiter.

Nous ne savions rien de tout cela à Pékin: l'Empereur en était parfaitement informé, et l'avait appris des espions qu'il avait auprès de M. le patriarche.

Il s'en plaignit à nous: "Est-ce ainsi, disait-il, qu'on oblige mes sujets de rendre à un étranger des honneurs qui ne sont dus qu'à moi?"

On soit la délicatesse des Chinois sur le cérémonial.

Enfin, il nous défendit absolument de fléchir le genou devant M. le légat. Nous fîmes savoir à M. de Tournon les ordres que nous avions reçus de la Cour; mais nous ne fîmes pas exempts de ses soupçons. Il ne put se persuader que l'Empereur regardât ces sortes d'honneurs comme des actes de juridiction temporelle dans celui qui les reçoit.

Nous eûmes beau représenter à ce prince que cet honneur ne se rendait au légat que comme au Ministre de Jésus-Christ: le caractère spirituel ne fait point d'idée sensible dans l'esprit des gentils, avec quelque vivacité qu'on le leur présente.

Du reste, lorsque nous avons pu sans crainte parler à Son Excellence à genoux, nous l'avons fait sans répugnance.

10° Les Pères de Pékin n'ont pas fait assez exactement leur cour au légat apostolique.

Réponse. Tandis que M. le légat a demeuré chez nous, nous lui avons tenu compagnie autant que nous l'avons pu. Lorsqu'il eut pris une maison éloignée de la nôtre, nous lui avons rendu de moins fréquentes visites. Nous n'étions alors que six Jésuites à Pékin. Le P. Grimaldi gardait la chambre à cause d'une infirmité habituelle. Un autre vieillard ne sortait plus depuis trois ans. Le P. Pérégra fut deux mois en Tartarie avec l'Empereur.

Les autres étaient souvent appelés auprès du prince, sans compter les occupations de notre Ministère. M. le légat en a été convaincu de ses yeux, et l'on ne peut croire qu'il ait conservé sur cela aucun ressentiment contre nous.

11° Les Pères n'ont pas aidé le légat de leurs conseils.

Réponse. Nous prenons Dieu à témoin que nous lui en avons donné de salutaires, et qui n'ont point été écoutés.

Nos avis lui étaient suspects ; il n'en demandait à personne de nous ; il s'en moquait. Nous en prenons encore à témoin les personnes de la suite du légat et M. l'évêque de Pékin.

C'est sans nous consulter qu'il a demandé à la Cour un supérieur général, un agent, une maison à acheter dans Pékin.

Ce n'est pas de notre avis qu'il nous contraignit de demander sans réplique sa prompte réception à la Cour ; qu'il nous fit aller à l'enterrement de son domestique, revêtu de surplis dans les rues de Pékin ; qu'il méprisa le conseil du P. Grimaldi sur la demande d'un nouveau cimetière pour la sépulture du mort ; qu'il traita mal le P. Kiliani qui le suppliait de ne faire paraître aucun emportement en présence des mandarins ; qu'il prit des airs d'une extrême hauteur à l'égard du P. Péreyra ; qu'il méprisa le rapport de M. l'évêque de Pékin et du P. Gerbillon, au sujet de l'indignation que l'Empereur commençait à montrer contre lui ; enfin, c'est M. le patriarche lui-même que nous prenons à témoin.

Combien de fois a-t-il dit qu'il suffisait aux Jésuites d'exécuter ses ordres, sans vouloir entrer dans ses affaires ; qu'il n'en devait rendre compte qu'à Dieu et au Pape ?

12° Les Jésuites ont détourné l'Empereur d'accepter le médecin que M. le légat voulait introduire à la Cour.

Réponse. Il s'en faut bien que cela soit vrai : ces Pères présentèrent à Sa Majesté un écrit de conjouissance sur l'arrivée d'un médecin européen en Chine.

Il était même difficile que les Jésuites pussent lui préjudicier.

Pour peu qu'il eût fait voir d'habileté, dans la disette où l'on est ici de bons médecins, on n'eût écouté personne à son désavantage ; c'est donc par un malheur qu'il est arrivé qu'on n'ait pas assez connu son mérite.

Voici les raisons qui lui ont fait tort :

1° il paraissait trop jeune.

2° il n'avait pas apporté assez de livres de médecine : l'Empereur jugea par là qu'il était peu appliqué à étudier son art.

3° l'Empereur l'ayant invité à lui tâter le pouls, il ne toucha l'artère qu'un moment, et monna sur l'état de ce prince. Cet air de précipitation fut un mauvais augure de son attention sur ses malades.

4° ayant une ordonnance à faire, on s'aperçut qu'il la transcrivait dans un livre.

5° il avait laissé mourir un domestique de M. le légat, sans connaître son mal, et assurant que la maladie n'était pas dangereuse.

6° il avait fait dans le voyage l'office de pourvoyeur dans la maison du patriarche; il était entré à la Chine, mal vêtu, rendant à M. de Tournon les services des plus vils domestiques.

L'Empereur, qui se faisait informer de tout, jugea qu'un homme de la sorte ne pouvait pas être un médecin de considération en Europe.

Quelle part les Jésuites ont-ils à tout cela ?

13° Les Jésuites ont empêché que M. le légat ne réussît dans ses négociations.

Réponse. Plus l'accusation est sérieuse, plus elle demande de preuves. Peut-on aisément le penser de prêtres, de religieux attachés au Saint-Siège; et les soupçons de leurs adversaires suffisent-ils pour les rendre coupables ? Où sont les témoins qui le déposent, et sur quel fondement le déposent-ils ?

14° Ce sont les Jésuites qui ont empêché que M. le légat ne fût dans les formes la visite de leur maison à Pékin.

Réponse. M. le légat n'ignore pas que les Jésuites, en demandant à l'Empereur son entrée à la Cour, déclarèrent qu'il venait pour être le visiteur général de toutes les Missions et de tous les missionnaires; était-ce pour l'empêcher de les visiter ?

Si les Jésuites avaient appréhendé la visite, ils n'avaient qu'à s'en tenir au refus que l'Empereur avait d'abord fait de laisser venir M. le légat à Pékin.

Cependant ils réitérèrent leur demande jusqu'à quatre fois, et elle fut enfin écoutée.

Il est vrai que M. le légat ayant déclaré à quelques mandarins qu'il allait commencer d'informer sur la conduite des Pères, et que ces mandarins l'ayant redit à l'Empereur, celui-ci ne jugea pas à propos de permettre qu'on fût des perquisitions sur la conduite et les mœurs de gens qu'il vivait sous ses yeux, dans l'enceinte de son palais.

Il eut donc la bonté, sans que nous le sussions, de répondre de l'innocence de nos mœurs et de la régularité de notre conduite.

Cependant on verra assez à Rome par les dépositions de M. le légat contre nous, qu'il a fait quelque chose de plus que de nous visiter.

Il est constant ici, et M. de Pékin peut l'attester aussi bien que les personnes les moins passionnées de la suite de M. de Tournon, qu'on a tâché d'engager des chrétiens et des gentils à rendre témoignage contre nous.

On s'est efforcé même de les gagner par des présents. Nous le savions, et nous n'avons jamais fait le moindre mouvement pour l'empêcher.

15° Les Jésuites ont parlé peu respectueusement de M. le patriarche.

Réponse. Si quelqu'un d'eux peut être convaincu d'avoir parlé avec peu de considération de Son Excellence, nous consentons qu'il soit sévèrement puni.

Il est vrai qu'il ne fut pas possible de disconvenir de la vivacité que fit paraître M. le légat lorsqu'il foula aux pieds les requêtes des chrétiens.

Nous avons parlé encore des soupçons qu'il avait donnés à l'Empereur contre la nation portugaise. L'affaire était trop sérieuse pour s'en taire. Il s'agissait du mal commun, que nous eûmes en conscience devoir détourner, en détrompant l'Empereur.

16° Les Jésuites n'ont pas arrêté la révolte des chrétiens.

Réponse. Qu'entend-on par ces expressions: arrêter la révolte? Veut-on dire que les Jésuites n'ont pas exhorté les chrétiens à obéir aux ordres de M. le légat?

Ou a tort en ce sens de se plaindre de nous; nous n'avons cessé de leur prêcher la vénération et l'obéissance qu'ils lui devaient.

Si nous ne les avons pas empêchés de présenter des requêtes et d'exposer leurs raisons, peut-on dire que nous ne les ayons pas excités à le faire avec modération et avec respect?

Ou sait ici que nous avons empêché les suites fâcheuses qu'allaient avoir les vivacités de M. de Tournon, lorsqu'il foula ces requêtes à ses pieds; prouvera-t-on le contraire?

17° Les Pères n'ont pas fait rendre à la Cour plus d'honneur au caractère épiscopal qu'on n'a coutume d'en rendre au commun des missionnaires européens.

Réponse. Voici le fait: M. M. les évêques de Pékin et de Conon vinrent à la Capitale; on ordonna de leur faire rendre par les chrétiens et par les gentils les respects dus à leur caractère.

Ou sait avec quel zèle nous imprimâmes chez nos chrétiens des idées sublimes de la prééminence épiscopale.

A l'égard des gentils, nous ne fûmes pas assez heureux pour leur faire concevoir tout le respect que nous aurions voulu leur inspirer pour un caractère purement spirituel.

L'homme animal ne conçoit point ce qui ne s'aperçoit pas par les sens.

Ils étaient choqués d'entendre dire que les Jésuites n'étaient destinés, dans le vaisseau de l'Eglise, qu'à faire la manœuvre; que leurs fonctions se réduisaient à enseigner les ignorants et les petits enfants; qu'il fallait traiter les évêques avec une tout autre considération.

Ces discours ne persuadèrent point la Cour, parce que les grades ecclésiastiques ne parurent point respectables à un prince gentil.

La science et les talents extérieurs frappent plus les sens que des prérogatives d'un caractère invisible.

Si l'Empereur a bien voulu distinguer nos anciens services, et nous traiter en hommes plus considérables que nous ne le sommes, Dieu nous est témoin que nous avons fait tous nos efforts pour lui faire comprendre la prééminence de l'état épiscopal.

18° Les Jésuites n'ont pas fait leurs efforts pour obtenir de la Cour la délivrance et le départ de M. de Conon.

Réponse. *Nous nous y sommes employés si vivement, que l'Empereur en a marqué contre nous de l'indignation. Il nous a fait des reproches de réitérer si souvent des harangues capables de l'émouvoir à compassion en faveur d'un prélat qui nous paraissait si opposé.*

En vain nous avons tâché de lui faire entendre qu'on pouvait s'aimer et penser différemment; que d'ailleurs un des points de notre religion était de rendre le bien pour le mal, et que M. de Conon n'avait sûrement point prétendu nous faire du mal en soutenant un sentiment différent du nôtre.

L'Empereur ne goûta point nos raisons; et quand nous en vîmes à M. Guetti, il nous défendit de parler jamais en sa faveur.

Il a déjà coûté cher à cet ecclésiastique d'avoir parlé avec si peu de mesure contre nous. Le malheur est que l'Empereur fait faire des informations pour notre justification, et pour convaincre M. Guetti de calomnie.

Nous déclarons que nous ne sommes pas responsables de la nouvelle tempête qui va peut-être bientôt fondre sur sa tête, et nous désirons bien pouvoir la prévenir, et l'en garantir.

19° Les Jésuites de Pékin ont exercé des violences contre leurs créanciers, et ils ont fait des contrats usuraires.

Réponse. *Les procureurs que nous avons députés en Europe y portent sur ces deux points les actes les plus authentiques de notre justification. Ce mémoire abrégé ne souffre point une si longue discussion.*

20° Ce sont les Jésuites qui ont fait nommer le P. Bouvet à la députation de Rome.

Réponse. *C'est un fait que nos adversaires avancent sans preuve, et dont ils ne fourniraient jamais de témoins.*

Au reste, qu'y aurait-il d'étonnant qu'ils eussent autant d'empressement à faire députer un de leurs frères à Rome que M. le légat en a eu à y faire envoyer un de ses domestiques?

21° Les Jésuites n'ont pas empêché que la dignité de M. le légat ne tombât quelque-fois dans le mépris.

Réponse. *M. le légat ne l'a pas empêché lui-même. D'ailleurs les deux caractères différents de M. de Tournon et de l'Empereur Kang-hi ont été les seules causes des mortifications que M. le légat a essuyées à la Cour de Pékin.*

Les Jésuites n'y ont eu d'autre part que de travailler, tant qu'ils ont pu, à adoucir l'Empereur.

La vivacité de M. de Tournon et le flegme joint à la fermeté de l'Empereur, rendaient celui-là peu propre à négocier auprès de celui-ci.

Le mandarin Chao en avertit M. le légat, en lui faisant le portrait de l'Empereur: "Il épargne le satin, lui dit le mandarin, et il brise les diamants. Trop de résistance vous fera traher avec rigueur, et si vous savez plier, vous fléchirez le cœur du prince."

Le narré fidèle que nous venons de faire convaincre toutes les personnes équitables que M. de Tournon est la seule cause du mauvais succès de sa négociation.

Les journaux que les personnes de sa suite ont faits en particulier, prouveront les résistances brusques et répétées du légat aux volontés de l'Empereur.

Le moindre manque de respect pour le Souverain est un crime irrémissible en Chine; qu'auront donc dû produire une habitude continuelle d'opposition à ses désirs et un manque soutenu de complaisance?

Nous avons pu empêcher quelquefois les mécontentements du prince d'éclater; mais l'avons-nous pu toujours?

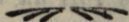
Ce que nous avons obtenu par un effort de crédit, c'est que la libéralité du prince ne manquât jamais à M. de Tournon, et qu'il fût reconduit de Pékin aux frais de la Cour, comme il avait été défrayé en venant ici de Canton.

ANTOINE THOMAS S. J.

(Tiré des Lettres Edifiantes)

pour copie conforme

CORIOLIS



Sous les saules de Chala

*Hier, j'ai visité le grand parc de Chala,
C'est à la fois un parc, un quartier latin, un vignoble et
un cimetière.*

*Cette vaste et jolie propriété, sise à 2 ou 3 lis de Pékin,
appartient à l'Eglise catholique, depuis trois siècles, de par la
volonté généreuse des princes fils du Ciel.*

*Et cet enclos élyséen qui ne semblait destiné jadis qu'à la
sépulture des vieux fossiles, étale aujourd'hui sa plantureuse
vitalité.*

*Rien n'y indique, au premier aspect, son caractère ori-
ginal de nécropole ; et pour l'y deviner, il faut, par maints
détours, franchir corridors, tortilles et ronds-points, avant de
fouler l'herbe des morts.*

*C'est un curieux amalgame d'éléments, conjugués par
l'art et la nature,*

Tout y est contraste, mélancolie et charme.

*On y voit des clochetons d'angélus se profilant dans les
cyprès, de coquettes vérandas qui donnent sur les tombes, et des
pampres qui ombragent des vératres.*

*Mais ce qui attire surtout la sympathie des visiteurs, c'est
bien la clarté des demeures, le sourire des résidents et le re-
cueillement de cet hypèthre du travail et de la contemplation.*

*J'y ai passé une heure d'oubli de la vie et j'en rêve en-
core maintenant....*

Terre sainte de Chala, je te salue....

Tu es le présent des Fils du Ciel et de la terre.

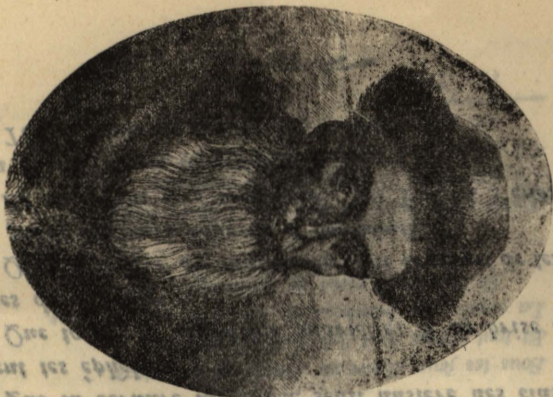
*Tu es le jardin sur l'Oronte, mais toujours clos, loin des
amours,*

Tu es le bois sacré des nouveaux druides,

Tu es l'héritage de Mnémosyne,

Tu es l'hypogée des prophètes et des martyrs.

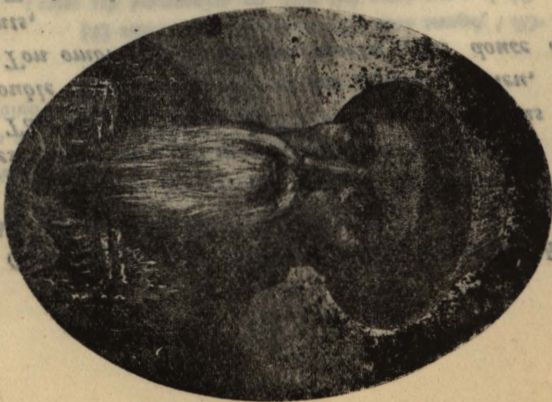
*C'est toi qui gardes les cendres de Ricci, d'Adam Schall
et de Verbiest, ces pionniers de l'idée,*



P. Verbiest (1623-1688)



P. Ricci (1552-1610)



P. Adam Schall (1591-1666)

C'est toi qui fais rougir d'œillets, en avril, l'herbe où sont tombés les derniers héros,

C'est toi qui berces, au vent de tes futaies, les légendes dorées de tous ceux qui moururent dans le Seigneur.

Ta chevelure de saules répand sur eux, tous les matins, la double rosée de l'aurore et des grâces de Dieu,

Ton ombre est douce aux morts, plus douce encore aux vivants,

Ta beauté austère les attire et fait de toi une reine des cantiques du cœur,

Ta solitude et ton silence rappellent ceux du virginal Eden,

Tes vignes grimpent sur tes flancs comme des filles nées d'un sang chaste et royal,

Tes pommes ont la couleur des joues rubicondes des filles d'Olympie,

Tes fontaines versent une eau vive comme celle des sources du Liban ou d'Hésébon,

Tes abeilles distillent un miel envié de l'Hymette,

Et tes fleurs d'où elles tirent cette ambroisie, ont le parfum pénétrant des jacinthes de Pharbet et d'Alali....

Que l'aube des printemps à venir dore toujours ton front serein !

Que tes bouvreuils fassent pencher les verts rameaux.

Que tes cigales épuisent la sonnerie de leurs flancs !

Que la verdure tapisse le seuil austère des classes où balbutient tes éphèbes !

Que ta cloche argentine martelle, à la brise du soir, les heures du sommeil !

Que le zéphyr du matin, berçant le réveil de tes Docteurs, leur garde toujours sourire et bonhomie....

Et qu'enfin, très longtemps, les Frères s'enorgueillissent de la barbe fleurie d'Antonin!....

Terre sainte de Chala, je te salue.



Au soleil d'automne

A M. Monestier

"Dans la création tout est joie et sourire."

V. Hugo (Feuilles d'automne)

1.

Oh ! fuyons cette ville aux toitures noircies (1)
Où le cœur nous fait mal, au grincement des soies ;
Et passons hors du flot humain des boulevards,
Loin des teufs-teufs, loin des bavards.

2.

Allons droit aux bosquets rians du voisinage
Où Palès maintenant prête son apanage
A Pomone qui tend, du fond de son jardin,
Le fruit défendu de l'Eden.

3.

Foulons, d'un pas léger, les bruyères mourantes,
Et les mousses du bord des sources murmurantes,
Où le soleil n'envoie, à l'heure de midi,
Qu'un baiser furtif, attiédi.

4.

O Phébus, tu n'es plus cet amant de l'aurore
A qui tout se livrait quand juin riait encore,
Et que, nouvelle Hélène en tes bras de Paris,
On voyait se pâmer l'iris.

5.

Sous tes feux dévorants s'incurrait la nature,
Et tout germe était fait nouvelle créature :
La cigale aux bambous, le bouvreuil aux buissons,
Et l'air était plein de chansons.

6.

Maintenant tout s'est tu : c'est l'heure désolée
Où ton rayon, le soir, dore le mausolée,
Où la bise fait choir les feuilles de l'ormeau,
Où tout est silence au hameau.

(1) Pékin.

07.

Tu ne réchauffes plus de nids dans les charmillles
Où soldatrait l'essaim de garçons et de filles ;
Et l'alouette qui craint ton froid fumament,
Reste en son val, pour le moment.

8.

Mais qu'importe, ô soleil, ton aspect monotone,
Et que, flamme en été, tu sois cendre en automne ;
Il le faut ; c'est ainsi que ces dames saisons
Par toi changent leurs horizons.

9.

C'est ainsi que par toi, l'été perd son fou rire
Et qu'il prête à l'automne un ~~a~~ oli sourire...
Oh ! l'automne à Pékin, Monestier, tu le dis,
C'est la saison du Paradis...!

Joseph Castiglione, alias Lanchémin (1688-1766)
Peintre Italien de la Cour de l'Empereur Kien-long

Sous le nom chinois de Lanchemin, nous désignons la célèbre peintre italienne de la Cour de l'Empereur Kien-long : Joseph Castiglione.

Né à Milan le 19 Juillet 1688, le Frère Jésuite Castiglione était doué d'un remarquable talent.

M. Feuillet de Conches assure que, "formé à la manière antique et vigoureuse des grands maîtres, il eût pu occuper un rang distingué parmi les peintres de sa patrie."

Arrivé le 22 décembre 1715, à Pékin, il y passa, dit Pfister, le reste de sa vie, occupé à des travaux que lui imposait son service à la Cour, où il dut se plier à tous les caprices de la mode chinoise; et d'artiste qu'il était, se faire simplement un imitateur servile.

Longtemps habitué à traiter l'histoire et le portrait, il fut contraint de se dépouiller en quelque sorte de son éducation première, pour se résigner à prendre patiemment à l'huile sur des verres, ou à l'eau sur la soie, des arbres, des fruits, des animaux de toute espèce, rarement des figures.

Au lieu de faire des tableaux, il était condamné à fabriquer des stores, des paravents, des écrans et des éventails.

"Encore fallait-il que la représentation de la nature vivante ou morte eût toute la minutie précieuse des peintures d'histoire naturelle, qui comptent les poils des animaux, les écailles des poissons, les nervures des feuilles et des fleurs." (1)

Le Frère était tellement absorbé par les fontaines et autres puérilités de la Cour, qu'il eut à peine le loisir de terminer, pour l'église de Pékin, deux grands tableaux représentant, l'un, Constantin sur le point de vaincre, l'autre, Constantin vainqueur et triomphant par la Croix.

"Il fit plusieurs tableaux pour l'Empereur Yong-tsing,

(1) Hue, IV. 71



S. E. l'Empereur Kien-long.

- (1) Welt-Bott 203
 (2) Hoo-IV. 72
 (3) De Maille-Jour. EBL III, 478

qui s'en montra reconnaissant et lui fit don de divers présents, mais qui, jamais, ne voulut lui parler en personne." (1)

Kien-long, au contraire, aimait à prodiguer au Frère, les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance.

Presque tous les jours, il allait voir travailler Castiglione et s'entretenait familièrement avec lui.

Il se fit peindre par lui à plusieurs reprises.

Usant de cet ascendant, le Frère coadjuteur prenait en mains les intérêts du christianisme en Chine. (2)

Le 3 mai 1736. Sa Majesté alla, comme à l'ordinaire, s'asseoir près de Castiglione.

Le Frère quitta alors son pinceau, et, prenant tout à coup un air triste, il se met à genoux, et, après quelques paroles entrecoupées de soupirs, sur la condamnation de notre sainte loi, il tire de son sein le mémorial que lui avaient remis les Pères de Pékin.

Les eunuques tremblaient de la hardiesse de ce Frère ; car, il leur avait caché son projet, et ce geste était contre tous les usages du palais.

L'Empereur l'écoute pourtant tranquillement et lui dit avec bonté : "Je n'ai point condamné votre religion ; j'ai simplement défendu aux gens des bannières de l'embrasser."

Puis, faisant signe aux eunuques de recevoir le Mémorial, il ajoute : "Je le lirai, dit-il, soyez tranquille, et achevez de peindre." (3)

Quelque temps après, une autre persécution s'éleva contre les chrétiens.

L'empereur s'était rendu, selon son habitude, dans l'atelier du Frère ; il lui fit plusieurs questions.

Castiglione, accablé de tristesse, baissait les yeux et n'avait pas la force de répondre.

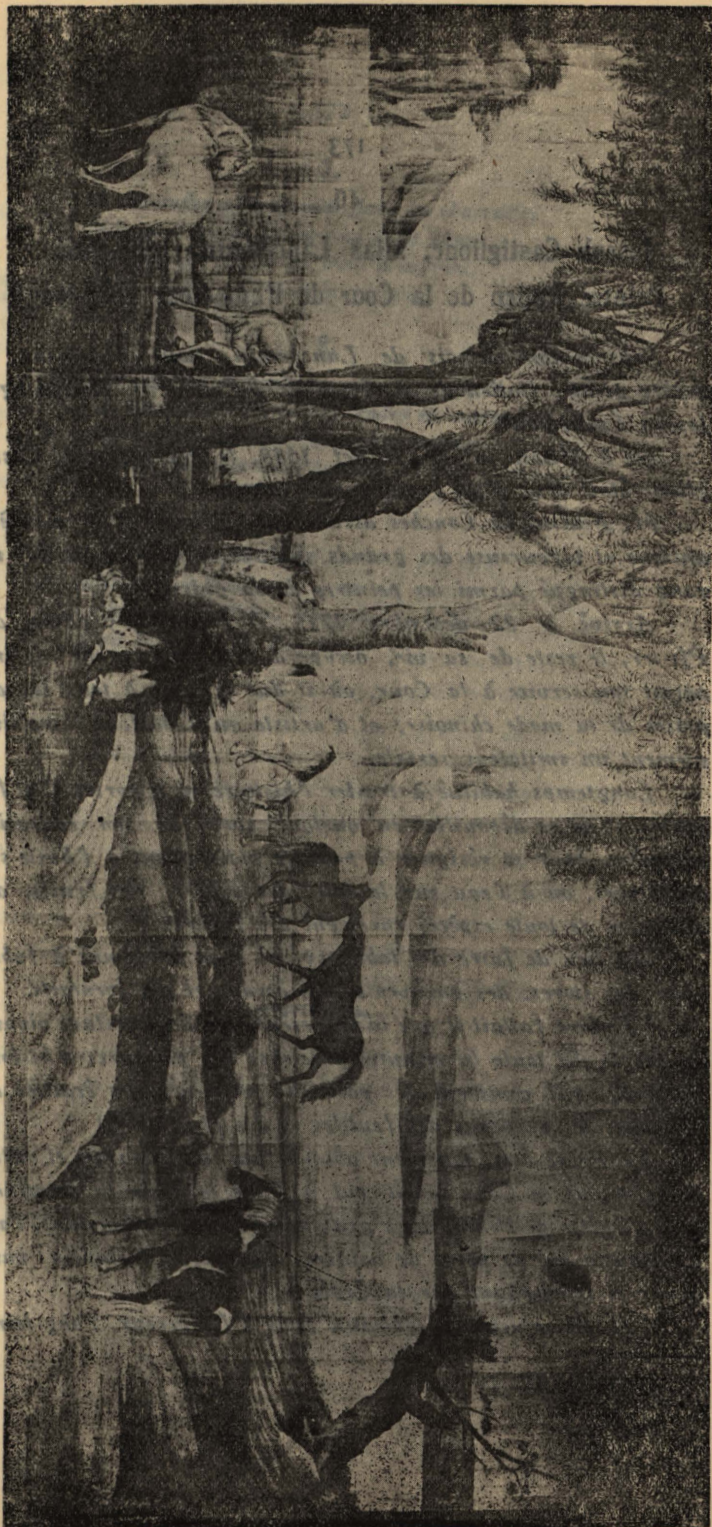
L'Empereur lui demanda s'il était malade. "Non, Sire, fit-il, mais je suis accablé d'afflictions, et, se jetant à ses ge-

(1) Welt-Bott. 203

(2) Huc, IV. 72

(3) De Mailla—Lett. Edif. 111, 478

LES "HUIT COUSINS"—une des ceuvres de Castiglione.



noux : "Votre Majesté, Sire, dit-il, condamne notre sainte religion ; les rues sont remplies de placards qui la proscrivent ; comment pouvons-nous, après cela, servir en paix votre Majesté ?

Lorsqu'on saura en Europe l'ordre qui a été donné, y aura-t-il quelqu'un qui ose venir à votre service ?"

—Je n'ai point défendu votre religion, répliqua l'Empereur, il vous est libre de la suivre, mais nos gens ne doivent point l'embrasser. — Nous ne sommes venus, dit le Frère, que pour la prêcher, et l'Empereur Kang-hi, votre auguste aïeul, en a fait proclamer la permission dans tout l'Empire."

Castiglione ayant prononcé ces mots les larmes aux yeux, Kien-long en fut attendri, le fit lever et lui dit qu'il examinerait encore cette affaire. (1)

Enfin, au moment de la persécution du Foh'en, en 1746, le Frère s'entremet encore une fois, pour fléchir l'Empereur et le faire revenir sur l'ordre qu'il avait donné de mettre à mort les missionnaires arrêtés.

S'il ne put réussir, il eut du moins le mérite d'avoir tenté ses derniers efforts : "Je supplie votre Majesté, dit-il, d'avoir compassion de la religion désoiée."

A cette requête, l'Empereur chingea de couleur et ne répondit pas.

Le Frère, s'imaginant qu'il n'avait pas en'endu, répéta ce qu'il venait de dire, et Kien-long, prenant la parole : Vous autres, fit-il, vous êtes des étrangers, vous ne savez pas nos manières et nos coutumes, j'ai nommé deux grands de ma Cour pour avoir soin de vous dans ces circonstances."

Et il passa.

A quelques jours de là, l'Empereur, après lui avoir demandé des nouvelles du Père Châlier (2) qui était fort malade : "Dis-moi, fit-il, une autre chose. Les chrétiens craignent-ils la mort ? — Ceux qui ont bien vécu ne la craignent pas ; ceux

(1) Lett. Edif. 111, 732.

(2) Valentin Châlier, né à Briançon (1697), Jésuite à Pékin jusqu'à sa mort (12 avril 1747). Grands talents, manières douces et obligeantes ; très agréable à l'Empereur.

qui ont mal vécu la craignent beaucoup.—Mais, dit l'Empereur, comment savons-nous si on a bien ou mal vécu?—On le sait, dit Castiglione, par le témoignage de sa conscience. (1)

Outre les nombreuses peintures sorties de son atelier, Castiglione fit le dessin de la maison de plaisance de Kien-long et du palais Yuen-ming-yuen qu'elle renferme; et il en dirigea la construction.

Il peignait encore, en 1762, plusieurs des grandes toiles qui représentent les victoires de Kien-long sur les Tartares—Eleuthes.

Les autres peintres furent le Père Sichelbarth, le Père Damscène et le Frère Attiret. (2)

Cependant les années s'ajoutaient aux années.

En 1758, Castiglione atteignait sa 70^e année.

L'Empereur voulut récompenser ses longs services, en l'honorant d'une manière éclatante et publique.

Cette faveur extraordinaire consistait en un riche cadeau de six pièces de soie, d'une très belle robe, d'un grand collier d'agate, etc; et d'un tableau où se trouvaient tracées 4 caractères de la main même du Souverain, et qui contenaient l'éloge du Frère.

Ces présents furent portés triomphalement à travers toute la ville, jusqu'au collège des Jésuites.

Castiglione ne survécut que peu d'années à ces derniers honneurs.

Après une longue vie de sacrifices, plein de jours et de mérites, il expira doucement le 16 Juillet 1766, à l'âge de 78 ans. (3)

(1) Lett. Edif. 111, 821.

(2) Ignace Sichelbarth, né en Bohême (1708). Un des peintres les plus chers à Kien-long. Ce Père mourut à Pékin, le 6 octobre 1780.

Le nom du P. Damascène n'est pas dans la liste des Jésuites. Serait-ce le nom de ce Père Damascène qui fut évêque de Pékin en 1778? Nous n'avons pu le contrôler jusqu'à présent.

Jean-Denis Attiret né à Dôle en 1702 et mort à Pékin le 8 décembre 1768, comme il a été dit dans sa notice parue dans la "Politique de Pékin," fut un des meilleurs peintres de la Cour.

(3) Les Jésuites avaient la vie longue à Pékin, autrefois. Voyez plutôt:

Son épitaphe résume son éloge :

D. O. M. Fr. Joseph Castiglione, Italus Mediolanensis, Coadjutor formatus Soc. Jesu. De mandato Imperatoris, Pekinum venit an. Dom. 1715, ubi pictoria sua arte quam magno europ. nominis honore per ann. 50 in aula exercuit, præclaram Missioni dedit operam, religiosæ simul perfectionis præclarus et ipse cultor. Pie obiit die 16 Jul. ann. Domini 1766, ætatis 78 Societ. 59 $\frac{1}{2}$.

N. B. Plusieurs de ses dessins et de ses peintures ont été reproduits dans l'ouvrage : La Chine, mœurs, usages, arts et métiers, peines civiles et militaires, cérémonies religieuses, monuments et paysages. d'après les dessins originaux du Fr. Castiglione, du peintre chinois Pu-qua, de W. Alexandre de Chambers, Dady, etc... avec des notes explicatives et une introduction par D. B. de Malpierre, Paris, 1826, 3 in 4° de 36 à 40 livraisons chaque.

En 1833, il y avait 24 livraisons parues. (Brunet). On lit dans Von Müllendorf : Paris, 1825-39, 2 in 4°, 180 planches.

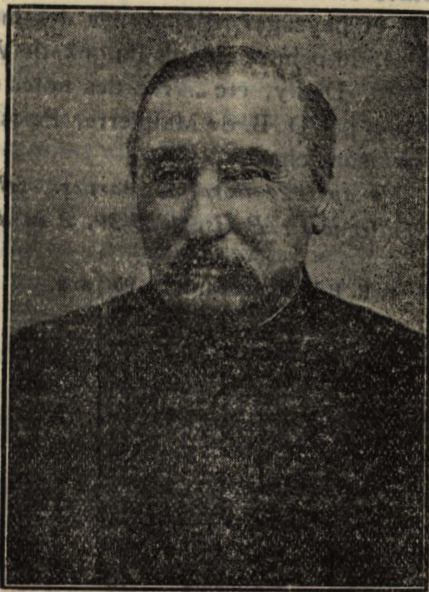
R.R. P.P. Longobardi	95 ans
— de Rezende	82
— d'Entrecolles	79
— du Gad	79
— de la Roche	81
— Suarez	80
— Parrenin	76
— Schall	75
— Bégis	75
— Grimaldi	73
— de Mailla	77
— Ganbil	71
— Hallerstein	71
— de Poirot	81
— d'Almeida	73
— Bouvet	74
— Noël	78
— Buglio	76
— de Grammont	75
— Fridelli	70
— de Fontaney	77
— Frère Panzi	79
— Frère Stadlin	82
— Frère Rhodes	70
— Frère Castiglione	78

Noces d'or

Parmi les plus anciens résidents français de Pékin, il en est un qui va fêter ses 50 ans de vocation: c'est le Frère Maës, Lazariste du Pétang où il travaille depuis 1878.

Je ne veux point faire ici de dithyrambe dont s'accommoderait mal la modestie de ce religieux; mais je dois à la vérité de dire que cet humble auxiliaire des Missions a joué, en Chine, un double rôle de bienfaisance et d'utilité.

Emule de ces anciens Frères Jésuites de la Cour, peintres, sculpteurs et artistes en tout genre, dont l'œuvre était nécessaire au bon rouage des



F. Maës

missions, le Frère Maës compte, aussi bien qu'eux, à son actif, une série d'entreprises qui firent de lui et font encore la cheville ouvrière des établissements du Pétang.

C'est lui le fondateur de l'imprimerie qui livre, chaque année, un nombre fort imposant de publications, en tout genre et de si belle allure.

C'est lui qui, très au courant de la pharmacie, est toujours là, prêt à offrir ses offices de bon samaritain.

C'est lui, qui, chargé de renseignements, prodigue, avec quel brio! aux chercheurs du passé, tout une encyclopédie de souvenirs.

Avec cela, réparties fines, sourire indulgent, ton de voix caressant, belle mémoire, tête solide et bon cœur.

Sans doute qu'il eût gagné, nouveau Castiglione, le cœur d'un Kien-long, même sans le secours d'un pinceau, rien qu'avec ce charme d'assabilité qui caractérise, dit-on, les Dunkerquois, dont il est.

En toute sincérité, du fond du cœur, il faut dire que de tels types d'hommes, rehaussent la dignité de l'espèce et nous font oublier les tares de l'humanité.

Que Dieu conserve longtemps à l'Eglise de Pékin, ce vétéran, qui est l'honneur de sa corporation.

Un Belge à la Cour de Kang-hi, au 18e-siècle

Parmi les Européens qui servirent les Empereurs de Chine, le Père Antoine Thomas, belge de Namur, occupa un rang de choix.

Ayant obtenu du Général Oliva la permission de se consacrer aux Missions d'Extrême-Orient, il partit pour Lisbonne, laissant la réputation d'un religieux exemplaire et d'un savant versé dans toutes les sciences et surtout dans les mathématiques.

Il avait enseigné la philosophie à Douai pendant 2 ans, dit Pfister, à qui nous empruntons ces détails.

Il fut retenu quelque temps en Portugal, chez le duc d'Avyro dont la femme Dona Maria de Guadalupe y Alencastro était bienfaitrice insigne de la Mission du Japon.

Il demanda au Père Général l'autorisation de tenter un voyage dans ce pays, ce qui lui fut accordé à certaines conditions.

Il s'embarqua donc à Lisbonne, en 1680 et arriva l'année suivante à Goa. (1)

Dans le cours de son voyage, il eut révélation, ainsi que le rapporte le Père Franco, de la gloire dont jouissait un de ses compagnons, le P. Théodore Villers(2), mort pendant la traversée.

De Goa, et pour mieux passer inaperçu, ayant pris des habits séculiers et avec le titre de mathématicien chargé de calculer les longitudes et les latitudes des villes, il parcourut les

(1) Dunyn-Sxport

(2) Théodore Villers, belge, était destiné à la Chine; il mourut en mer, en 1680, près de Mozambique.

Les autres compagnons du P. Thomas étaient les P. P. Emmendez, Joseph Suarez qui entrèrent en Chine, Dominique Ribeiro, Dominique Alvarez qui débarquèrent à Macao et Adam Uneidenfeld, Allemand.

Ce dernier mourut aussi en mer; il avait ramené à la vraie foi trois hérétiques et déployé un grand zèle au service des malades (Franco p. 367).

côtes de Comorin et de la Pêcherie, partout bien reçu par les Hollandais ; mais jamais il ne put réussir à monter sur un navire faisant voile pour le Japon.

Un je ne sais quoi de sérieux et de vertueux imprimé sur sa personne faisait soupçonner qu'il n'était pas ce qu'il paraissait, (1)

Arrêté de ce côté. Thomas résolut de se rendre, avec des lettres de recommandation du Vice-roi de Goa, au Cambodge, d'où il était possible d'aller au Japon ; mais arrivé au Siam, il trouva encore cette route fermée par la guerre.

Pendant le temps qu'il y demeura, il eut le bonheur de convertir et de baptiser le fameux Constance Phaulkon, premier ministre du roi, qui était anglican et qui devint jusqu'à sa mort, le plus zélé protecteur des missionnaires et de la religion. (2)

(1) Franco.

(2) Constatin Phaulkon, vénitien d'origine, naquit en 1647, au bourg de la Cuetode, île, de Céphalonie, du fils du Gouverneur de cette île, marié à une fille de noble et ancienne famille.

A l'âge de 10 ans, il s'embarqua sur un navire anglais et passa en Angleterre, où il suivit la religion dominante, pour s'engager au service de la Compagnie anglaise des Indes.

Après deux naufrages où il perdit tout, sur la côte de Malabar, il se fit connaître à la Cour du roi de Siam, et, nouveau Marco Polo, il réussit, par son adresse et ses talents, à gagner sa confiance.

Ce fut alors qu'il eut avec le P. Thomas quelques entretiens sur le catholicisme. Comme il était de bonne foi, il ne fut pas difficile de le convaincre, et le 2 Mai 1682, il fit son abjuration dans l'église des Jésuites portugais établis au Siam ; et quelques jours après, il se maria avec une jeune Japonaise chrétienne, considérable par la noblesse de son sang.

Il refusa le titre de premier Ministre, mais en exerça toutes les fonctions et seconda de toute son influence les ambassadeurs envoyés par Louis XIV.

C'est lui qui reçut les premiers Jésuites français envoyés en Chine, et qui fit retenir le P. Tachard au service du roi. (1686). Une révolution de palais lui enleva la vie en 1688, à l'âge de 41 ans. Son histoire a été écrite par le Père d'Orléans, in-16, Lyon, Duplain, 1754, nouvelle édition.

Le P. Thomas, sans se décourager, s'embarqua pour Macao, afin de conférer de son projet avec le P. Lobelli qui était Visiteur. (1)

Il y arriva au milieu de l'année 1682. Les Pères de Macao ne furent pas d'avis qu'il exposât inutilement sa vie et laissât un bien certain pour une espérance douteuse. (2)

Il essaya cependant, encore une fois, d'amener le Vice-Roi, soumit la proposition à son Conseil, lequel tout en l'approuvant, jugea à propos de s'informer auparavant de l'Empereur du Japon ; mais dans la colonie personne ne voulut s'en charger, pas même les marchands chinois auxquels on offrait les plus belles récompenses.

Le P. Thomas fut donc retenu à Macao et employé au Ministère. Sans perdre entièrement de vue son dessein, il se dévoua au bien des âmes et entreprit de restaurer la chapelle de N. D. de la Guia, située sur une petite colline à Macao.

Le P. Verbiest, de Pékin, avait déjà appris son arrivée dans la colonie portugaise.

Considérant qu'il avançait en âge, qu'il lui fallait un successeur, que le P. Grimaldi sur lequel il avait jeté les yeux, avait une faible santé, il eut l'inspiration de faire venir le P. Thomas à Pékin.

Verbiest en parla à l'Empereur Kang-hi qui entre dans ses vues et envoya le P. Grimaldi avec deux membres du Li-pou, pour l'amener à la Cour.

Il y arriva le 7 août 1685, et il eut la joie de vivre encore trois ans avec l'illustre Verbiest son compatriote, auquel il devait succéder, en l'absence de Grimaldi, comme président du bureau des mathématiques, ainsi que dans l'emploi de professeur de l'Empereur, à qui il enseigna l'usage des instruments, la géométrie et l'arithmétique pratiques.

(1) André-Jean Lobelli né au royaume de Naples en 1610, Jésuite à Canton, mort à Macao en 1683, grand convertisseur.

(2) Dunyn-Sxpot.

L. P. Thomas fut supérieur à Pékin et vice-provincial en 1692 et en 1703.

C'est grâce à ses démarches et à ses fatigues jointes à celles des P. P. Pereyra et Gerbillon, qu'on est redevable de l'édit de 1692, si favorable à l'extension du christianisme.

C'est aussi sous son provincialat que les Jésuites de Pékin réunis rédigèrent en 1695, un mémoire développé pour obtenir du St Siège que la langue Chinoise devînt la langue liturgique.

Ce mémoire fut présenté au Pape Innocent XII en 1698.

Le P. Thomas accompagna Kang-hi en Tartarie en 1696.

En 1702, il mesura la longueur d'un degré du globe. Le 3e fils de l'Empereur assistait à toutes les opérations qui durèrent plus d'un mois. (1)

A cette occasion, il convertit plusieurs grands personnages de la Cour,

En 1705, il fut chargé avec les P. P. Bouvet, Régis et Parrenin de lever un plan exact de tout le pays situé entre deux rivières qui avaient débordé à quelques lieues de Pékin.

Ils exécutèrent cette commission avec tant d'ordre et de diligence qu'il fut tiré en 70 jours.

On l'a perfectionné à loisir et on l'a enrichi de tailles douces représentant la capitale de l'Empire avec l'enceinte des murailles, puis la maison de plaisance des anciens Empereurs, qui a bien 10 lieues de tour.

Enfin ce plan contient 1700 bourgs et châteaux, sans compter les hameaux et une infinité de maisons de païens. (2)

Dans cette circonstance, les missionnaires prirent occasion de prêcher l'Evangile partout où ils passaient; ils instruisaient les plus considérables des habitants, leur faisaient toutes sortes d'amitiés. Ceux-ci, gagnés, ne manquaient pas d'amener les autres aux missionnaires qui passaient une partie des nuits à les instruire, et qui leur laissaient, en partant, des livres de doctrine et de prières. L'on peut dire que ce fut moins un

(1) Viséchers, p. 44.

(2) Lett. Edif. 111, 157.

plan qu'ils allèrent tirer qu'une Mission qu'ils firent en plein hiver, aux frais de Sa Majesté.⁽¹⁾

Le P. Thomas ne survécut que peu d'années; il contribua encore à faire recevoir avec honneur à la Cour de Kang-hi, Mgr le patriarche de Tournon.

Il mourut à Pékin le 29 Juillet 1709.

Il reste de lui :

- 1 *Synopsis mathematica complexens varios tractatus quos hujus scientiæ tyronibus et missionis sinicæ candidatis breviter et clare concinnavit P. Thomas.* 2 in 8° Douai 1685.
- 2 *Mémoire à Don François de Távares, vice-Roi des Indes, sur un projet d'ambassade au Japon, Macao, in-4°, 1684.*
- 3 *Apologie contre les calomnies portées à Rome contre les Jésuites, par quelques missionnaires de la Propagande.* in 4° Cologne, 1684.
- 4 *Diverses observations scientifiques (1678 à Coïmbre) (aux Indes et en Chine, 1679) (à Nankin, 1686)*
- 5 *Opuscule sur la comète apparue aux Indes en 1681.*
- 6 *Lettre sur la vie et la sainte mort du P. Ferdinand Verbiest en 1688.*
- 7 *Brève relation sur la question des rites chinois, 1701. Ouvrage qui se trouve à la Bibliothèque nationale.*
- 8 *Mémorial sur la légation du patriarche de Tournon en Chine.*

(1) idem.

Rugissements de tigre

Clemenceau, de nos jours, confond Blaise Pascal: "Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit," (1)

La jeunesse du "TIGRE" se renouvelle comme celle de l'aigle; et cet état de jouvence de l'esprit permet au vieux lutteur politique de se ramasser et comme se recroqueviller dans l'intimité de sa pensée, pour aborder le grand problème de l'homme et de la vie: "Je ne serais pas homme, dit-il, si je n'acceptais le risque d'errer là où tant d'autres ont aberré, et je ne serais pas moi-même si je ne mettais au-dessus de tout une audace de probité. On nous a souvent parlé des conteurs qui se passent le flambeau. Beaucoup se contentent de simples fumérons. Cependant, point de modeste braise qui n'ait son étincelle. J'ai passé l'âge de courir. Jusqu'à la fin je prendrai plaisir à marcher." (2)

Et il marche, en effet, avec l'impétuosité de pousser toujours plus avant la connaissance de la vérité.

Il est obsédé de l'inconnu; et coûte que coûte, malgré les risques d'errer, ce qui est la conséquence du doute, il lui faut, livré à ses seules forces, "oser demander des comptes à l'univers souverain des cieux au delà de notre vue, sinon de notre pensée, pour réussir même à lui en arracher aux fins de nos accommodations d'un jour." (3)

Cette prétention de demander des comptes à l'univers souverain est légitime, puisqu'elle implique l'idée même de science, et le droit de savoir: "Chaque jour qui s'enfuit m'apporte l'épreuve d'un renouvellement de moi-même par l'activité de la connaissance. (4)

Je prétends m'y tenir de toute la force de ma volonté, de mon cœur.

Je ne sais pas beaucoup. Mais ce que je sais, je n'accepte pas que de blêmes nescients prétendent me prouver que je ne le sais pas.

Je ne sais pas beaucoup, mais, de ce que je sais, j'accepte fièrement les conséquences qui sont d'abord du compte que je me dois, de moi-même à moi-même, au tribunal où je prononce sur les développements de ma destinée." (5)

Comparons ce "je ne sais pas beaucoup" de Clemenceau à l'aveu de Pascal: "Nous avons beau enfler, dit-il, nos conceptions au delà des espaces imaginables: nous n'enfantons que des atomes, au prix de la

(1) "*Pensées*," Chap. II (Pascal).

(2) "*Au soir de la pensée*," par Georges Clemenceau.

(3) idem

(4) idem.

(5) "*Au soir de la pensée*."

réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part." (1)

Clemenceau avoue aussi la difficulté de relier le néant à l'infini, le tout au néant, le milieu au rien et au tout, mais, quelque caché que soit le secret, "il peut jeter l'ancre aux rocs de connaissance pour affronter les fortunes de sa destinée."

Pour cela, il se servira de l'imagination.

Il sait bien que "cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se platt à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature."

Il sait bien que "cette maîtresse d'erreur et de fausseté est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle serait règle infailible de vérité, si elle l'était, infailible du mensonge." (2)

"Non seulement, dit-il, l'imagination ne peut être bannie du domaine de la connaissance, mais elle en constitue l'une des plus précieuses manifestations.

Pouvons-nous discerner la part d'imagination et de science positive qui fut nécessaire à Newton et à Pasteur pour leurs grandes constructions ?

Que deviendrait la mathématique, sans laquelle il ne peut être de science, si vous en retranchez l'imagination ?

Prompte l'imagination et lente la connaissance.

L'imagination lance au delà des nuages, des flambeaux d'idéal qui sont comme les phares de l'infini. Tout navigateur se dirige d'après des feux lointains, mais ne se propose pas de les aborder."

Il tâchera de régler les deux façons de penser (connaître et imaginer) qui sont des formes excellentes pour qui se trouve en état de déterminer leurs apports: "Nous ne connaissons du monde que les rapports de son organisme au nôtre qui est l'une des fonctions de sa sensibilité.

Si notre fonction s'accomplit selon sa norme, nous aurons réalisé la juste mesure de notre vie. Mais si nous exigeons de nos complexes plus que le Cosmos n'y a mis, nous fausserons l'appareil, comme l'enfant qui manœuvre les aiguilles de sa montre pour faire l'heure à sa façon." (3)

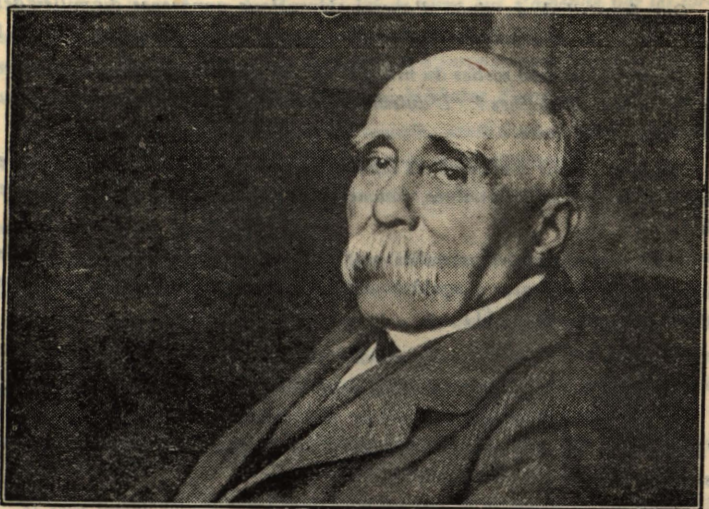
En somme Clemenceau ne fait ici que commenter Pascal parlant de l'impuissance de l'homme: "Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui, invinciblement cachés dans un secret impénétrable; également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti." (4)

(1) Pensées, Chap. III.

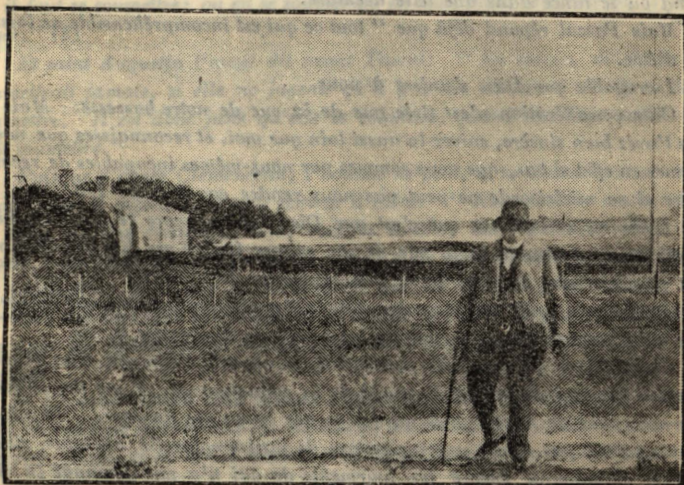
(2) idem.

(3) "Au soir de la pensée."

(4) Pensées, Chap. II.



Georges Clemenceau, dit le "Tigre," a célébré sa 85e année le 29 Septembre dernier. On peut le voir à côté faisant sa promenade quotidienne dans un petit village de Vendée.



A droite, se trouve un poteau au sommet duquel, pend un *Koi-nobori*—énorme poisson en étoffe—reproduction d'une carpe que lui a envoyée un de ses admirateurs du Japon et qui est un symbole d'ascension.

Que fera-t-il donc, sinon d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel de connaître ni leur principe ni leur fin ?

Toutes choses sont sorties du néant et portées jusqu'à l'infini. — Qui suivra ces étonnantes démarches ? L'auteur de ces merveilles les comprend ; tout autre ne le peut faire.

Manque d'avoir contemplé ces infinis, les hommes se sont portés témérairement à la recherche de la nature, comme s'ils avaient quelque proportion avec elle.

C'est une chose étrange qu'ils ont voulu comprendre les principes des choses, et de là arriver jusqu'à connaître tout, par une présomption aussi infinie que leur objet." (1)

* * *

Jusqu'ici, le célèbre vieillard est resté dans le domaine métaphysique.

Il aborde maintenant l'œuvre la plus ardue : "celle de réconcilier l'homme, en ses à-coups d'imagination, avec les conditions d'ajustement assignées par les lois du monde."

En d'autres termes il va jeter un pavé dans les allées divines de la révélation : "Mortel, l'homme a prétendu, dit-il, s'affranchir de la mort en se décrétant d'éternité. Il s'est puérilement installé dans l'infini des mondes comme la raison d'être de l'univers. Il serait bon d'assurer ses grand'gardes quand ou se lance dans une telle aventure."

Mais Pascal répond déjà que "tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être.

Incrovable que Dieu s'unisse à nous.

Cette considération n'est tirée que de la vue de notre bassesse. Mais si vous l'avez bien sincère, suivez-la aussi loin que moi, et reconnaissez que nous sommes en effet si bas, que nous sommes par nous-mêmes incapables de reconnaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de Lui.

L'homme sait peu ce que c'est que Dieu, qu'il ignore ce qu'il est lui-même ; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne peut pas le rendre capable de sa communication !"

Clemenceau préfère "vivre des réalités d'expérience tangible que recourir à ce qu'il nomme l'artifice des fictions pour se dissimuler la vie."

Chaque jour qui s'enfuit, poursuit-il, m'apporte l'épreuve d'un renouvellement de moi-même par l'activité de la connaissance... Il est des régions pour une paix de hautes joies au-dessus des humaines douleurs. Et même s'il n'en était pas ainsi, une aspiration de justice naturelle, attendue, sinon réalisée, dominerait encore les tourments de qui n'a pas demandé la vie, mais s'efforce d'y mettre une grandeur de volonté.

Il me fut imposé une implacable loi de vivre qui s'amende par les formations changeantes d'une personnalité dont l'accroissement de sensibilité consciente m'élève au-dessus des mouvements d'inconscience dont je suis issu.

Que demander au delà pour la jauge éphémère d'une brève existence !

Je suis maître de vivre comme de mourir, armé d'un souverain pouvoir sur moi-même, en vertu de déterminations de ma personnalité.

Et si je choisis de vivre, quelle plus belle règle qu'un effort toujours plus haut de mes forces vives ?

Au risque d'obtenir le moins, tâcher d'obtenir de soi-même au delà du possible, et surtout ne pas se diviniser pour cela.

" Qui veut faire l'ange fait la bête " a dit un redoutable croyant. " (1)

Ce redoutable croyant que cite Clemenceau affirme " que la dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela.

Que si les choses naturelles la surpassent, que dira-t-on des surnaturelles ? " (2)

Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut et se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui faillent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, faute de se connaître en démonstration; ou en doutant de tout, faute de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, faute de savoir où il faut juger. " (3)

Et saint Augustin l'avait dit avant Pascal: " La raison, dit-il, ne se soumettrait jamais, si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle se doit soumettre. "

Puisque d'après Clemenceau, l'homme ne peut, ni ne doit se soumettre et se diviniser, il suffira qu'il reste porteur d'idéal: " Nous voulons sentir, dit-il, nous voulons connaître, nous voulons inscrire notre émotivité dans les choses, nous émouvoir des beautés du monde et de nous-mêmes au cours d'une vie précipitée. Mais que de résistances, que de combats pour franchir les barrages des hérédités successives et se confier à l'éclat organique de notre être dans les agitations du milieu social où s'engouffre la confusion de nos énergies !

Si l'homme moyen peut jamais s'élever au-dessus de l'enfantine amorce de la récompense en contraste du châtiment, ses émotions d'idéalisme pourront le porter, comme il est arrivé maintes fois, dans l'histoire des grands ancêtres,

(1) "Au soir de la pensée."

(2) Pensées, Chap. XIV.

(3) idem.

à l'acceptation sereine ou même joyeuse de tous sacrifices pour l'idée, même aggravée des haines et des injures de la méconnaissance en divagation.

Il n'est besoin, pour des joies toujours plus hautes, que de nous attacher invinciblement aux rigueurs désintéressées du devoir envers nous-mêmes, pleinement réalisé par le devoir envers autrui." (1)

Ainsi donc le vieux "tigre" se drapera jusqu'au bout dans son agnosticisme stoïque, en serrant toujours son flambeau d'idéalisme qu'il tient de l'ancienne Grèce.

Ce flambeau d'idéalisme aurait été, d'après lui, le seul guide de l'esprit humain, et il devait seul diriger l'élite des intelligences; mais, le raz de marée chrétien est venu qui l'a éteint.

"A l'un des moments décisifs de l'histoire, dit-il, par une de ces rencontres qu'impose la fatalité des évolutions de l'esprit humain, s'est présenté le peuple le plus propre à inaugurer les grands mouvements d'idéalisme qui allaient s'emparer de l'élite des intelligences pour ne plus la quitter.

Ce fut le jour de l'hellénisme ionien.

Une irrépressible ruée de grands noms suffit à manifester le fier accomplissement d'une œuvre d'humanité supérieure à laquelle nous devons d'être les hommes pensants de ce jour, en gestation du devenir.

Par malheur, dans l'action nationale, politique et sociale, l'hellénisme n'a pu se réaliser.

Il avait magnifiquement poussé les grandes tranchées de son enquête philosophique dans les plus hautes directions de la pensée.

Mais, conquis par le Macédonien, déformé sous la main de Rome, avili de Bysance, il n'a su ni se maintenir dans une continuité de lui-même, ni mourir dans le linceul qu'il avait somptueusement tissé.

S'il n'a pas vraiment fait le "miracle" de Renan, il nous a laissé les moyens de le faire puisqu'il nous a légué les plus belles, les plus fortes assises du connaître, pour les constructions de l'idéalisme à venir.

Ni les plus beaux couronnements de poésie, d'esthétique, ni les subtils achèvements de raison momentanée, aussi bien que de science et de philosophie, ne lui ont manqué.

Dans le conseil comme dans l'action, il a connu les plus exemplaires mouvements de virilité.

Les mêmes rivages des mêmes continents, les mêmes flots de la Méditerranée, d'où nous étions venus les grands frémissements des cerveaux de l'Asie, ont pu nous apporter dans le naufrage du monde gréco-latin, le raz de marée chrétien par lequel toutes les terres émotives de notre continent furent submergées. Pourquoi faut-il que le monde nouveau, glorieusement prédat,

(1) Au soir de la pensée.

n'ait pu se réaliser que dans le vocabulaire, puisque rien des réalités de l'homme vivant et agissant ne s'en trouve aujourd'hui changé ? (1).

Tout cela c'est du beau style, cher Monsieur Clemenceau, et du plus éloquent; c'est de l'émotivité la plus latine qui se puisse manifester à la Renan.

Et d'autres que vous et avant vous et comme vous, roseaux pensants, ont exprimé cet enthousiasme à l'adresse des Grecs, en faveur de cet hellénisme exquis dont ils ont fait leur propre moelle, au grand siècle de Louis.

Mais la plupart d'entre eux, qui ont reçu des noms d'aigle ou de cygne, ne se sont point contentés de chanter leur " prière à l'Acropole " et d'encenser " la déesse aux yeux bleus. " (2)

Ils ont aussi appris la belle histoire de Cronos qui a créé le monde et de son fils qui a fait un voyage sur la terre.

Ils ont dit que leurs temples étaient trois fois plus hauts que les temples d'Eurhythmie et semblables à des forêts.

Ils ont dit que ces temples étaient solides, et qu'à l'intérieur, on y trouvait Dieu, et le repos de l'esprit, dans la contemplation sereine de la vérité; et qu'enfin il y avait quelque chose de changé, depuis que le Galiléen avait parlé, prié, souffert sur la montagne.

(1) "Au soir de la pensée."

(2) Prière sur l'Acropole (Renan).

“Que toutes obéissent en tremblant...!”

“Que toutes obéissent en tremblant !” C'est le terme final qui se lit dans la proclamation de gouverneur du Tchély défendant aux filles d'Eve du couper leur chevelure.

“Que toutes obéissent en tremblant”, c'est l'équivalent même du “Respect à ceci” des Empereurs mandchous, mais beaucoup moins suave et surtout moins galant, puisque ce terme s'adresse exclusivement au beau sexe.

Obéir en tremblant ne correspond guère au sentiment démocratique de notre époque et cadre plutôt avec le rigorisme médiéval. Encore faut-il souligner que sous le régime féodal, le rigorisme des princes n'allait pas, que je sache, en Europe du moins, jusqu'à terroriser les Phryniées en cadenettes ou à la Titus, en accroche-cœur ou en catogans.

Dès les temps primitifs, la coupe des cheveux fut soumise aux caprices changeants de la mode, plus souvent qu'au bon plaisir des princes dont les soucis d'esthétique expiraient au feu des jolis yeux, quel qu'en fût l'encadrement.

Il serait bien trop long de faire ici la nomenclature des modes qui présidèrent à cette toilette si importante des cheveux, et d'en marquer pour chaque nation et pour chaque époque, le caractère distinctif et symbolique à la fois.

Il semble qu'en Chine, et de temps immémorial, l'art de la chevelure ait été cultivé librement, jusqu'à l'avènement des Tartares, en 1644.

Mais les modes, autant chez l'homme, que chez la femme, n'en furent pas extravagantes, consistant surtout en longues mèches, relevées, ou roulées au sinciput, ou même en forme de chignon à la grecque.

“Les Chinois, dit Sémédo⁽¹⁾, soignent beaucoup leur chevelure, qu'ils regardent comme le plus bel ornement de la tête....

(1) Alvare de Sémédo, né en 1585, Jésuite, missionnaire à Canton où il mourut en 1658, fut celui qui vit le premier la fameuse stèle de Si-ngan-fou en 1625. Il a écrit une “Histoire universelle de la Chine,” Paris, 1645, en portugais.

Les hommes et les femmes indifféremment, laissent croître leurs cheveux, qui sont communément noirs, d'où vient qu'entre plusieurs autres noms qu'on donne à leur royaume, on le nomme le royaume du peuple aux cheveux noirs.

Ils ont peu de barbe, et ne se soucient pas de l'avoir épaisse, pourvu qu'elle soit noire, qui est la couleur la plus commune, et qu'ils estiment le plus, bien qu'ils n'aient pas les rousseaux tout à fait en horreur, comme ils étaient anciennement à Thèbes : ils la portent longue, la laissant croître au gré de la nature, sans jamais la couper.

Leur principal soin est d'ajuster et de bien mettre leur chevelure, en quoi ils surpassent toutes les nations du monde, aimant mieux n'avoir aucun poil au menton que de perdre un seul cheveu de leur tête."

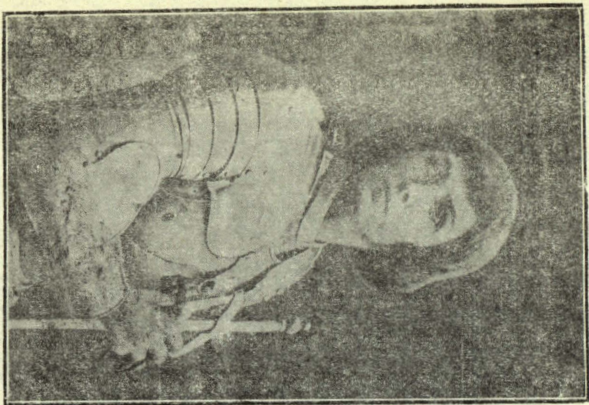
.....
Mais la ruée tartare de 1644 vient les dénationaliser et leur imposer une marque de servitude : la tresse. Ils sont réduits à se raser la tête à la manière du vainqueur : la tresse pour les garçons et la tresse pour les filles aussi probablement, telle est l'injonction qui durera jusqu'en 1911.

Cette tresse dont l'Europe a tant souri, ne méritait pas ses quolibets ; car elle était l'ornement d'une tête bien faite.

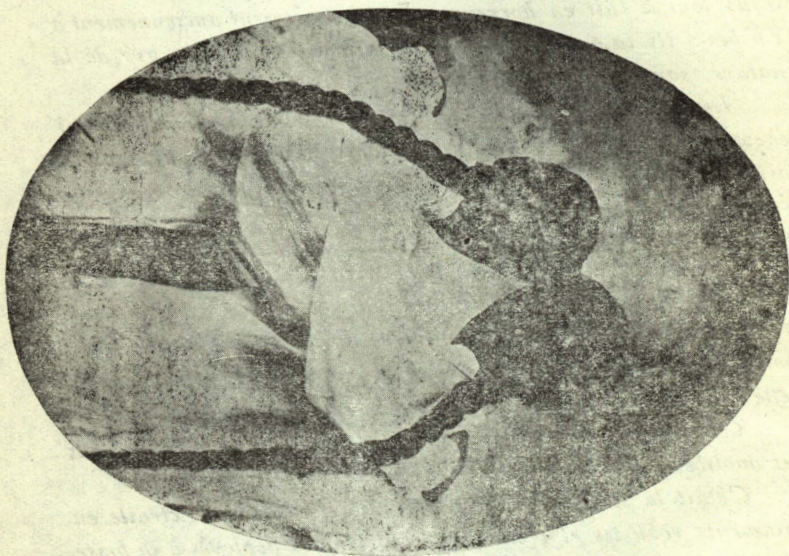
C'était la sève exubérante de la tige humaine, extraite en filaments robustes et rectilignes, qui, tantôt déployés à la brise, flottaient sur le dos jusqu'aux talons, en immense panache, et qui, tantôt entrelacés par les doigts fuselés de Figaro, serpentaient comme une anguille souple autour des reins.

Elle équilibrait le port de la tête qu'elle faisait se dresser énergiquement plus haute, et plus fière. C'était en fin de compte, une victoire définitive de cette petite chose qu'on appelle un cheveu, et dont il est dit, aux livres hiératiques, qu'il n'en doit pas tomber un seul, sans la permission du Créateur.

Aussi bien, malheur au téméraire assez osé pour porter une hache impie sur la chevelure, qui, dans tous les siècles et dans tous les pays, fut l'ornement des vierges, des prophètes, des guerriers et des lions.



Ste Jeanne d'Arc.



Deux frères (il y a 15 ans)



Mme Fan Hoei pan

Il faudrait donc, semble-t-il, applaudir à la mesure présente qui interdit aux filles d'imiter les garçons, en se coupant les cheveux ; car, d'abord il appert, dit Tchu-Yu-pou, "qu'il y a une différence entre les hommes et les femmes, et qu'il y a, en Chine, des règles établies pour leur habillement et leur coiffure."

Cependant, pourrait-on affirmer, comme lui, que de la nouvelle mode commune aux garçons et aux filles, naîtra la confusion des sexes" ?

Que nenni !

Notre brave Jeanne d'Arc, même habillée en homme, avec des cheveux comme en avaient les écuyers du temps, ne passait pas pour homme au siège d'Orléans.

Mais brisons là.

Et sans plus de commentaire sur l'édit impérial, contentons-nous de dire, en guise de consolation, aux filles de Han, qu'elles n'en seront pas moins belles qu'auparavant, en revenant à leur tresse d'antan :

*"Cependant que l'écueil au flot amer s'aiguise,
Que les trônes des rois croulent depuis 100 ans,
Que mainte étoile tombe aux abîmes béants,
Que tout chêne se meurt, toute sève s'épuise,
Tresse de Chine, flotte autour des reins soyeux,
Flotte légère auprès des minois gracieux,
Car rien ne donne à tes enfants plus belle allure
Que cette chevelure
Qu'ils ont ravie aux dieux.*

*Oh ! n'arrachez jamais de vos célestes nuques,
Ce branlant bibelot de grâce et de beauté,
Rejeton plantureux de votre humanité,
Gardez-vous de trancher ces lisses filaments
Comètes dont vos fronts forment les firmaments....*

.....

Et s'il nous était permis de les inciter à l'esprit de modération et de modestie, nous leur rappellerions les bons conseils de leur grande sœur, la célèbre Pan-Hoei-Pan, du temps de l'Empereur Ho-ti. (95 ap. J. C.)

Elle d'sait ceci : "La vertu d'une femme doit être solide, entière, constante, à l'abri de tout soupçon.

Elle ne doit avoir rien de farouche, rien de rude ni de rebutant, rien de puéril ni de trop minutieux.

Ses paroles doivent être toujours honnêtes, douces, mesurées ; elle ne doit pas être taciturne, mais elle ne doit pas être babillarde ; elle ne doit rien dire de trivial ni de bas, mais elle ne doit pas pour cela rechercher ses expressions, ni n'en employer que de peu communes, et vouloir paraître bel esprit.

Si elle est assez instruite dans les lettres pour en parler pertinemment, elle ne doit point faire parade de son érudition.

En général, on n'aime pas qu'une femme cite à tout moment l'histoire, les livres sacrés, les poètes ; mais on sera pénétré d'estime pour elle si, sachant qu'elle est savante, on ne lui entend tenir que des propos ordinaires, si on ne l'entend jamais parler de sciences ou de littérature qu'en très peu de mots et par pure condescendance pour ceux qui l'en prieraient.

Aux agréments de la parole, elle doit joindre ceux de la figure.

La régularité des traits, la finesse du teint, la beauté de la taille, la proportion des membres, et tout ce qui, dans l'opinion commune, constitue ce qu'on appelle la beauté, contribuent sans doute à rendre une femme aimable ; mais ce n'est pas ce que j'entends par les agréments de la figure dont elle doit tirer parti pour se faire aimer.

Il ne dépend pas de nous d'être belle, et je demande d'une femme une qualité qu'elle puisse acquérir, et des agréments qu'elle puisse se donner, si elle ne les a pas.

Une femme est toujours assez belle aux yeux de son mari, quand elle a constamment de la douceur dans le regard et dans le son de sa voix, de la propreté sur sa personne et dans ses discours et dans tout son maintien." (1)

A ce jugement de Pan-Hoei-pan, mettons en parallèle, celui de notre La Bruyère : "Si les femmes, dit-il, veulent seule-

(1) Tiré de l'ouvrage de Pan-Hoei-pan, intitulé "Niu-Kié-tsi-pieh"; traduction de Pauthier, d'après celle d'Amiot.

ment être belles à leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la manière de s'embellir, dans le choix des ajustements et de la parure, suivre leur goût et leur caprice; mais si c'est aux hommes qu'elles désirent plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix et je leur prononce, de la part de tous les hommes ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rendent affreuses et dégoûtantes; que le rouge seul les vieillit et les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la céruse sur le visage qu'avec de fausses dents (d'or) en la bouche, et des boules de cire dans les mâchoires et qu'enfin ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides." (1)

C'est entendu, Mesdemoiselles, vous accepterez sans discussion, et d'ailleurs sans trembler, la réglementation officielle sur votre chevelure, en songeant que votre mère Eve l'avait très longue, ainsi que Madame Roland qui s'entendait en fait de liberté et qui di di ait : "Oh ! que de crimes on commet en son nom!"

(1) "Caractères" p. 43.

Le dernier Shogun (1837-1866-68-1913)

Tous nos lecteurs savent que le Japon fut, dès le 12^e siècle de notre ère, (1192) sous la dictature plus ou moins rigide des Shoguns (dont le nom signifiait général). Peut-être convient-il d'en parler encore.

Ces hauts dignitaires, explique Papinot (1) étaient de la famille impériale, et voici comment ils parvinrent à dominer même l'Empereur :

"Le 50^e Embereur, Kwammu (782-805) bâtit, sur le modèle de la capitale chinoise, une ville, Kyoto (794), qui sera la résidence de la Cour, jusqu'à la Restauration impériale (1868).

La famille Fugivara est alors toute puissante.

L'Impératrice est toujours prise dans cette famille dont les membres sont oncles, grands-pères d'Embereurs, exercent la régence pendant la minorité du souverain, et, sous le titre de Kwampaku, continuent de gouverner même après sa majorité.

Cependant les princes de la famille impériale augmentent sans cesse en nombre, et leur entretien obère lourdement un trésor qui suffit à peine aux dépenses de la Cour.

Pour obvier à cet inconvénient, on leur donne, avec un nom de famille : Taira, Minamoto, le gouvernement des provinces : leurs descendants vont constituer une caste militaire qui bientôt l'emportera sur la noblesse efféminée du Palais, laquelle, négligeant le métier des armes, ne s'applique plus qu'à des joutes poétiques et autres passe-temps frivoles.

A la faveur de cette décadence de l'autorité impériale, le désordre pénètre de tous côtés.

Des révoltes éclatent fréquemment : Taira Masakado (640), Abe Yoritoki (1056), les Kiyowara (1087), cherchent à se constituer des principautés indépendantes ; les bonzes même des grands temples viennent, les armes à la main, présenter leurs revendications.

(1) Dictionnaire d'Hist. et de Géog. p. XI. Introd.

Pour triompher de ces rebelles, la Cour impuissante fait appel aux grands clans militaires, et, la paix rétablie grâce à eux, elle les récompense en augmentant leurs domaines.

Leur puissance devient ainsi de plus en plus redoutable.

Deux familles surtout, les Taira et les Minamoto, issues des Empereurs Kwammu et Seiwa (859-876), ont conquis une influence considérable : toutes deux veulent obtenir la prépondérance et, pendant 35 ans, leur rivalité ensanglantera tout le pays.

Les Taira l'emportent d'abord, grâce à l'énergie de leurs chefs Tadamori (1096-1153), Kiyomori (1118-1181) : les guerres civiles de Hôgen (1156) et de Heiji (1159) complètent leur triomphe ; ils pensent avoir abattu pour jamais la faction rivale.

Mais à peine Kiyomori est-il mort que les Minamoto se relèvent et, en quelques années, ont complètement anéanti leurs adversaires. (1185).

Le vainqueur, Yoritomo, éleva alors sur le trône un enfant de quatre ans et obtient de lui le titre de Sei-i-taishogun (général en chef contre les Barbares).

De ce jour, le régime de gouvernement est modifié entièrement : une ère nouvelle s'ouvre dans l'histoire du Japon. C'est la période féodale des Shoguns, qui va de 1192 jusqu'à 1868.

Les Shoguns "exercèrent une autorité à peu près sans contrôle et devant laquelle celle de l'Empereur lui-même dut s'incliner.

C'est cet état de choses qui donna aux Européens l'idée que le Japon avait à sa tête deux Empereurs : l'un, retiré dans son palais de Kyoto, était le descendant des dieux et ne s'occupait que des choses religieuses ; l'autre, le vrai souverain temporel, gouvernait et administrait à son gré.

Cependant l'investiture du Shogunat fut toujours demandée à l'Empereur, qui n'eut jamais, semble-t-il, le désir ou le pouvoir de le refuser.

Depuis le temps de Yoritomo le titre de Shogun fut réservé aux descendants des Minamoto (Seiwa-Genyi) et c'est pourquoi

Nobunaga, issu des Taira et Hideyoshi, de naissance obscure, ne le portèrent jamais''(1)

Voici maintenant la liste chronologique des Shoguns ranges par famille :

	Nom	Naissance	Election	Abdication	Mort
Famille Minamoto (Kamakura, lieu de résidence)					

1.	Yoritomo	1147	1192		1199
2.	Yoriie	1182	1202	1203	1204
3.	Sanetomo	1192	1203		1219

Famille Fujiwara (Kamakura)					
-----------------------------	--	--	--	--	--

1.	Yoritsune	1218	1226	1244	1256
2.	Yoritsugu	1239	1244	1252	1256

Princes Impériaux (Kamakura)					
------------------------------	--	--	--	--	--

1.	Munetaka	1242	1252	1266	1274
2.	Koreyasu	1264	1266	1289	1326
3.	Hisa-akira	1274	1289	1308	1328
4.	Morikuni	1302	1308		1333
5.	Morinaga	1308	1333	1334	1335
6.	Narinaga	1325	1334	1338	1338

Famille Ashikaga (Kyoto, lieu de résidence)					
---	--	--	--	--	--

1.	Takanyi	1308	1338		1358
2.	Yoshiakira	1330	1358	1367	1368
3.	Yoshimitsa	1358	1367	1395	1408
4.	Yoshimochi	1386	1395	1423	1428
5.	Yoshikazu	1407	1423		1425
6.	Yoshinori	1394	1428		1441
7.	Yoshikatsu	1433	1441		1443
8.	Yoshimasa	1435	1449	1474	1490
9.	Yoshihisa	1465	1474		1489
10.	Yoshitane (1)	1465	1490	1493	
11.	Yoshizumi	1478	1493	1508	1511
12.	Yoshitane (2)		1508	1521	1522
13.	Yoshiharu	1510	1521	1545	1550
14.	Yoshiteru	1535	1545		1565
15.	Yoshihide	1564	1568		1568
16.	Yoshiaki	1537	1568	1573	1597

(1) idem, p. 642

Famille Tokugawa (Edo)

1. Iéyasu	1542	1603	1605	1616
2. Hizetada	1579	1605	1623	1632
3. Iemitsu	1604	1623		1651
4. Ietsuna	1641	1651		1680
5. Tsunayoshi	1646	1680		1709
6. Ienobu	1662	1709		1712
7. Ietsugu	1709	1712		1716
8. Yoshimune	1684	1716	1745	1751
9. Ieshige	1711	1745	1760	1761
10. Ieharu	1737	1760		1786
11. Ienari	1773	1786	1837	1841
12. Ieyoshi	1793	1837		1853
13. Iesada	1824	1853		1858
14. Iemochi	1846	1858		1866
15. Keiki	1837	1866	1868	1913

Le dernier en liste. Yoshinobu ou Keiki, né en 1837, était fils du prince de Mito, Nariaki, et fut adopté dans la famille Hitotsubashi.

A la mort du shogun Iesada (1858), son père s'efforça de le faire choisir comme successeur, mais li Kamonokami fit écarter sa candidature.

En 1862, Keiki fut nommé ministre (hosa) de Iemochi et dès lors il joua un rôle important.

A la mort de Iemochi, il fut désigné pour lui succéder : il prit alors le nom de Yoshinobu et reçut le titre de Sei-i-tai-shogun.

A peine en fonction, il députa à Hiroshima Katsu Yoshikuni pour faire cesser les hostilités contre Choshu.

Peu après l'Empereur Komei mourait ; son successeur n'avait pas 15 ans et les daimyos influents, n'ayant pas à redouter son initiative personnelle, manifestèrent ouvertement leurs vues.

Le prince Arisugawa et les Kuge emprisonnés sont remis en liberté. Au milieu de l'année 1867, le daimyo de Tosa, Yamanouchi Toyonobu adressait un mémoire au Shogun Keiki

pour l'engager à remettre ses pouvoirs à l'Empereur. Keiki effrayé par les difficultés de sa tâche, se rendit à cet avis et, le 14 octobre, il offrait sa démission.

L'Empereur ajourna sa réponse jusqu'après une grande réunion des Kuge et des daimyos, convoquée pour le 14 décembre.

Dans cette réunion, Mori et les Kuge qui l'avaient suivi, furent rétablis dans leurs titres et dignités ; la garde de Kyoto fut enlevée aux troupes d'Aizu et de Kuwana pour être confiée à celles de Satsuma, Choshu, Aki, Echizen etc. ; les titres de Sessho, Kwampaku, Sei-i tai-shogun, Giso, Tensō, Shoshidai, furent supprimés et les offices de Sosai, Gitei et San-yo créés.

Ces mesures furent promulguées le 4 janvier 1868 : c'était la fin du Shogunat et le commencement d'une ère nouvelle pour le Japon désormais modernisé.

Keiki était disposé à se soumettre à la décision impériale, et les princes d'Owari et d'Echizen l'y encourageaient de tout leur pouvoir ; mais nombre de grands daimyos protestaient contre cette démission forcée ; ceux d'Aizu et de Kuwana surtout, considéraient comme un affront d'avoir été relevés de la garde de Kyoto.

Cependant Keiki se décide : il quitte le château d'Osaka pour se rendre à Kyoto et faire acte de soumission à l'Empereur.

Au moment où il allait entrer dans la capitale avec une nombreuse escorte, la nouvelle lui est apportée d'Edo que, dans cette ville, des samouraïs de Satsuma ont tiré sur les casernes des troupes shogunales et que celles-ci, attaquant à leur tour la résidence des Shimazu, en ont chassé tout le personnel.

Aussitôt Keiki change d'avis : il avait soupçonné que la suppression du shogunat avait été décidée à l'instigation de Satsuma ; cet incident le confirme dans cette pensée, et il donne l'ordre à tous ses fidèles de se préparer à marcher contre les

Shimazu. Les troupes d'Aizu et de Kuwana se trouvèrent là pour commencer les hostilités ; mais elles furent défaites par l'armée de Satsuma et de Choshu à Fushimi (27 janvier), à Toba (29 janvier), à Osaka (2 février).

Keiki se rendit alors par mer à Edo. Coupable d'avoir pris les armes contre l'Empereur, il fut dégradé de tous ses titres et dignités, ainsi que les daimyos d'Aizu, de Kuwana, et 27 autres, tandis que ceux de Tosa Choshu et Aki furent chargés de réprimer la rébellion.

Le 9 février, le prince Arisugawa Taruhito était nommé commandant en chef de l'armée impériale ; le 5 mars il entra à Sumpu. Il se disposait à attaquer Edo, lorsque l'ex-shogun Keiki députa deux de ses amis pour traiter de la paix.

Les conditions proposées furent soumises à l'approbation de l'Empereur : l'armée impériale prenait possession d'Edo ; Keiki devait se retirer à Mito, et un revenu de 700,000 Kokus était affecté à l'entretien de la famille Tokugawa.

Mais les partisans du shogunat ne souscrivirent pas tous à ces conditions. Il fallut encore que l'armée impériale continuât la lutte jusqu'au 29 juillet 1869, jour où la guerre civile était terminée et la restauration du pouvoir du Mikado rétablie complètement.

Quant au dernier shogun Keiki, après avoir séjourné quelque temps à Mito, il se retira à Shizuoka. Il y vécut dans la retraite jusqu'en 1897 ; à cette époque, il vint s'établir à Tokyo où il est mort Duc, le 22 novembre 1913. (1)

Telle est, d'après l'érudit que nous citons plus haut, cette page d'histoire de l'Empire du Soleil-Levant.

(1) Ce dernier détail nous a été gracieusement communiqué par M. Okuma, secrétaire de la légation du Japon.

L'Empereur Kang-hi était malade...(1693)

L'Empereur Kang-hi était malade, raconte de Fontaney, lorsque les P. P. Gerbillon, et Pereira et moi nous arrivâmes à Pékin. Ces derniers passaient les nuits au palais par son ordre.

Depuis deux ans, Sa Majesté avait beaucoup examiné nos remèdes d'Europe, et particulièrement les pâtes médicinales qu'elle fait distribuer aux pauvres par tout l'Empire.

Nous lui avons marqué toutes les maladies qu'elles guérissent en France, et il avait vu, par des expériences répétées, qu'elles faisaient, en effet, des cures si merveilleuses et si promptes, qu'un homme à l'extrémité, et dont on n'attendait plus que la mort, se trouvait souvent, le lendemain, hors de danger.

Des effets si surprenants lui firent donner à ces pâtes le nom de Chin-yo ou remèdes divins.

La maladie qu'il avait alors était un commencement de fièvre maligne. Quoiqu'il sût, par plusieurs exemples certains que les pâtes guérissaient son mal, les médecins chinois ne jugèrent pas à propos de lui en faire prendre, et ils le traitèrent d'une autre manière; mais l'Empereur, voyant que le mal augmentait, et craignant un transport au cerveau, prit son parti et se fit donner une demi-prise de ces pâtes.

La fièvre le quitta sur le soir, et les jours suivants il se porta mieux; il eut ensuite quelques accès de fièvre tierce, peut-être pour ne s'être pas purgé suffisamment.

Quoique ses accès ne fussent pas violents, et qu'ils ne durassent que deux heures, il en eut de l'inquiétude.

Il fit publier par tout Pékin que si quelqu'un savait quelques remèdes contre la fièvre tierce, il eût à en avertir incessamment, et que ceux qui en étaient actuellement malades vinssent au palais pour en être guéris.

On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences.

Un bonze se distingua particulièrement. Il fit tirer d'un puits un seau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des

plus grands seigneurs de la Cour, députés de l'Empereur pour recevoir tous les remèdes qu'on apporterait, et pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport.

Ces quatre seigneurs étaient le prince Sosan, Mimla-gin, un oncle de l'Empereur, et un oncle du prince, tous quatre Ministres d'Etat et d'une sagesse consommée.

Le bonze remplit une tasse de cette eau, et, sortant de la salle, il la présenta au soleil, en élevant les mains et les yeux au ciel; et, se tournant ensuite vers les quatre points cardinaux, il fit cent postures qui paraissaient mystérieuses aux païens.

Quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant qui attendait sa guérison à genoux, et qui la soulaillait ardemment; mais le remède n'eut aucun effet et le bonze passa pour un imposteur.

On en était là, lorsque nous arrivâmes à la Cour, le P. de Visdelou et moi.

Nous allâmes le présenter comme le remède le plus sûr qu'on eût en Europe contre les fièvres intermittentes.

Les quatre seigneurs dont nous avons parlé, nous reçurent avec joie; nous leur dîmes la manière dont il fallait le préparer et s'en servir, conformément à l'imprimé fait en France par ordre du roi. Ils ne se contentèrent pas de cela, ils voulurent savoir d'où venait le quinquina, quels en étaient les effets, quelles maladies il guérissait, comment le roi l'avait rendu public pour le soulagement de ses peuples, après avoir donné à celui qui avait le secret une récompense digne d'un si grand monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remède sur trois malades. On le donna à l'un, après son accès, à l'autre le jour de l'accès, et au troisième le jour qu'il avait du repos.

Ces trois malades, qu'on gardait à vue dans le palais, furent guéris tous trois dès cette première prise.

On en donna avis sur-le-champ à l'Empereur, qui aurait pris ce jour-là même du quinquina, si le prince héritier, qui était extrêmement inquiet de la maladie d'un père qu'il aime

tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remède qu'on ne connaissait pas encore.

Il appela les grands et leur fit des reproches d'en avoir parlé si tôt à l'Empereur.

Ceux-ci s'excusèrent modestement ; mais pour montrer qu'il n'y avait rien à craindre, ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, et le prince y consentit.

Incontinent, on apporta des tasses avec du vin et du quinquina ; le prince fit lui-même le mélange, et les quatre seigneurs en prirent devant lui, sur les six heures du soir.

Ils se retirèrent ensuite et dormirent tranquillement, sans ressentir la moindre incommodité.

L'Empereur qui avait fort mal passé la nuit, fit appeler, sur les trois heures du matin, le prince Sosan ; et, ayant appris que lui et les autres seigneurs se portaient bien, il prit le quinquina sans délibérer davantage.

Il attendait la fièvre le jour-là, sur les trois heures après midi ; mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour et la nuit suivante.

La joie fut grande dans le palais ; les quatre seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remède.

L'Empereur continua tous les jours suivants à prendre du quinquina, et à se porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entièrement rétabli, il récompensa tous ceux qui l'avaient servi pendant sa maladie, ou qui lui avaient apporté quelques remèdes, quoiqu'il ne les eût pas pris.

Mais il punit rigoureusement trois de ses médecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remède : "Quoi ! leur dit-il, vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort ; et vous ne craignez pas que je meure en ne me donnant aucun secours !"

Il ordonna au tribunal des crimes d'examiner leur conduite et de les juger suivant les lois. Ce tribunal les condamna à mort ; mais l'Empereur leur fit grâce et les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion.

Il dit publiquement que les pâtes médicinales du P. Gerbillon et du P. Bouvet lui avaient sauvé la vie; que le quinquina du P. Visdelou l'avait délivré de la fièvre tierce, et qu'il voulait nous en récompenser.

Dans cette vue, il se fit apporter le plan de toutes les maisons de la première enceinte du palais : il choisit la plus grande et la plus commode.

Puis il nous fit dire, le 4 juillet 1693, par un des gentilshommes de sa chambre, ces paroles: "L'Empereur vous fait don d'une maison à vous quatre, dans la première enceinte de son palais."

Après avoir entendu ces paroles à genoux, nous nous levâmes; et cet officier nous conduisit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remerciement, sans que le prince fût présent.

Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain devant l'Empereur qui avait eu la bonté de nous appeler en particulier et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeants.

Il fit mettre entre les mains du P. Bouvet les présents qu'il envoyait en France, et le chargea d'informer Louis XIV de la faveur qu'il venait de nous faire. (1)

(1) Lettres Edifiantes.

Petites notes

—Une des pensées les plus vraies de Pascal est celle-ci :
"Diseur de bons mots, mauvais caractère."

—La merveilleuse télévision n'abrègera pas seulement les distances, mais rapprochera des cœurs et fera des mariages.

—Je ne pense pas que le monde aujourd'hui soit plus corrompu qu'avant le déluge ; mais il faut croire qu'il y a beaucoup plus de mauvaises langues.

—N'avez-vous pas remarqué le nombre imposant de ceux qui vous disent : *"Je n'ai pas le temps !"* Eh bien, comptez autant de paresseux.

—Parmi les savants, il y a peu de savants ; parmi les poètes, il y a peu de poètes ; parmi les saints, il y a peu de saints ; parmi les hommes il y a peu d'hommes.

—La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, a dit un auteur.

—On trouve une belle proportion d'esprits intelligents parmi les Juifs et les bâtards.

—Entre tous les spectacles de ce monde où l'on s'ennuie, aucun ne me paraît plus amusant que la vue d'une file de chameaux ruminant dans le brouhaha des rues de la nouvelle Khambatu.

—Je pense qu'on gagnerait beaucoup à relire Descartes, après s'être extasié dans Gustave Le Bon.

—De nos jours on aime les sports avec cette sorte d'orgueil qui fait oublier aux petits-fils les grandes chevauchées et les tournois de leurs aïeux médiévaux.

—Il semble que le génie a disparu depuis que tout le monde a du talent.

—Ici-bas, c'est l'imagination, a-t-on dit, qui dispose de tout ; c'est elle qui donne réputation et gloire et qui rend heureux les fous : voilà pourquoi Napoléon, Chateaubriand, Hugo dominant le siècle que Daudet traite de stupide.

—Pascal raisonne ainsi sur l'histoire de la Chine : — " Je ne crois, dit-il, que les histoires dont les témoins se feraient égorger. Il n'est pas question de voir cela en gros. Je vous dis qu'il y a de quoi aveugler et de quoi éclairer. Par ce mot seul, je ruine tous vos raisonnements. Mais la Chine obscurcit, dites-vous ; et je réponds : la Chine obscurcit, mais il y a clarté à trouver ; cherchez-la. Ainsi tout ce que vous dites fait à un des desseins, et rien contre l'autre. Ainsi cela sert, et ne nuit pas. Il faut donc voir cela en détail ; il faut mettre papiers sur table."

—Il y a telles gens qui mettent tout en œuvre pour perdre la Foi : lectures, voyages, spectacles, relation suspectes etc. et leur Foi demeure ; il en est d'autres qui font tout pour la conquérir : lectures, conversations, pèlerinages, etc., et la Foi ne vient pas.

A ces derniers qui sont malheureux, l'auteur des "Pensées" propose ce moyen-ci pour y arriver : celui de faire tout comme s'ils croyaient.

—Je m'étonnais d'une chose, c'est que les docteurs en médecine ne trouvassent pas le temps de faire, tous les soirs, en public, une conférence remarquée et remarquable sur les microbes et autres choses nuisibles ; car le peuple, en profitant de leurs conseils, s'amenderait ; et le nombre des malades diminuant, les docteurs, tout comme des prédicateurs, trouveraient plus de temps pour monter en chaire.

Après avoir soumis la chose à un docteur ami, celui-ci, très gascon, me répliquait : " au contraire, toutes les vieilles filles cacochymes se découvriraient cent nouveaux impetigos, etalors, les confessions prendraient tout le temps..!

—Qu'importe que vous soyez fou, si vous le savez.

—Un pieux malade conseillait à son médecin de ne pas travailler le dimanche : " Il n'est donc pas permis, répliqua ce dernier, en citant l'Evangile, de retirer son âne tombé dans un puits, le matin du sabbat" !

—On raconte que l'historien Gibbon, celui-là même que voulut épouser Mme de Staël, était d'une difformité repoussante. "Sphérique, disait de lui la bavarde duchesse d'Abrantès, il pouvait avoir 10 pieds de circuit."

Lorsque j'ai besoin d'exercice, ajoutait M. de Bièvre, je fais trois fois le tour de M. Gibbon."

—Mme Récamier qui fut la plus belle femme du siècle passé, avait toujours près d'elle, dit Stenger, une petite fille sourde et muette qu'elle protégeait. Et, pour l'habituer à la coquetterie, elle l'avait placée devant un miroir, afin que la petite infirme pût se consoler de son malheur, en considérant sa propre image qui était belle. Quel témoignage plus décisif de l'importance que l'immortelle Juliette donnait à la beauté?

[illegible]

Date Due

SIX
UN
Si

si
ou à
si v

—la Revue la mieux informée à la fois et la plus vivante.

ADMINISTRATION
SANTIAO HUTUNG, MAISON JEANNE D'ARC. 4
PÉKIN

